BIBLIOTECA NAZIONALE
FONDO DORIA
VITTORIO EM. III
41
NAPOLI

G.A. V.S.

Bibl. d. Univ. Jag. Warszaw.
d
Dublety W. 1987

VOYAGE
EN
SICILE
ET DANS
LA GRANDE GRÈCE,

ADRESSÉ PAR L'AUTEUR A SON AMI

Mr. WINCKELMANN,

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

ACCOMPAGNÉ

DE NOTES DU TRADUCTEUR

ET

D'AUTRES ADDITIONS INTÉRESSANTES.

A LAUSANNE,
Chez FRANÇ. GRASSET & *Comp.*

M. DCC. LXXIII.

FONDO [illegible]RIA I, 416

960641

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

A

SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

ALB. FRÉDERIC D'ERLACH,

SEIGNEUR DE HINDELBANK, URTENEN, BAERISWIL ET MATTSTETTEN, &c. &c. &c.

CHEVALIER DES ORDRES du Lion d'Or, de l'Aigle Rouge, de St. Hubert, & de la Fidélité;

ADVOYER DE LA VILLE ET RÉPUBLIQUE DE BERNE;

Ci-devant CHAMBELLAN effectif de S. Maj. Impériale & Catholique l'Empereur CHARLES VI. &c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,

SI le livre que je prends la liberté de préſenter avec le plus pro-

fond reſpect à VOTRE EXCELLENCE eſt peu conſidérable par ſon volume, il l'eſt au moins par la connoiſſance détaillée d'un pays que l'hiſtoire nous aprend avoir été le magaſin de bleds des anciens Romains, & qui a éprouvé de grandes révolutions. Les vues ſages que les auteurs de ce livre propoſent, pour rétablir l'agriculture & le commerce dans le royaume de Sicile, ne ſauroient échaper aux yeux éclairés de VOTRE EXCELLENCE, l'un des dignes chefs d'un État Souverain d'autant plus reſpectable, que le bonheur conſtant de ſes ſujets fait ſa plus douce & ſa plus chère occupation.

Ce ſeroit ſans doute ici le lieu de parler de cette ſuite d'Aïeux illuſtres dont VOTRE EXCELLENCE deſcend, de leurs rares vertus & de leurs grands talens dans

tous les genres, principalement dans l'art de la guerre & dans la politique, & de ce qui relève infiniment le prix de leurs vertus, d'avoir toujours eu en vue le bonheur & la gloire de la République. Mais ſi une crainte timide retient ma plume à cet égard, l'hiſtoire qui les a conſacrés les a rendus immortels; & ſi la ſévère modeſtie de VOTRE EXCELLENCE m'interdit tout éloge, le Públic a ſur moi l'avantage de ne pas attendre ſon aveu pour publier hautement ſes qualités diſtinguées. VOTRE EXCELLENCE me permettra au moins de rendre publiques les graces dont elle n'a ceſſé de me combler depuis pluſieurs années. Puiſſé-je toujours en mériter la continuation, & veuille la Divine Providence conſerver juſqu'à l'âge le plus reculé les jours précieux de VOTRE EXCELLENCE, pour le bonheur de l'État & de tous

ſes ſujets. Ce ſont les vœux que ne ceſſera de faire juſqu'au dernier moment de ſa vie celui qui prend la liberté de ſe dire avec le plus profond reſpect & la plus grande ſoumiſſion,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

à Lauſanne le 15 *Janvier* 1773.

Le très-humble, dévoué, obéiſſant & obligé Serviteur,

FRANÇOIS GRASSET.

AVIS
DES ÉDITEURS.

NOus préſentons au public le VOYAGE EN SICILE ET DANS LA GRANDE GRECE, *adreſſé à l'illuſtre abbé* WINCKELMANN, *l'un des plus ſavans antiquaires de notre ſiécle, par ſon ami, qui a fait & écrit ce voyage avec autant de ſagacité que de préciſion; nous nous flatons que ce livre ſera reçu favorablement, il eſt au deſſus de nos foibles talens d'en faire l'éloge, c'eſt au lecteur intelligent à l'apprécier.*

Cet ouvrage peut ſervir de ſuite aux voyages en Italie de MISSON, *de Mrs.* COCHIN, GROSSLEI, DE LA LANDE, *de l'abbé* RICHARD, *& d'autres deſcriptions de*

l'Italie qui n'ont que peu ou point parlé des pays que notre auteur décrit avec la plus grande intelligence. Et quoique le traducteur n'ait pas trouvé à propos de ſe faire connoître, il ſera aiſé de s'appercevoir, par les notes & les autres additions qu'il a jugé à propos de placer dans ce volume, que cette matière lui eſt très familière, & que bien loin d'affoiblir l'original, ſa plume véridique l'a pour ainſi dire embelli.

Nos preſſes rouleront à l'avenir ſur des ouvrages de goût; les éditions que nous avons faites de la Vulgate *en latin, que nous avons eu l'honneur de dédier de vive voix à* Benoit XIV *de glorieuſe mémoire, étant à Rome peu de tems avant ſa mort; des ouvrages de Meſſieurs* de Haller & Tissot, *& de nombre d'autres, nous mériteront, ſi nos eſpérances ſont bien fondées, l'eſtime & la bienveuillance des gens de lettres & de toutes les per-*

ſonnes de goût. Nous nous attacherons ſurtout à faire traduire en françois de bons ouvrages imprimés en langue allemande, qui ſont en très grand nombre; c'eſt pourquoi nous prions les ſavans de l'Allemagne de nous honorer à cet égard de leurs bons & judicieux conſeils. Notre imprimerie eſt aſſortie de beaux caractères neufs, & notre librairie eſt aſſez conſidérable; nous en fournirons le catalogue avec les prix aux perſonnes qui le déſireront, s'ils prennent la peine de nous donner leur adreſſe.

Nous ſommes très à portée de fournir de quoi former des bibliothèques, & de bien aſſortir celles qui le ſont déja; les correſpondances que nous avons établies dans toutes les grandes villes de l'Europe, les connoiſſances que nous avons aquiſes pendant douze années de voyages, nous mettent à même d'exécuter les commiſſions que l'on pourra nous donner.

Nous procurerons auſſi les livres qui ne ſeront pas ſur nos catalogues ; moyennant que l'on nous en donne les titres bien précis ; enfin nous ne négligerons rien de tout ce qui pourra nous mériter la bienveuillance du public que nous ſervirons toujours à des prix très modérés.

FRANÇOIS GRASSET & Comp.
Libraires & Imp. à Lausanne
en Suiſſe.

VOYAGE

VOYAGE
EN
SICILE
ET DANS
LA GRANDE GRÈCE.

LETTRES
SUR UN VOYAGE
EN SICILE
ET DANS
LA GRANDE GRÉCE.

LETTRE PREMIÉRE.

VOUS m'avez permis, mon cher ami, de vous communiquer les obſervations que je viens de faire en parcourant la Sicile, & la partie la moins connue du royaume de Naples : vous vous attendez bien, ſans doute, à y trouver autres choſes que des deſcriptions d'antiquités ; car vous ſavez combien

j'aime à diſcourir avec mes amis, vous connoiſſez mes diverſes fantaiſies, & vous n'ignorez pas qu'elles embraſſent plus d'un objet. Si leur multiplicité a mis quelquefois votre patience à l'épreuve, je ne me ſuis jamais apperçu qu'elle en ait été rebutée; ainſi pour peu que vous daigniez uſer de la même complaiſance pour ce tribut du tendre attachement que je vous ai voué pour la vie, je vais vous livrer avec la plus grande ſatisfaction la totalité de mes remarques. Je le fais avec d'autant plus de confiance que je connois votre indulgence, que je ſais que vous m'aimez, & qu'au bout du compte il n'eſt rien dont vous ne parveniez à tirer quelque utilité.

Je me ſuis embarqué le 10 Mars 1767, ſur le *Santa Maria del Parco*, chébec du roi de Naples, commandé par un chevalier de Malthe, de la famille *Staïti*, de Trapani en Sicile. Notre départ nous annonçoit la traverſée la plus heureuſe, & nous voguâmes, à la faveur d'un vent du nord bon frais, toute la journée & la moitié de la nuit ſuivante; mais le 11, vers la pointe du jour, nous nous trouvâmes pris par un calme plein, auquel ſuccéda ſur les ſept heures du

matin un vent violent du ſud, contre lequel nous luttâmes quelque tems; mais comme nous avions à bord environ trois cent ſoldats & vingt-deux tant officiers que paſſagers de conſidération qui tous ſouffroient beaucoup de la mer, notre commandant fit des diſpoſitions pour s'en retourner. J'en étois d'autant plus affligé que je voyois déja derrière moi les iſles de Lipari, & devant moi l'iſle d'Utique & le cap Saffarano; j'aurois bien pû me flatter d'engager le chevalier *Staïti*, mon boñ ami, à tenir la mer, ſi le capitaine *Bologna* commandant en chef de notre petite flotte compoſée de deux chébecs & de ſix tartanes, & deſtinée à tranſporter un régiment entier en Sicile, n'avoit donné le ſignal de revirer de bord; ce qui ne nous laiſſoit d'autre parti à prendre que celui d'obéir; & le même ſoir vers les 10 heures nous avions déja jetté l'ancre devant Baies.

Nous nous vîmes forcés d'y attendre le retour du vent du nord, qui nous laiſſa languir après lui juſqu'au ſoir du 17. La bonne compagnie du vaiſſeau, la politeſſe du commandant, & le voiſinage de Baies ſi agréable

& ſi célèbre dans l'ancien tems (*a*), joint à cela un petit voyage délicieux aux iſles de Procita & d'Iſchia (*b*),

(*a*) Il eſt étonnant que notre voyageur ne ſoit entré dans aucun détail ſur les antiquités de Baies, & ſur la vie voluptueuſe que les gens aiſés de l'ancienne Rome menoient ſur ces rivages ſi délicieux autrefois, & qui par un effet de la viciſſitude & de la fragilité des choſes humaines ſont aujourd'hui déſerts; l'air empeſté qui y régne ne permettant plus à perſonne de les habiter, ſurtout à la fin de l'Été. *Note du traducteur ainſi que toutes les ſuivantes.*

(*b*) L'iſle d'Iſchia, l'ancienne Inarime, méritoit bien auſſi que l'auteur s'arrêtât à la décrire. Le célèbre évêque de Cloyne (Berkley) en parle dans une de ſes lettres à Pope comme d'un des plus charmans ſéjours de l'Univers, dont elle eſt, dit-il, un abrégé. Après avoir décrit de la manière la plus intéreſſante & la plus poëtique la fertilité de ſes vallées, les ſites pittoreſques de ſes coteaux, il conduit ſon lecteur ſur le ſommet d'une haute montagne qui s'élève du centre de l'iſle, autrefois un effroyable volcan, que les anciens nommoient *Mons Epomeus*, de la pointe duquel on découvre, outre pluſieurs iſles très agréables qui ſemblent être à vos pieds, une portion de l'Italie de trois cent milles de longueur, depuis le promontoire d'*Antium* juſqu'au cap de *Palinure*. Enfin il

nous firent couler le tems beaucoup plus rapidement que je n'avois osé

ajoute que les habitans de cette isle délicieuse ne possédant ni richesses, ni honneurs, n'ont pas non plus les vices qui accompagnent ordinairement l'ambition & l'opulence. Si l'on pouvoit en dire autant de l'esprit de vengeance, on auroit en eux une image de l'innocence de l'âge d'or. Mais afin de renfermer leur bonheur dans de plus justes bornes, ils ont pris l'habitude de s'entre-tuer pour les moindres bagatelles. *Works of Alex. Pope, vol. VII. pag.* 268, *de l'édition de Berlin.*

A l'occasion de l'isle de *Procita*, le fait suivant, rapporté dans le voyage de Mr. de la Lande, présente une instruction si importante, que notre voyageur n'auroit pas manqué de la rapporter, s'il en avoit été instruit. Ainsi nous croyons devoir suppléer à cette omission. Cette isle est peuplée de faisans pour la chasse du roi. En conséquence on avoit défendu absolument il y a environ quinze ans, d'avoir des chats dans aucune maison de l'isle; au bout de quelques années les rats s'y multiplièrent tellement, qu'ils y formèrent une affreuse calamité; les jardins, les maisons, les églises, les sacristies, les armoires, jusqu'aux tuyaux d'orgues, tout étoit dévoré par les rats; les provisions des particuliers, les cadavres avant la sépulture, les enfans même dans leurs berceaux, étoient en proye à cette horrible engeance; l'isle entiére de-

me le promettre. Enfin, comme je vous disois, le soir du 17, ce vent du nord tant désiré s'étant levé très frais, un coup de canon donna le signal du départ & nous fit lever l'ancre. Nous voguâmes d'abord fort tranquilement; nous avions même déja dépassé Caprée, & tandis que tout étoit plongé dans un profond repos, je me promenois sur le couvert avec le capitaine, qui me fit appercevoir combien les eaux étoient encore agi-

venoit inhabitable. Les payſans furent ſe jetter aux pieds du roi; ils ſemèrent ſix à ſept cent de ces animaux ſur ſon paſſage, & cette terrible défenſe fut révoquée. Tous les ſeigneurs jaloux de la chaſſe, qui laiſſent déſoler les campagnes de leurs malheureux vaſſaux par leurs cerfs, ſangliers, &c. ceux qui uſent de la barbare attention de faire tuer ſoigneuſement tous les chats ſauvages & les corbeaux qu'on apperçoit dans leurs terres, ſous prétexte qu'ils diminuent leur gibier, tandis que la deſtruction de ces animaux utiles favoriſe la propagation des ſouris & des mulots qui déſolent enſuite les campagnes & occaſionnent leur ſtérilité, la famine, & tous les maux qui l'accompagnent; ces ſeigneurs, dis-je, qui tiennent plus aux ſiécles de la plus épaiſſe barbarie qu'à nos tems éclairés, devroient bien profiter d'un exemple auſſi frappant.

tées du gros tems qu'il avoit fait les jours précédens. Vers minuit, à mesure que nous gagnions la haute mer, la vague devenoit ſenſiblement plus forte, & notre vaiſſeau ſe trouvoit violemment agité entre le vent qui le pouſſoit d'un côté, & les flots mûs en ſens contraire qui le repouſſoient de l'autre. Vous ſavez que la conſtruction de ce genre de bâtiment eſt très platte, & par une ſuite de notre manœuvre, tandis que le vent nous faiſoit beaucoup pancher par un de nos flancs, les vagues nous dépaſſoient à chaque inſtant de l'autre, & inondoient notre pont. Nous ne courions cependant aucun danger évident, mais nous étions rudement ſecoués, & lorſque la mer eſt auſſi groſſe, adieu la cuiſine. Je tâchai de m'en conſoler avec les officiers du chébec à l'aide d'une dame-Jeanne de très bon vin de Malaga; dans le tems que les autres paſſagers renfermés dans des chambres très reſſerrées ſouffroient horriblement de la mer. Après avoir navigué ainſi toute la journée du 18, fortement battus par les flots, nous jettâmes l'ancre à ſept heures du ſoir dans le port de Palerme. Cette capitale de toute la Sicile eſt ſituée dans

un golphe entre les promontoires dits Monte Pellegrino, autrefois Cretu, & Capo Saffarano. Cette ſituation ne m'a pas paru auſſi merveilleuſement belle qu'on me l'avoit annoncée, les montagnes ceignent la ville de trop près, & tout ce qu'elles offrent de gracieux à l'œil ſe réduit à quelques vallées très bien cultivées; la ville même eſt aſſez petite, mais prodigieuſement peuplée; on y compte cent cinquante mille habitans; ce nombre eſt aſſurément exageré, & dans le vrai ne paſſe pas cent & vingt mille. Les deux rues principales qui ſe croiſent réciproquement ſont belles, & Palerme eſt la ſeule ville de toute l'Italie qui ſoit éclairée pendant la nuit aux dépens du public (*c*). Vous ne voulez pas que je m'aſtreigne à vous décrire chaque égliſe, chaque palais? Nous en laiſſerons le ſoin à des gens qui ont plus de loiſir & de patience pour écrire & pour lire, que nous n'en avons vous & moi; & je me contenterai de vous faire jetter un coup d'œil ſur les objets les plus intéreſſans. On voit dans la cathédrale [il domo] quatre urnes funéraires de por-

(*c*) Meſſine l'eſt auſſi actuellement.

phire, qui ſervent de tombeaux à autant de rois de Sicile. Il ne m'a pas été poſſible de découvrir d'où ces urnes ſont venues. Le porphire en eſt de la plus belle eſpèce, & quoiqu'elles ne ſoient pas tout à fait dans le ſtile grec, elles ſont trop belles pour les tems où les rois qui y ſont dépoſés ont vécu. On vous dit bien que le porphire dont elles ſont compoſées a été trouvé en Sicile; mais je pancherois fort à croire que ces urnes ont été priſes de quelques anciens tombeaux des Romains pour être employées à leur uſage actuel. Le chœur de cette cathédrale eſt orné de ſtatues du *Ghagini*, le *Michel-Ange* de la Sicile, où ſes ouvrages ſont regardés comme autant de merveilles: ſa maniére n'eſt pas mauvaiſe; mais ſes ſtatues ont le défaut d'être trop courtes, & outrées dans leurs attitudes. Le gout de la peinture paroit être abſolument tombé à Palerme. Je n'y ai pas trouvé un ſeul homme en état de me donner la moindre notion ſur les meilleurs tableaux. Dans l'égliſe du *Collegio Vecchio*, qui appartient aux jéſuites, l'on voit deux morceaux d'un peintre connu ſous le nom du *Zioppo di Gangi*, ſon pinçeau eſt moëlleux, mais indé-

terminé, ſans force & ſans chaleur; beaucoup de lumiére & très peu d'ombre. On montre dans l'égliſe de St. François d'Aſſiſe un tableau qui repréſente un ange gardien; il paſſe pour être de *Raphael*; mais cela n'eſt point, quoique ce ſoit une très belle piéce, tant pour le deſſin que pour le coloris. Je ſerois fort tenté de l'attribuer au *Coppola* de Gallipoli, dont j'aurai occaſion de vous entretenir. A St. François de Paule, hors de la ville, j'ai trouvé deux tableaux exquis, qu'ame qui vive ne remarque ni n'eſtime: ils ſont ſi beaux que je les crois de *Paul Veroneſe*.

Les jéſuites de Palerme poſſèdent une belle collection d'antiquités; mais de même qu'au *Muſeum Kircherianum* de Rome, on a peine à la déméler du milieu d'un tas de petites miſères ſous leſquelles elle eſt comme enſevelie. Le médailler en eſt aſſez complet en médailles romaines & ſiciliennes. Un des plus beaux morceaux qu'on y voit parmi les marbres, c'eſt un buſte parfaitement ſemblable au Sardanapale du célèbre ſculpteur *Cavaceppi* à Rome. Je crois que vous en avez fait mention dans votre hiſtoire de l'art; on y montre encore une Vénus auſſi

en marbre, elle eſt vétue, & groupée avec un petit amour; c'eſt un préſent du prince de Scordia; l'ouvrage entier eſt ſans contredit très moderne. On peut ſe former, dans ce *Muſeum*, une idée des vaſes grecs ſiciliens, d'après les vaſes de terre peinte qu'on y voit; ils reſſemblent beaucoup aux vaſes étruſques ou campaniens, & ont tous été trouvés hors de la ville, dans les excavations qu'on a fait tout récemment pour la conſtruction d'un hôpital nommé l'*Albergo de' Poveri.* Mais comme ceux qu'on montre à Girgenti & à Catane ſont incomparablement plus beaux, ceux-ci ne méritent pas que je m'y arrête.

A *Moréale*, petite ville à deux milles de Palerme, la cathédrale (il domo) mérite d'être vue, à cauſe de deux autres urnes funéraires de porphire qui s'y trouvent. Elles ſont belles, & d'une grandeur conſidérable, l'on y a dépoſé les cendres de *Guillaume* le bon & de *Guillaume* le mauvais, tous deux rois de Sicile. Il eſt bon de vous dire que *Guillaume* le bon a été ſurnommé ainſi, parce que c'étoit un prince fort ſuperſtitieux, & abſolument livré aux prêtres; & que l'autre a reçu le ſurnom de mauvais, parce qu'il a été

plus ſage, plus ſenſé, & au deſſus des préjugés de ſon ſiecle. Cet exemple me fortifie dans la perſuaſion qu'en général il y a bien peu à compter ſur les réputations, & m'a raffermi dans l'habitude où j'étois déja d'en faire très peu de cas. Il y a dans la même égliſe, entr'autres peintures dignes d'attention, un *St. Placide* qui endure le martire, c'eſt le plus beau morceau du *Morealeſe*, le Raphael de la Sicile: on y remarque un feu extraordinaire dans la compoſition avec infiniment d'ame dans l'exécution; le deſſein en eſt incorrect, mais le coloris eſt plein de force & de vie. Je paſſe les moſaïques gothiques, dont les Siciliens font tant de bruit, comme peu dignes de vous occuper.

On montre dans le refectoire du couvent des bénédictins de San Martino, à ſept milles de Palerme, un tableau qu'on y donne pour un *Paul Véroneſe*; il eſt très beau, mais il n'eſt ſurement pas de ce peintre. L'égliſe de ce même couvent contient divers beaux morceaux de ce *Morealeſe* que je viens de vous citer, & trois autres du *Zioppo di Gangi* Ces mêmes moines ont auſſi commencé à former une collection d'antiquités. J'y ai trouvé

une belle ſuite de vaſes antiques; en revanche tout ce qu'ils poſſèdent en figures de bronze ne mérite pas plus d'attention que leur chétif médailler.

Palerme poſſède un revenu d'un million d'écus de Sicile, chaque écu vaut douze carlins napolitains (*d*); le magiſtrat de cette ville a fait avec le peuple un accord au moyen duquel il lui livre perpétuellement le pain au même prix, trente-trois onces (*e*) ou ſoixante-ſix lots pour quatre grains (*f*) napolitains, environ un gros d'Allemagne; tout le bled doit être acheté à Palerme, chaque (*g*) ſalme paye quinze carlins de droit au roi; c'eſt un des revenus du royaume qui rapporte le plus au ſouverain.

Je partis de Palerme le trentieme Mars; on ne voyage dans toute l'isle

(*d*) Le carlin vaut huit ſols ſix deniers de France, ainſi l'écu de Sicile vaut cinq livr. deux ſols; dix carlins font un ducat.

(*e*) L'once vaut cinq-cent trois grains & un quart poids de marc.

(*f*) Le grain napolitain, dont il eſt ici queſtion, eſt une monnoye qui vaut la dixieme partie d'un carlin, ainſi environ dix deniers de France. On paye donc le pain à Palerme environ un ſol huit deniers la livre.

(*g*) La ſalme vaut environ cinq ſeptiers de Paris.

qu'à cheval ou en litiere, les chemins ne permettant pas d'y aller en voiture. Je fis ma route à cheval & je fus forcé malgré moi de me faire accompagner d'un des ſoldats que le roi entretient tout exprès pour la ſureté des chemins contre les bandits. Je n'étois point d'avis de le prendre, mais toutes mes connoiſſances, le vice-roi lui-même m'y obligèrent. Le roi entretient pour cet objet une compagnie de quarante hommes, & chaque vallée autant. Tout propriétaire d'une poſſeſſion un peu conſidérable entretient également un certain nombre d'hommes armés & montés, pour ſa ſureté perſonnelle. Il eſt faux que ces ſoldats, ainſi qu'on avoit voulu me le perſuader d'abord, ſoyent eux-mêmes chefs de voleurs, & qu'on n'eſt en ſureté ſous leur eſcorte que parce qu'ils ſont d'intelligence avec eux (*h*). Ce ſont au contraire de fort honnêtes gens auxquels on peut ſe confier ſans riſque. Je veux bien croire

(*h*) Les brigands ont été protégés ouvertement par quelques barons du royaume juſqu'au tems de *Victor Amédée*, qui demanda compte à ces barons mêmes de tous les aſſaſſinats & vols de grand chemin, & fit parlà diſparoitre toute cette engeance en peu de jours.

qu'ils ne font pas toujours tout ce qu'ils pourroient pour arrêter les bandits, lorſque l'occaſion s'en préſente : mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il n'y a rien du tout à craindre avec eux, & qu'ils conduiſent leur voyageur avec toute l'attention & toute la fidélité poſſible. Je ſuis encore perſuadé qu'on pourroit même voyager fort ſurement ſans eux : car je n'ai pas rencontré dans tout le chemin une ſeule perſonne qui m'ait paru ſuſpecte. Je pouſſai le même jour juſqu'à Alcamo, j'y fis dès mon arrivée l'épreuve la plus agréable de l'hoſpitalité des Siciliens, ſur une ſimple lettre de recommandation dont j'étois porteur pour un particulier aiſé de cette ville ; ce galant homme voulut que je vinſſe loger dans ſa maiſon, où je fus traité avec la plus grande diſtinction. J'eus lieu par la même occaſion, de me convaincre qu'il y a dans ce pays-ci beaucoup de richeſſe qui ne paroit pas. Ce bourgeois d'une petite ville occupoit une belle maiſon, avoit beaucoup de vaiſſelle d'argent, & une très bonne table, tout annonçoit d'ailleurs, dans la maniere dont j'en fus accueilli, une politeſſe franche, & même amicale. Mon hôte me fit voir diverſes produc-

tions ſingulieres de ſon propre cru. C'eſt d'ici qu'on tire entr'autres le meilleur ſumac; cet arbriſſeau fournit une poudre qui ſert aux taneurs pour la préparation de leur cuir. La ſalme de *ſommaco d'Alcamo* ſe vend douze carlins de Naples plus cher que celui de tout autre terroir. On y recueille auſſi de la manne en aſſez grande quantité. Cette drogue n'eſt autre choſe que le ſuc d'une eſpèce de bouleau blanc (*i*), dans l'écorce duquel on fait des inciſions pendant les mois de Juillet & d'Aout. Le ſuc qui en découle ſe durcit par la chaleur du ſoleil, & devient manne. Il y en a de deux eſpèces, celle dite *in cannole*, & celle qu'on nomme *fraſca*. La premiere eſt la meilleure, elle devient telle lorſque le ſuc découle avec aſſez d'abondance de l'écorce, & s'épaiſſit aſſez promtement pour ſe former en grumeaux, ou même pour prendre une figure tubulaire (*k*); la ſeconde eſpèce eſt en forme de larmes, & ſe recueille ſur de la toile blanche.

A huit milles d'Alcamo & à deux milles de Calatafimi, l'on voit ſur une

(*i*) C'eſt plutôt une eſpèce de freſne.

(*k*) Cette manne prend pour lors la forme d'une ſtalactite.

petite colline un temple des mieux conſervés. Il eſt d'ordre dorique, comme ſont ceux de Peſti, que vous avez vus. Ce temple eſt un reſte de l'ancienne ville de Segeſte; on ignore à quelle divinité il étoit conſacré. Il a 36 colonnes, 13 à chaque face latérale en comptant celle des angles, 5 pour le parvis de devant & autant pour celui de derrière. J'ai obſervé certaines ſingularités dans la conſtruction de ce temple, qu'on ne ſauroit rendre bien clairement ſans figure, & qui ne ſont même pas marquées dans le deſſein gravé que j'en poſſéde. Les colonnes portent ſur des baſes qui ont deux palmes (*l*) napolitaines de haut ſur huit de face. Du côté qui regarde vers le couchant, où ſe trouvoit l'entrée du temple, cette entrée ſe trouve déſignée par un enfoncement tout particulier dans les entre-colonnes; chaque colonne a 25 palmes de circonférence. Ces colonnes ſe terminent par en haut d'une maniere différente de celles des temples de Peſti, de Girgenti & de Selinucente, & ſe joignent

(*l*) La palme de Naples contient à peu près neuf pouces huit lignes & demi de France. Il ſe diviſe en douze uncie ou onces.

à leur chapiteau par une entaille; enfin elles n'ont point de cannelures comme celle de Peſti & de Girgenti; l'on pourroit inférer de ce genre de conſtruction que le temple de Segeſte eſt d'une ſtructure poſtérieure à celle de ces autres temples. On trouve ſur la même colline, tout à côté de ce temple, deux grands fragmens cylindriques ſemblables à des meules de moulin, d'une pierre plus dure & plus fine que celle du temple même; chacun de ces fragmens a ſix palmes & un quart de diamêtre, & trois palmes & demi de haut. Ils ont vraiſemblablement appartenu à des colonnes, au moins ne ſont-ce point des autels, ainſi que je l'avois jugé d'abord, mais après un examen plus exact, je n'y ai trouvé aucun caractère qui puiſſe faire préſumer qu'ils ayent pû avoir ſervi à cet uſage.

Je me rendis le même ſoir de Segeſte à Trapani (Drepanum) petite ville très jolie & très bien bâtie, dont les ſalines, auxquelles l'eau de la mer fournit le ſel qu'on rafine enſuite, méritent d'être vues. Cette eau de mer y eſt amenée dans différens réſervoirs, où l'ardeur du ſoleil la fait évaporer de maniére qu'il n'y reſte que le ſel.

La raiſon pour laquelle on ne peut point faire du ſel partout & ſur toutes les côtes vient, ou de ce que le climat n'eſt pas aſſez chaud, ni le ſoleil aſſez ardent, ou de ce que le terrein n'a pas les qualités requiſes, car il faut un fond de roc, ou de craye, ou d'argile (*m*). La pêche du thon dans les environs de Trapani eſt auſſi une des meilleures de la Sicile, ſurtout autour des iſles Favignana & Falconiéri. Elle rapporte à la famille *Pallavicini* de Génes, qui l'a achetée pour 120 mille ſequins, juſqu'à 20 mille ducats de Naples dans les bonnes années.

On trouve à ſix milles de Trapani, ſur la montagne qui porte ſon nom, autrefois le mont Erix, quelques veſ-

(*m*) Le préſident Hainault dit dans ſon excellent abrégé de l'hiſtoire de France, ſous l'année 1344-46, que les pays du nord ſont privés de la chaleur néceſſaire pour faire le ſel, & que ceux ſitués au de-là du 42 degré de latitude, comme eſt l'Eſpagne, font un ſel trop corroſif qui mange & détruit les viandes, au lieu de les nourrir & de les conſerver. La France ſeule ſe trouve dans un climat tempéré propre à faire le ſel, auſſi eſt-ce une des grandes richeſſes de ce royaume.

tiges de l'ancienne ville d'Erix & du fameux temple de Vénus Erycine. Ces veſtiges conſiſtent en quelques fragmens de colonnes de granit dont on ne reconnoit pas l'ordre d'architecture & dans une fontaine très profonde, qu'on donne auſſi pour être la fontaine également célèbre de la même Vénus Erycine. On y montre encore les débris de deux portes, qu'on dit être les anciennes portes de la ville; mais je me crois très fondé à croire qu'elles ont appartenu à un fort conſtruit par les Normands. Cette montagne eſt après le mont Etna la plus haute de toute l'iſle, & ſe trouve de même que lui entiérement détachée de toute autre montagne. L'idée d'adreſſer ſur cette montagne plutôt qu'ailleurs un culte particulier à Vénus pourroit bien avoir tiré ſon origine de la beauté des femmes qui l'habitent, tout comme on regardoit par la même raiſon dans l'ancienne Gréce Gnide comme le ſéjour chéri de cette divinité. Effectivement la petite ville de Trapani renferme encore aujourd'hui les plus belles perſonnes de la Sicile; il s'en trouve même ſouvent dont la beauté fait la fortune, en leur procurant les mariages les plus avan-

tageux; elles ſont auſſi blanches qu'une Allemande ou une Angloiſe puiſſe l'être; & joignent à ces teints éclatans de grands yeux noirs, les plus pleins de feu, les plus vifs du monde, avec des profils à la grecque de la plus exacte régularité; c'eſt ſans doute à un air plus pur, plus ſerein, plus ſubtil qu'il faut attribuer la cauſe d'une conformation auſſi heureuſe.

Par la même raiſon que je ne vous ai rien dit de la ſainte *Roſalie de Palerme*, je vous ferai grace de la *Madonna di Trapani*, & de cette infinité de ſaints à miracles dont la Sicile eſt remplie. Voici un exemple qui vous prouvera juſqu'à quel point les Siciliens ſont portés à la vengeance, & les traces profondes qu'a laiſſées chez eux l'ancien eſprit républicain. Du tems de l'empereur *Charles V*, il ſe forma à Trapani une confrairie ſous le nom de *confraternita di ſan Paolo*, dont l'inſtitution & le vœu conſiſtoient à prononcer des jugemens ſur les actions & la conduite de leurs magiſtrats, de leurs concitoyens & de chaque habitant de la ville; quiconque avoit été condamné par toute l'aſſemblée étoit perdu ſans reſſource, & celui des membres de la confrairie que l'on

chargeoit de l'exécrable fonction d'aſſaſſin, étoit obligé d'obéir ſans replique, & d'expédier en cachette cet homme ainſi condamné ſecrettement par cet abominable tribunal.

De Trapani je me rendis à Marſala, (l'ancienne Lylibée); ſon port autrefois ſi célèbre a été totalement comblé par *Charles V*, à cauſe qu'il étoit trop à la bienſéance des pirates barbareſques qui pouſſoient ſouvent la hardieſſe juſqu'à y faire des deſcentes. Le promontoire de Lylibée n'eſt point du tout élevé, ainſi que je me l'étois figuré; il eſt au contraire bas & tout à fait au niveau du reſte du terrein. On y voit très peu de veſtiges d'antiquités; je n'ai trouvé qu'une grotte avec une fontaine ornée d'un chambranle en moſaïque aſſez mauvaiſe. Cette grotte ſe trouve ſous une chapelle au bord de la mer, & paſſe pour avoir été l'habitation de la Sybille du lieu. Hors de la ville du côté de Mazara ſont des cavernes pratiquées dans le roc, leſquelles s'étendent juſqu'à ſix milles de chemin, & que je crois avoir été des carriéres. C'eſt dans les environs de Marſala que l'on cultive la ſoude; c'eſt la plante la plus propre à faire la potache,

qui eſt indiſpenſable pour la fabrication du verre; on la nomme dans le pays ſodda ou bien ſaponara; elle ſe ſéme en Mars, & c'eſt en Septembre que parvenue à ſon entiére maturité on la coupe pour la bruler & en tirer les cendres.

Entre Trapani & Marſala, l'on découvre une petite iſle, nommée aujourd'hui St. Pantaleo, qu'on dit être l'ancienne Motya, où, ſuivant *Thucidide*, les Phéniciens bâtirent une ville, de laquelle ils venoient ſouvent attaquer Lylibée qu'ils incommodoient beaucoup. *Cluvier* prouve la choſe, ſuivant ſa coutume, par mille citations; mais il ne fait pas la moindre deſcription des veſtiges qu'on en voit. Quant à moi, j'y ai reconnu des traces des murs de la ville, & les débris de ſept tours. Il ne m'a pas ſemblé à la vérité qu'elles fuſſent d'architecture phénicienne; car les pierres dont elles étoient conſtruites ſont taillées réguliérement, & ont huit palmes de haut ſur quatre de large. Comme il y a dans l'iſle Ghozzo (Gaulus), proche Malthe, des reſtes de murs pareils, & que les uns & les autres reſſemblent aux anciens murs de Fondi, il y a lieu de conclure de cette conſ-

truction régulière de ces murs antiques de Motya, qu'ils ſont du tems des Romains; & cela à d'autant plus forte raiſon qu'on y a trouvé différentes urnes & des vaſes lacrimatoires, qui ſont inconteſtablement des Romains. Quant à ces monumens qui ſubſiſtent encore à Ghozzo, je me réſerve de vous en entretenir plus amplement dans ſon lieu.

Mazara, qui donne ſon nom à un tiers de la Sicile, eſt une ville de peu d'apparence; ſes habitans ſoutiennent qu'elle eſt bâtie dans le même lieu qu'occupoit l'ancienne ville de Selenus, quoique les ruines de trois ſuperbes temples *in terra de pulici*, ſur les bords de la mer, ſemblent déterminer évidemment la véritable poſition de cette derniere ville. L'on voit dans la cathédrale (il domo) trois urnes funéraires en marbre, & ornées de basreliefs; elles ſont romaines, & d'un travail médiocre. Les inſcriptions latines, car je n'en ai point trouvé de grecques, ſont entiérement gâtées par le tems & par la négligence des gardiens. Cependant *Gualterri* pouvoit encore les lire de ſon tems, & les a rapportées. Cette ville, quoique ſituée immédiatement au bord de la mer,

mer, a cela de particulier que le poiſſon y eſt fort rare, à cauſe que les corſaires barbareſques inquiétent ſans ceſſe les pêcheurs, & les enlèvent fréquemment, de façon qu'il en eſt très peu qui n'ayent été au moins une fois, d'autres à trois & quatre repriſes, eſclaves à Tunis, qui n'eſt éloignée de Mazara que de cent milles. Il y a pour la délivrance de ces eſclaves une confrairie bien reſpectable, établie non-ſeulement à Mazara, mais dans pluſieurs autres lieux de la Sicile. Les membres de cette confrairie, dans les cas où les fonds viendroient à leur manquer, ſe cautionnent perſonnellement pour le rachat des eſclaves. Je ne déciderai point ſi un pareil amour du prochain eſt renfermé dans les bornes preſcrites par la ſaine raiſon, mais je crois que c'eſt ſouvent l'amour propre, ou l'eſpoir de mériter le paradis, qui déterminent ces bonnes gens, ce qui diminueroit le mérite de l'action. Je me ſuis convaincu de la grande fécondité des Siciliennes, par l'exemple de la ducheſſe de *Sanzone* qui réſide à Mazara ; c'eſt une petite femme fort maigre, qui a mis au monde vingt ſix enfans bien conſtitués. On cultive ici le cotton en gran-

de abondance, & c'eſt même un des meilleurs revenus de la contrée. On le ſème en Avril, & il parvient en maturité en Septembre & Octobre; il continue même à mûrir juſqu'en Novembre; & lorſque l'automne a été bien chaude, la plante monte à la hauteur de quatre à cinq palmes; ſon fruit eſt une eſpèce de noiſette, qui s'ouvre d'elle-même, & dans laquelle la ſemence, qui conſiſte en pluſieurs grains noirs, ſe trouve enveloppée par le cotton.

A douze milles de Mazara & à huit de Caſtel Vetrano, ſur les bords de la mer, les ruines de trois temples offrent aux curieux les débris de l'ancien Sélinus; on les nomme en Sicile *Pilieri di Caſtel Vetrano.* Ce ſont, après le temple de Jupiter Olimpien de Girgenti, les plus grands édifices d'une pareille antiquité, dont il reſte encore des veſtiges auſſi bien conſervés; car quoiqu'entiérement abbatus, on peut très bien reconnoître l'architecture, la grandeur & les proportions de ces énormes maſſes. Le premier de ces temples, le plus près de la mer, a des colonnes qui ont comme toutes les colonnes d'ordre dorique vingt-une cannelures. Le diamètre de

ces colonnes eſt de ſept palmes & demie ; les ſix goutes au-deſſous des trygliphes occupent un eſpace de trois palmes & demie & ſont rondes; un morceau aſſez entier de l'architrave a ſeize palmes de long, l'abaque en a dix & demie; on reconnoit au ſurplus que ces colonnes ont eu des baſes; & j'ai cru y reconnoitre préciſément la même architecture qu'au temple de Segeſte; je n'ai pu découvrir ni m'aſſurer d'aucune autre dimenſion dans cet amas de ruines.

J'ai pu meſurer dans celles du ſecond temple la goutiére du tailloir, qui repoſe ſur le chapiteau, elle a neuf palmes à chaque face du quarré; le diamêtre de la colonne a cinq palmes & demie ; une des pierres angulaires qui s'eſt conſervée a dix-ſept palmes & demie de longueur ; ces colonnes paroiſſent d'uu ſtile un peu moins lourd que celles du premier de ces temples ; elles ne ſont pas auſſi courtes à proportion de leur groſſeur, & les chapiteaux ont quelques petites moulures pour ornement. On ne voit aucun veſtige de baſe, & les colonnes ont vingt-une cannelures. Ces deux temples ont pour longueur le double de leur largeur, ainſi que tous

les temples de ce genre; quant à l'architecture intérieure on n'en diſtingue plus rien. Le troiſiéme temple eſt coloſſal; ſes colonnes n'ont point de cannelures, excepté les quatre colonnes des angles de la nef qui ſont cannelées. Leur plinthe a quatorze palmes & demie en quarré, le diamètre de ces colonnes eſt de huit palmes, la friſe en a quatre de hauteur; les colonnes extérieures du portique, qui ſont unies, ont dix palmes & demie de diamètre. Il ne paroit pas qu'elles ayent eû des baſes. Ce temple a 160 pas ordinaires de long, & 80 de large; une des colonnes de la nef eſt encore en place, & a été racommodée en cailloutage aux endroits où elle avoit le plus ſouffert; on voit clairement à l'inſpection de celle-ci qu'elles avoient toutes abſolument la forme d'un cône tronqué. Ce temple paroit en général avoir été d'un plus beau ſtile que les deux autres; mais l'on ne peut plus rien reconnoitre de l'architecture intérieure, parce que tout y eſt couvert de débris. On remarque, mais avec beaucoup de peine, dans les entre-colonnes de l'entrée, des enfoncemens qui répondent exactement aux marches, par leſquel-

les on montoit au temple tout comme à celui de Segeſte : enfin, une choſe très-digne d'attention, c'eſt la manière dont les anciens élevoient ces énormes maſſes de pierres qu'on reconnoît très-diſtinctement & dans ces ruines-ci, & dans celles de Girgenti. On voit aux deux petits côtés de chacune de ces groſſes pierres une entaille de la forme d'une demi ellipſe ; leſquelles entailles étoient deſtinées à recevoir le cable au moyen duquel on élevoit la pierre par des poulies. *Virgile* appelle cette ville Palmos à Selinus ; mais l'on n'y voit plus de palmiers actuellement, & le pays d'alentour eſt mal cultivé. On a emporté un grand nombre de pierres de ces temples, dans le tems qu'on a voulu bâtir un pont ſur le torrent de Belice, ce qui eſt cauſe qu'on ne retrouve pas toutes les parties de leur architecture.

C'eſt à ſix milles de ce temple, à Campo-bello, que ſe voyent les carrieres d'où ces terribles maſſes ont été tirées. On peut s'y aſſurer de la maniére dont les anciens procédoient à ce genre de travail, car on y voit encore des chapiteaux & des parties de colonnes à moitié taillées & ſaillantes hors du rocher, tandis que le reſte y tient enco-

re. Les voyageurs racontent préciſément la même choſe des carrières d'Egypte où ſe tailloient les obéliſques.

Caſtel Vetrano eſt ſitué dans une belle plaine, & ſon terroir eſt très-fertile en vins & en huiles de la première qualité : cette belle contrée appartient en entier au duc de *Monte Leone.*

Sciacca (Thermæ Seluntinæ) ſe vante d'avoir donné naiſſance à *Agathocles.* On y montre des bains qu'on dit avoir été découverts & conſtruits par *Dédale :* j'y ai vu par-ci par-là des veſtiges de ſiéges taillés dans le roc, & quelques inſcriptions ; on reconnoit bien qu'elles ſont grecques, mais le tems les a tellement effacées, qu'il n'eſt plus poſſible de les lire. Cette ville jouit d'une ſituation ſinguliérement agréable, ſur une petite coline d'où l'on découvre la mer, & la plus belle des campagnes toute couverte de figuiers, d'orangers & de citroniers. Les piſtaches y croiſſent en grande quantité ; & une choſe très-digne d'être obſervée ſur ce qui concerne l'arbre qui les produit, c'eſt qu'il ne porte jamais de fruits à moins qu'il ne ſoit à côté d'un autre arbre de ſon eſpèce, mais mâle, & qui ne porte jamais. On le nomme ſcornabecco. Sciacca eſt la ſeule ville de Sicile où j'aye trouvé

dans les habitans quelque inclination pour la peinture; j'y ai même découvert un talent des plus décidés dans un de ſes citoyens, homme très-aiſé, nommé *Teſtoni*, qui occuperoit un des premiers rangs dans cet art, s'il étoit allé faire ſes études à Rome. Le jeune peintre qui peint le ſalon du petit palais, dans la ville de votre cardinal, eſt auſſi natif de Sciacca, ſelon ce que m'a aſſuré ce *Teſtoni*.

Girgenti, (Agrigentum, ΑΓΡΑΓΑΣ) eſt à 40 milles de diſtance de Sciacca; la ville actuelle eſt ſituée à 4 milles de la mer, au ſommet d'une haute montagne qu'occupoit anciennement le château de la ville grecque. Si jamais j'ai éprouvé avec quelque vivacité ce ſentiment ſi délicieux pour moi, qu'une belle vue & une ſituation agréable ſavent inſpirer, ce fut en jettant de grand matin les yeux ſur la campagne que l'on découvre du couvent des Auguſtins où j'avois été reçu la veille. Repréſentez-vous, mon très-cher ami, un glacis qui s'étend dans une longueur de 4 milles & dans une largeur de 6 à 7 milles de chaque côté, depuis ma fenêtre juſqu'à la mer, ce glacis couvert de vignes, d'oliviers, d'amandiers, de bleds ſuperbes déja en pleine fleur le 7

d'Avril, de légumes excellens, enfin toutes les productions imaginables que la terre peut fournir, plantées alternativement dans la plus agréable variété; les poſſeſſions des différens propriétaires ſéparées par des hayes d'aloës & de figuiers d'indes; plus de cent roſſignols qui rempliſſent l'air de leurs chants, & dans le milieu de cette campagne raviſſante, le temple très-bien conſervé qui porte le nom de *Juno Lacinia*, le temple encore bien entier de la Concorde, les débris de celui d'Hercule, & les ruines du temple coloſſal de Jupiter, qui ſe font appercevoir dans le lointain. N'eſt-ce pas bien le cas de s'écrier :

Hic vivere vellem,
Oblituſque meorum, obliviſcendus & illis,
Neptunum procul è terra ſpectare furentem.

Ayant beſoin de repos, je me bornai pour cette journée à voir ce que la ville renferme de plus remarquable; je me rendis pour cet effet à la cathédrale, où j'eus lieu d'admirer dans la piéce qui y ſert actuellement de fonds baptiſmaux, un des plus excellens, peut-être même le plus beau de tous les bas-reliefs antiques en marbre que le tems nous ait conſervés. Gardez-vous bien d'en

juger d'après les deſſeins de d'*Orville* & du père *Pancrazi*, & déchirez plutôt ces pitoyables repréſentations de tout ce que le bel antique offre de plus exquis. Ces fonds baptiſmaux ont été trouvés dans les foſſés de l'ancienne Agrigente ; & chacun des quatre côtés différe des autres, ſoit par le ſujet, ſoit par le travail. Le devant, qui ſe préſentoit ſans doute auſſi en face dans cet ancien foſſé, contient neuf figures ; le héros, ou la figure principale eſt un *alto rilievo :* tout ce que l'antiquité nous a tranſmis de belles formes & de belles idées s'y trouve réuni, c'eſt un des plus beaux hommes qu'on puiſſe voir, ce n'eſt point un être du commun, c'eſt un de ces mortels deſtinés par la nature à des entrepriſes extraordinaires : il eſt bien plus ſaillant que les autres figures, plus grand qu'elles, plus beau, plus accompli ; c'eſt en un mot le chef-d'œuvre de la nature & de l'art qui l'imite. Les autres figures, qui repréſentent les compagnons du héros, ſont également des chef-d'œuvres pour ce qui concerne les proportions & les belles formes ; mais elles ſont moins belles que la figure principale. La vieille femme, qui paroît être devant ce héros dans l'attitude de ſupliante, eſt un peu

petite en comparaiſon des autres figures, mais cependant parfaite dans ſon genre. Dans la face droite de cette urne, la figure qui tombe évanouie offre la plus belle femme que l'art puiſſe former, & le profil de ſon viſage a toute la perfection, toute l'harmonie qu'il ſoit poſſible à l'eſprit humain de ſe repréſenter. Les bras, ſurtout celui qu'elle étend & qui eſt ſoutenu par une nimphe ou une de ſes compagnes, eſt un chef-d'œuvre & le modèle de la plus ſublime beauté; la draperie a toute l'élégance, toute la nobleſſe, toute la facilité imaginable, & les attitudes en ſont exquiſes. Le derrière repréſente une châſſe où trois hommes armés, l'un d'une pique, un autre d'une groſſe pierre qu'il eſt prêt à lancer, & le troiſième, qui eſt à cheval, d'un dard, tâchent d'atteindre un énorme ſanglier. Le travail en eſt chétif & infiniment au-deſſous de celui de la face de devant. Le quatriéme côté eſt du même ſtile que le derrière, & a beaucoup moins de relief; il repréſente un homme étendu par terre, qui vient d'être renverſé de ſon quadrige; un autre tâche de retenir les quatre chevaux qui ont l'air effarouché & fougueux; enfin l'on diſtingue, avec peine à la vérité, dans un coin de cette face, un

monſtre qui reſſemble à un dragon, & qui paroît avoir épouvanté ces chevaux.

Vous aurez lu ſans doute l'opinion du père *Pancrazio* ſur ce monument, qu'il voudroit faire paſſer pour le tombeau de *Phintias*, dernier roi d'Agrigente, dont l'hiſtoire a fourni, ſelon lui, les ſujets des bas-reliefs. Outre que *Phintias*, comme vous le ſavez mieux que moi, n'eſt point mort à Agrigente, mais à Carthage, il ne me paroît pas probable qu'on ait pu poſer à un tyran auſſi déteſté une urne funéraire de cette magnificence : vous ſavez encore très-bien qu'il reſte beaucoup à déſirer ſur l'explication que ce père a voulu tirer de ſon hiſtoire. Après avoir long-tems examiné cette urne avec beaucoup d'attention, je ſuis encore un peu dans l'indéciſion ſi elle repréſente l'hiſtoire d'*Hypolite* & de *Phèdre* ſa belle-mère, ou bien celle d'*Hector* qu'*Achille* traîne après ſon char. La première opinion me paroît cependant la plus vraiſemblable. Pour lors la partie du devant repréſenteroit dans la figure principale, & dans la petite vieille, *Hypolite* que la nourrice tâche de gagner, comme dans la tragédie; celle d'à côté, le déſeſpoir de *Phèdre* en aprenant les refus ou la mort

d'*Hypolite ;* celle de derrière, le jeune héros à la chaſſe ; & la quatrième, ſa fin déplorable cauſée par la fougue de ſes chevaux épouvantés à la vue d'un dragon ſorti de la mer. Je ne ſuis pas l'eſclave de mon opinion, peut-être même la tragédie grecque, & celle de *Racine* ont-elles ſéduit & égaré mon imagination ; mais toujours me paroît-il que le bas-relief s'accorde ſinguliérement avec cette hiſtoire.

Je fus conduit de la cathédrale à la ſecrétairerie (ſegreteria) de ſon chapitre, où l'on me montra l'un des plus beaux vaſes antiques, en terre cuite, qui ſe ſoit peut-être conſervé juſqu'à nos jours. Vous l'aurez vu dans l'ouvrage du père *Pancrazio*, s'il a rencontré juſte ou non, lorſqu'il a prétendu que les figures de ce vaſe repréſentoient d'un côté *Ulyſſe* deſcendu aux enfers, & de l'autre les compagnons de ce même *Ulyſſe* au moment que *Circé* les métamorphoſe : c'eſt une queſtion dont j'abandonne la déciſion à votre diſcernement. J'avoue que cette explication ne me ſatisfait point du tout, & ne me paroît rien moins qu'exacte. Ce vaſe eſt un des plus grands, & je le répete, un des plus beaux de l'antiquité, il a quatre palmes & demie meſure de Naples de

haut, & la plus belle forme élliptique: le fond en eſt noir, & les figures en ſont jaunes, ſupérieurement deſſinées, les profils de la plus grande beauté, & les proportions dans les contours de la plus exacte préciſion. On y retrouve le meilleur ſtyle grec du tems où la perfection des arts étoit parvenue au plus haut point chez cette nation, & je n'en ai pas trouvé de pareil en Italie. Les vaſes que j'ai vus en Sicile ſont généralement beaux, & dépoſent en faveur du goût de ſes anciens habitans & de l'habileté de leurs ouvriers. Je ne déciderai point ſi ces vaſes ſont, quant à la matiére, aux formes & aux couleurs, une imitation des vaſes, ſoit étruſques, ſoit campaniens, ou bien ſi c'eſt le hazard qui a produit une reſſemblance auſſi exacte. Il me paroîtroit cependant plus vraiſemblable que les Grecs de Sicile euſſent imité les vaſes étruſques, en mettant néanmoins bien plus de perfection dans le deſſein des figures. On ſait qu'il y avoit en Sicile des villes qui étoient particuliérement renommées pour la beauté de leurs vaſes, telles que Thermæ Selinuntiæ, Comarine, &c. De plus l'hiſtoire nous apprend auſſi qu'*Agathocles* étoit le fils d'un potier. Il ſe peut donc que les ouvrages de terre

étruſque ayent été dans ces tems-là un objet de luxe & de recherche, comme le ſont de nos jours les porcelaines du Japon & de la Chine, & pourquoi n'auroit-on pas été tenté d'imiter d'abord & de perfectionner enſuite ces vaſes, comme nous avons fait à l'égard des porcelaines. On trouve encore différentes urnes dans d'autres égliſes de la ville, & ſur la place du marché une inſcription rélative au temple de la Concorde (*n*), avec une autre en langue barbare, tirée du temple de *Jupiter Olympien*. Les urnes ſont romaines, & les inſcriptions ayant été rapportées par *Fazello* & par d'autres auteurs, il eſt inutile que je m'y arrête.

Le jour ſuivant je me rendis à cheval, accompagné d'un gentilhomme Romain, grand amateur d'antiquités, vers les débris de l'ancienne Agrigente. Cet antiquaire ſe nomme *Don Hector*, baron de *Ste. Anne*, il s'eſt marié à Girgenti, & y a établi ſon domicile; c'eſt lui qui fait les deſſeins & la plupart des

(*n*) CONCORDIÆ AGRIGENTINORUM
SACRUM,
RESPUBLICA LYLIBITANORUM,
DEDICANTIBUS M. ATTERIO. CANDIDO
PROCOS. ET L. CORNELIO MARCELLO
Q. PR. PR.

explications pour l'ouvrage du père *Pancrazio*. L'ancienne Agrigente couvroit la pente de la montagne ſur le ſommet de laquelle je vous ai déja dit que Girgenti ſe trouvoit ſituée. Je viſitai d'abord le temple de *Junon Lacinie*, tout à l'extrêmité de la partie orientale de l'ancienne ville. Ce temple a trente-quatre colonnes dans ſon pourtour, comme tous les temples oblongs (bilungi) d'ancien ordre dorique, qui ſe ſont conſervés juſqu'à nous. Il n'y a qu'un des côtés qui ſoit encore ſur pied, mais l'on voit aiſément que les colonnes, comme toutes celles de cet ordre, étoient ſans baſe : elles ont 21 cannelures de gaine, elles ne ſont point renflées dans le milieu, mais leur diminution va de l'extrémité inférieure juſqu'au chapiteau ; ce qui leur donne la forme d'un cône tronqué, de même qu'à celles de Peſti & de pluſieurs autres temples de ce genre. Celui qu'on prétend avoir été conſacré à la Concorde, & dont on a fait une égliſe, a les mêmes proportions, la même grandeur, & le même nombre de colonnes ; c'eſt de tous les temples de Girgenti celui qui a conſervé la plus belle apparence, parce qu'il eſt encore bien entier, & qu'il eſt d'ailleurs placé ſur une petite coline.

Cet édifice met le ſpectateur à portée de juger diſtinctement du bel effet d'une noble ſimplicité, & de la ſobriété dans les ornemens. Il n'eſt aucun temple de moyenne grandeur qui puiſſe être comparé à celui-ci quant à la beauté, & l'œil s'extaſie en ſaiſiſſant l'accord avec lequel toutes les parties, en petit nombre, mais pleines de nobleſſe & d'harmonie, concourent à la perfection du tout. Il eſt élevé ſur trois gradins, on n'a pris que la nef pour en faire l'égliſe. On diſtingue très-bien encore le ΠΡΟΝΑΟΝ & le ΠΡΟΣΟΙΚΟΝ. L'on entroit par le côté oriental dans le portique ſous lequel on tournoit autour de la nef pour trouver l'entrée qui étoit placée dans le côté occidental. Rien n'annonce qu'il y ait eu des colonnes, & il ne paroît pas qu'on ait jamais employé autre choſe que de ſimples pierres de taille dans la conſtruction des murs de cette nef qui ſont encore très-bien conſervés. On n'y apperçoit aucune trace d'anciennes fenêtres; de ſorte qu'il eſt très à préſumer que ce temple ne recevoit d'autre lumiére que celle qui entroit par la porte. Quant aux jours qui y exiſtent actuellement, on voit clairement qu'ils ont été percés dans des tems bien plus modernes,

Il reſte encore, du côté oriental du temple, des veſtiges des degrés par leſquels, on y montoit au travers des entre-colonnes; & l'on diſtingue très bien les débris de ſix marches chacune de la hauteur d'une demi palme. Un Anglois qui viſitoit ce temple a fait fouiller, je ne ſais dans quel but, ſous toutes ces marches. On montre hors des murs de l'ancienne ville, vers la mer, un batiment moderne dont un côté doit avoir fait partie d'un temple d'Eſculape. Ce mur, conſtruit de groſſes pierres quarrées, eſt décoré de colonnes du même ordre dorique engagées dans le mur de la moitié de leur diamétre, elles ſont cannelées & ſans baſe. Il n'eſt pas aiſé de décider ſi ce temple eſt du même âge que les autres, ou s'il a été conſtruit plus tard, dans le même ordre d'architecture. Ce genre de conſtruction fait très bien à l'œil, & ces colonnes à demi engagées dans le mur font un bon effet. On avoit pratiqué dans l'épaiſſeur de ce mur un eſcalier tournant, du même ordre dorique, en pierres jointes à crud ſans chaux ni ciment. Cet eſcalier m'a paru un chef-d'œuvre de conſtruction dans ſon genre, je regrette beaucoup de n'avoir pas pu en prendre les dimenſions, ne

l'ayant obſervé qu'à travers quelques trous reſtés dans le mur. On ne ſauroit y parvenir, les propriétaires de la maiſon en ayant fait murer l'entrée. A notre retour dans l'ancienne ville je m'arrêtai à conſidérer ſes murailles; elles ſont, ainſi que *Vitruve* nous apprend que les Grecs les conſtruiſoient, bâties ſur le roc en groſſes pierres de taille, & de diſtance en diſtance, tantôt des fontaines quarrées, tantôt des encaiſſements ou ouvertures qui ont des eſpèces de chambranles de pareilles pierres, & qui ſont remplies en chaux & en briques. Les intervalles de l'une à l'autre ſont de huit palmes. Il eſt clair que c'étoit dans la vue d'épargner la dépenſe & le travail. Il n'eſt plus poſſible de reconnoitre de quelle hauteur étoient ces murs; mais le rocher même eſt d'une élévation conſidérable en dehors, ce qui faiſoit qu'on les appercevoit de fort loin en mer.

Arduus inde Agragas oſtentat maxime longè
Mœnia, magnanimum quondam generator equorum.

Virgil. Æneid. lib. III.

Ces murs ne ſont pas auſſi élevés

du côté de la ville à cauſe qu'on y a plus relevé & égaliſé le rocher avec des terres rapportées. On voit le long de ces murs une grande quantité de cénotaphes, ou tombeaux vuides ; ils ſont petits, les uns quarrés, les autres ronds ; c'eſt vraiſemblablement de cette eſpèce de tombeaux qu'il étoit permis d'ériger *ſub dio* dans l'enceinte de la ville, au lieu que les morts s'enterroient dehors. Il faut vous dire un mot du prétendu tombeau du tyran ΘΕΡΟΝ, quoique le père *Pancrazio* l'ait fait graver. Ce monument a ceci de très particulier que le rez de chauſſée eſt d'ordre dorique, & que l'étage ſupérieur eſt ſoutenu dans les quatre angles par des colonnes ïoniques avec leurs chapiteaux, au deſſus deſquels on a employé des trigliphes qui ont leurs goutes rondes ſuivant la plus ancienne maniére. Une pareille inexactitude ne ſe rencontre, autant que je puis me le rappeller, que dans ce ſeul monument de l'antiquité, & je ſuis fort trompé ſi ce n'eſt pas plutôt un ouvrage des Romains que des Grecs. Cet édifice eſt de figure pyramidale ; il y a dans le premier étage une fenêtre de la même forme pyramidale, qui fait très bien à l'œil, &

dont le chambranle eſt très élégant. Cet étage eſt ſurmonté d'un attique de très bon goût, qui paroit avoir été orné de ſtatues. Les ruines qui environnent cet édifice quarré font préſumer qu'il étoit entouré d'un batiment fort vaſte; mais il n'eſt pas poſſible de rien reconnoitre de ſon plan ni de ſa forme, & bien moins encore de l'ordre d'architecture. Enfin je parvins aux ruines ſi célèbres du temple coloſſal de *Jupiter Olympien*, dont tant de perſonnes ont mis l'exiſtence en doute. *Diodore* de Sicile en donne dans ſon XIII livre, ch. 24. une deſcription claire & détaillée, dont voici la traduction latine de *Cluvier: Olimpii Jovis templo, cum jam prope eſſet uti tectum induceretur, bellum impedimento fuit. Ab eo deinceps tempore, exciſo oppido, nunquam poſtea colophonem ædificiis imponere Agrigentini valuerunt. Fanum id pedum CCCXL longitudine porrectum eſt, ad LX vero pedes latitudo patet, & ad CXX pedes altitudo, fundamento tamen excepto, attollitur. Maximum hoc omnium eſt quæ per Inſulam habentur, & magnitudine ſubſtructionum cum exteris quoque comparari meretur. Nam, etiamſi mollitio iſta ad finem perducta non fuit, tamen quanta mole inſtitutum fuerit ad-*

huc adparet. Quum enim alii ad parietes uſque templa producant, aut columnis ædes complectantur, utriuſque ſtructuræ genus huic fano ineſt; quidpe una cum parietibus columnæ adſurgunt, rotunda extrinſecus & quadrata intus forma. Ambitus harum ab exteriori parte XX pedes habet: tanta ſtriarum amplitudine, ut corpus humanum inſerere ſe apte queat; intrinſecus vero XII pedes continet. Magnitudo portarum & ſublimitas ſtupenda eſt, in quarum parte orientali gigantum conflictus eſt; cœlatura, magnitudine ex elegantia operum excellens; ad occaſum Trojæ expugnatio efficta eſt, ubi heroum unumquemque eſt videre ad habitus ſui formam elaborate fabricatum eſt.

Pour faire plaiſir aux lecteurs nous en donnons la traduction en françois.

„ Les guerres, renouvellées juſqu'à la „ deſtruction entière de cette ville, ont „ toujours empêché qu'on n'ait mis le „ comble au temple de Jupiter. Ce tem- „ ple a 340 pieds de long, 60 pieds de „ large, & 120 pieds de haut, juſqu'à la „ naiſſance de la voute; il eſt le plus „ grand de tous les temples de la Sicile, „ & on peut le comparer de ce côté là „ avec les plus beaux qui ſe trouvent „ partout ailleurs; car bien qu'il n'ait

„ jamais été achevé, le deſſein en pa-
„ roit tout entier. Mais au lieu que les
„ autres temples ſe ſoutiennent ſeule-
„ ment ou ſur des murs, ou ſur des co-
„ lonnes; on a employé dans celui-ci
„ ces deux pratiques d'architecture join-
„ tes enſemble, car d'eſpace en eſpace
„ on a placé dans les murs des piliers
„ qui s'avancent en dehors en forme de
„ pilaſtres taillés quarément. En de-
„ hors les colonnes ont vingt pieds de
„ tour, & comme elles ſont cannelées,
„ un homme pourroit ſe placer dans
„ une de ces cannelures; les pilaſtres du
„ dedans ont douze pieds de largeur,
„ les portes ſont d'une beauté & d'une
„ hauteur prodigieuſe: ſur la face orien-
„ tale on a repréſenté en ſculpture un
„ combat de géans, qui eſt admirable
„ par la grandeur & par l'élégance des
„ figures. Du côté de l'occident eſt la
„ priſe de Troye, où l'on diſtingue tous
„ les héros par la différence de leur ha-
„ billement & de leurs armes.

Comme la longueur & la largeur du temple indiquées par *Diodore* ne ſe trouvent pas juſtes, il faut qu'il s'y ſoit gliſſé une erreur de copiſte; toutes les autres dimenſions rapportées par cet hiſtorien ſont très exactes: les colonnes ont quarante-deux palmes de circonfé-

rence (o), & chaque cannelure a deux palmes d'une arrête à l'autre. J'ai pu m'y placer fort à mon aiſe, & des perſonnes beaucoup plus replettes que moi en ont pu faire autant; deſorte que la deſcription de *Diodore*, qu'on a généralement regardée comme fabuleuſe, eſt très vraie. J'ai tâché de recueillir dans les ruines autant de parties d'architecture qu'il m'a été poſſible, & voici celles que j'ai pû parvenir à meſurer. Un trygliphe a douze palmes de haut & huit de large; la nef autant qu'il m'a été poſſible d'en juger par les ruines avoit cent vingt-cinq pas de long. Je cherchai tout le jour inutilement un fragment de corniche; je fus plus heureux le lendemain, & j'en trouvai un fort endommagé qui avoit quatre palmes de haut, proportion qui dans l'ordre dorique s'accorde aſſez bien avec les autres parties. On voit par les fragmens des colonnes, qu'elles étoient, conformément à la deſcription de *Diodore*, moitié colonnes & moitié pilaſtres. Un de leurs chapiteaux que j'ai pu meſurer a, compris la partie du pilaſtre, ſeize palmes en longueur

(o) Trente-quatre pieds de roi.

ou largeur, & huit de hauteur. Les pilaſtres ſont conſtruits de pierres quarrées qui ont neuf palmes de chaque côté, par conſéquent trente-ſix palmes de circonférence; & j'ai trouvé à mon grand étonnement que ces pilaſtres étoient en boſſage & à refend dans la maniere ruſtique; c'eſt-à-dire, que les pierres ont les arrêtes rabattues là où elles ſe joignent, ce qui forme dans leurs jointures un enfoncement d'une demi palme de largeur & d'autant de profondeur.

Voilà ce que j'ai pu meſurer avec certitude des débris de ce temple. Ces meſures ont ſuffi pour me mettre en état de me former une idée de ſa grandeur. Je voudrois pouvoir comparer *St. Pierre* de Rome & toutes ſes proportions avec ce temple-ci. Je crois très fermement que ce dernier a dû être plus beau & plus magnifique au coup d'œil; ſûr eſt-il qu'on ne peut rien imaginer de plus majeſtueux que cet édifice. Repréſentez vous, mon ami, la grandeur des colonnes, la forme élégante du temple lui-même, bien plus belle aſſurément que cette croix dont *St. Pierre* de Rome a la figure, le coup d'œil de l'enſemble du bâtiment, la ſolidité de

de ces pilaſtres, cette belle ſculpture dont parle *Diodore*, & dont il ne reſte plus de veſtiges. Repréſentez-vous tout cela, & dites-moi s'il ne s'érigera pas dans votre imagination un édifice beaucoup plus noble que *St. Pierre* de Rome. Suivant la proportion du trygliphe, ce temple doit avoir eû depuis le pied de la colonne juſqu'à la pointe de la corniche cent cinquante palmes de hauteur.

Moyennant une couple de centaines de ſcudis l'on débaraſſeroit le terrein de ce temple des ruines qui le couvrent, ce qui mettroit à portée d'en prendre toutes les dimenſions au juſte; & l'on trouveroit peut-être, ſous ces décombres, des reſtes de ces belles ſculptures des friſes, qui dédommageroient bien amplement des frais & de la peine. Il n'y a dans tout Girgenti que l'évêque qui pourroit le faire. J'ai cependant été la cauſe occaſionnelle qu'un des principaux habitans de la ville, *Don Giovanni Ficani*, pour qui j'étois porteur d'une lettre de recommandation, ait engagé le magiſtrat à deſtiner annuellement cent ſcudis pour l'entretien & les réparations des antiquités qui ſubſiſtent encore. Cet aimable homme, qui a exercé à mon

égard toute l'hoſpitalité de l'Agrigentin *Gélia* (*p*), qui indépendamment de la magnificence avec laquelle il m'a traité, de l'attention qu'il a eue de m'accompagner partout, & des ſoins vraiment paternels qu'il s'eſt donnés pour

(*p*) Ce *Gélia* étoit un citoyen d'Agrigente très célèbre par ſa magnificence & ſa libéralité; il éleva à ſes frais de ſomptueux édifices publics, & fit de grandes depenſes pour l'utilité & l'embelliſſement de la ville; il donnoit ſouvent des feſtins ſplendides, & de brillans ſpectacles auxquels il faiſoit participer tous les concitoyens; il faiſoit des aumônes ſecrettes à tous les pauvres, marioit des filles, & ne manquoit jamais de ſecourir tous ceux que la fortune avoit maltraités. Tous les étrangers tant des environs que des pays éloignés étoient reçus & parfaitement bien traités dans ſa maiſon, & n'en partoient jamais ſans quelques préſens. Tous les jours il faiſoit poſter de ſes gens aux portes de la ville pour inviter tous les arrivans à venir loger chez lui. Il reçut une fois entr'autres cent ſoldats de la ville de Géla que la tempête avoit jettés à Agrigente, les logea tous dans ſa maiſon, & donna des habits à tous ceux à qui la tempête avoit endommagé les leurs; ſuivant *Athénée* il logea une autrefois cinq cent cavaliers de la même ville de Géla, leur donna un magnifique ſouper, & les régala le lendemain chacun d'un habit & d'une tunique.

la ſuite de mon voyage, a ſû encore par les charmes de la plus agréable ſocieté, me rendre mon départ & notre ſéparation très difficile à ſupporter; cet homme charmant, à qui j'offre ici & offrirai en toute occaſion l'hommage de la plus tendre reconnoiſſance, s'eſt chargé de recevoir cet argent & de le faire employer à ſa deſtination.

Près du temple de *Jupiter Olympien*, il s'en trouve un autre conſacré à *Hercule*; il eſt de la même grandeur que ceux qu'on juge l'avoir été à *Junon* & à la *Concorde*; ainſi je n'en ai meſuré que les gradins, qui ſont au nombre de quatre, comme au dernier de ces deux temples, chacun de une & demi palme de haut. Il y a de plus dans le couvent de *San Nicolo* un petit temple domeſtique aſſez bien conſervé. Ce temple eſt de forme quarrée, d'ordre dorique & décoré de pilaſtres, qui ont des baſes attiques; les murs ſont de pierres, ſi artiſtement jointes à crud ſans chaux ni ciment, qu'on ne ſauroit appercevoir l'endroit où elles ſe joignent. Ce petit temple a une fenêtre qui n'a contre la régle que trois quarts de module de hauteur; mais cette irégularité même la rend

très agréable au coup d'œil. Tout près de là ſe trouve parmi les rochers un grand bâtiment ſouterrain, qui a ſervi vraiſemblablement de voutes & de ſubſtructions à quelque palais.

La quantité d'anciens tombeaux qu'on voit ici eſt innombrable; mais il n'y en a pas un qui ſoit particuliérement digne de remarque. Leur conſtruction me paroit plutôt romaine que grecque. La plûpart ſont de briques, (*mattoni*) tantôt ronds, tantôt quarrés, avec de petites niches, où l'on plaçait les urnes.

Les canaux ſouterrains taillés dans le roc, qui ſe diſtribuoient dans toute la ville par une infinité de rameaux, & alloient aboutir à une grande voute, ſemblable à la *cloaca maxima* de Rome, où ils aportoient toutes les immondices, ſont très curieux. Ils ont pour la plûpart trois palmes de largeur, & ſont aſſez hauts pour qu'un homme puiſſe y marcher debout. C'eſt *Phœax* qui doit les avoir taillés & conſtruits. Ce qu'il y a de certain c'eſt qu'on les apelle encore à Girgenti, *condotti phœaci*. On montre auſſi quelques murs de groſſes pierres quarrées, qui doivent avoir apartenu au temple de *Proſerpine* ou de *Céres*, & quel-

ques ruines qu'on prétend être celles d'un temple de *Caſtor* & de *Pollux*, mais comme on n'a nulle certitude à cet égard, il eſt inutile que je m'y arrête. J'ai cherché vainement hors de la ville le temple de *Vulcain*, dont *Fazelli* fait mention dans ſa deſcription de la Sicile, ſi excellente d'ailleurs. Il n'en exiſte pas la moindre trace.

On découvre au midi, près de la mer, une des anciennes portes de la ville; un trygliphe, couché tout à côté, prouve que cette porte étoit d'ordre dorique comme tout le reſte. On trouve ſur la même ligne, dans la mer même, un ancien mur, dans lequel les pêcheurs du lieu prétendent voir dans un tems bien calme un grand anneau de fer qui y eſt enclavé, ce qui prouveroit manifeſtement que le port étoit dans cet endroit-là.

On découvre encore ſous terre, dans un côteau couvert de vignes, un mur de quinze palmes d'épaiſſeur conſtruit de groſſes pierres de taille. Comme on n'a pas encore trouvé de veſtiges d'aucun théâtre il pourroit bien y en avoir un ici, au moins je conjecture que ce mur a pû faire partie de la ſcène, d'autant plus qu'au deſſus de ces pierres il y a un lit de larges

briques (*mattoni*) qui ſemblent indiquer le pavé de cette ſcène. De plus amples recherches en aprendroient d'avantage.

On voit à St. Biagio, égliſe ſituée à mi-côte de la même montagne, d'anciens murs qui témoignent qu'il y avoit là un temple, mais ce que cet endroit offre de remarquable, c'eſt le chemin taillé dans le roc qui conduiſoit de la ville vers ce temple; on y voit encore les orniéres, d'après leſquelles on peut déterminer la voie des anciennes voitures; je ne l'ai trouvée que de trois palmes. Un peu plus haut, dans le rocher ſur lequel le Girgenti actuel eſt bâti, ſe voyent les carrières d'où l'on a tiré les énormes maſſes de pierre qui ont été employées pour le temple de Jupiter. La nature de cette pierre n'eſt pas des plus dures, l'air ſalé l'endommage & la creuſe, ce qu'on reconnoit aiſément au côté du temple qui fait face à la mer.

On trouve encore quelques veſtiges du cirque, ainſi que de cette piſcine dont *Diodore* donne une deſcription ſi attrayante. Les aqueducs en ſont tous pratiqués ſous terre, à cauſe qu'on faiſoit venir les eaux de la partie ſupérieure de la montagne.

On ne reconnoit plus des deux temples de Jupiter & de Minerve, dont parle *Polybe*, que le lieu où ils étoient.

Voilà mon ami tout ce que j'ai pu recueillir des monumens de l'ancienne Agrigente.

L'évêque, qui eſt de la maiſon *Lucheſi*, poſſède une belle collection de médailles grecques & romaines. Leur nombre monte juſqu'à douze cent ; la ſuite des empereurs romains y eſt complette ; on y trouve beaucoup d'impératrices, & les médailles conſulaires les plus rares en bronze ; les médailles des anciennes villes de Sicile y ſont en argent, avec un bon nombre de médailles puniques en or. Ce qu'il y a de plus rare dans ſon cabinet ce ſont quatre coupes d'or, de la grandeur d'une de nos ſoucoupes de taſſes à caffé ; deux de ces coupes ont dans leur contour des figures de bœuf en ronde baſſe, de ſtyle égyptien, les deux autres ſont unies & n'ont pour ornement qu'une bordure de petits points artiſtement arrangés. Ces coupes ont été trouvées dans un ancien tombeau, & paroiſſent avoir ſervi au culte du dieu Apis.

Je ne puis m'empêcher de vous parler d'une particularité d'hiſtoire na-

turelle des plus remarquables que *Fazelli* n'a point oubliée ; c'eſt une ſource que mon généreux hôte *Ficani* poſſède dans ſon jardin. L'eau de cette ſource eſt chargée d'une quantité ſi conſidérable d'une matiere oléagineuſe, que cette matiere ſe ramaſſe ſur la ſurface du baſſin, de maniere qu'on peut l'enlever & en préparer une huile pour les lampes qui brule auſſi bien que l'huile d'olive.

J'ai déja tâché de vous donner une idée de la fertilité de ce pays, mais elle m'a tellement enchanté, que je ne puis réſiſter à la tentation de vous en reparler encore ; au mois d'Avril les bleds nous couvroient nous & nos chevaux lorſque nous les traverſions, & j'ai meſuré des herbes hautes de dix palmes. On élève encore toujours ici l'eſpece de chevaux la plus excellente, la plus noble de la Sicile ; & ces animaux ont le pied ſi ſûr dans les mauvais chemins, que nous deſcendions avec eux des pentes ſi rapides que les piétons qui nous accompagnoient étoient forcés de ſe laiſſer aller ſur leur derrière pour les deſcendre.

Altor equorum
Mille rapit turmam, atque hinnitibus æra flammat,
Pulveream volvens Agragas ad inania nubem.
Silius, lib. XIV.

Cette ville eſt auſſi très célèbre par la beauté de ſes femmes; mais le démon de la jalouſie y poſſède tellement les hommes, qu'il eſt très rare d'en apercevoir quelqu'une. L'eſprit & le bon ſens règnent encore parmi les habitans, plus que dans toute autre ville de la Sicile, mais ce qui les diſtingue ſurtout, c'eſt cette ancienne urbanité & cette hoſpitalité envers les étrangers dont ils ſe ſont toujours piqués.

Quand à cette magnificence que les anciens Agrigentins étaloient, & pour ce qui concerne leur penchant à la volupté, l'un & l'autre ont diſparu, & l'on ne peut plus dire des modernes habitans de Girgenti; *Agrigentinis deliciis quotidie ita ſe dedunt, ac ſi craſtino die morituri; domos vero ita exſtruere quaſi æternum victuri.*

C'eſt ſurtout le cultivateur & l'habitant de la campagne qu'on y voit réduit à l'état le plus miſérable, parce que les riches ſont ſeuls poſſeſſeurs des terres, & que les moines ſurtout

aiment mieux laiſſer leur terrein inculte que de faire des avances pour frais de culture ; le journalier qui travaille aux champs ne tire que quinze grani de Naples (*a*) par jour pour prix de ſes ſueurs & des plus rudes travaux. Si une bonne adminiſtration y rétabliſſoit l'ordre, la juſtice & l'égalité, ce canton ſeroit, ſans contredit, le coin le plus fortuné de la terre.

Girgenti eſt aſſez peuplé ; on lui compte vingt mille ames ; le roi y a fait conſtruire un port, qui procure à la ville un grand commerce de bled. Elle eſt une des plus grandes *caricatore di grani*, (voiturière de grains) des ſept villes auxquelles l'exportation en eſt permiſe. Il y a continuellement dans les magazins & dans les foſſes, plus de huitante mille ſalmes de grains en réſerve. Une ſalme contient la nourriture annuelle d'un homme. J'ai obſervé ici une méthode toute naturelle de conſerver les grains trois ou quatre ans, tandis que les

(*a*) A peu près douze ſols ſix deniers de France ; les journaliers de la Flandre ne gagnent pas tant, ceux de l'Artois ont encore moins. Cela n'en eſt pas mieux.

Anglois ne ceſſent de propoſer des prix pour en découvrir une. A la vérité, la nature de la pierre du pays, qui ſe trouve chargée de particules de nitre ou de ſalpétre, & la ſéchereſſe du climat qui manque en Allemagne & en Angleterre favoriſent beaucoup cette méthode. On taille des foſſes profondes dans le roc vif, & l'on y entaſſe fortement les grains juſqu'au bord; cela fait, on maçonne l'ouverture de la foſſe, de façon que le bled n'ait plus aucune continuation avec l'air extérieur, tandis qu'ailleurs on eſt d'opinion que c'eſt l'air frais & ſouvent renouvellé qui le conſerve. Avant de le vendre on le remet à l'air, pour qu'il ſe gonfle, & qu'il en tienne moins dans la meſure.

Comme j'étois dans le deſſein de paſſer à Malthe, il falut me rendre par terre à Alicata, qui eſt à vingt-quatre milles de Girgenti; pour y prendre une de ces petites barques nommées *ſperonare*, dont les Maltois font un grand uſage. Il ne s'en trouvoit point pour lors dans le port de Girgenti. Je me déterminai d'autant plus volontiers à pourſuivre ainſi ma route par terre, que cette maniere de voyager me procuroit la vue du pays le mieux culti-

vé & le plus beau de toute la partie méridionale de la Sicile, & celle de l'ancienne Géla, ou tout au moins du lieu où elle étoit ſituée. J'avois renvoyé dès mon arrivée à Girgenti le ſoldat dont je vous ai parlé, mais mon cher hôte *Ficani*, après m'avoir pourvu de montures, eut ſoin de me fournir pour ma ſureté un autre de ces hommes bien armé & bien monté. Les Siciliens nomment cette eſpèce de gens *campiéri*, & ne feroient pas ſix milles de chemin, ſans en avoir au moins un avec eux. Je fus obligé de le prendre, quoique j'en euſſe peu d'envie, l'expérience m'ayant apris qu'il ne m'étoit pas fort néceſſaire. Il n'y a que la coutume & le peu d'habitude où ils ſont de voyager, qui rendent les Siciliens ſi craintifs, & qui puiſſent leur faire enviſager une pareille eſcorte comme indiſpenſable. Ainſi je quittai Girgenti le cœur pénétré de reconnoiſſance, d'attachement & d'eſtime pour cet homme aimable, dont les bontés & les charmantes qualités ſeront ſans ceſſe précieuſes à mon ſouvenir, & je me rendis à Palma où un de ſes amis m'attendoit à dîner. Cette petite ville, fort peuplée, eſt ſituée dans une contrée des plus agréables & des plus fer-

tiles; on y cultive toutes ſortes de productions, particuliérement des amandes qui y font un très bon revenu. Ni *Fazelli*, ni *Cluvier*, n'ont fait mention de cet endroit ſi joli & ſi bien ſitué, qui poſſède de plus une mine de ſouffre très riche, où cette matière ſe tire de la terre à une très petite profondeur, & dans la plus grande abondance. Ce ſouffre eſt d'une meilleure qualité que celui de Solfatura dans le Pouzzol; auſſi les bâtimens marſeillois & anglois le payent-ils dix & quinze pour cent plus cher. Je traverſai à cheval la campagne de Géla,

Adparet Camarina procul, campique Geloi,
Immaniſque Gela, fluvii cognomine dicta.
Virg. Æneid. lib. III.

Elle eſt encore aujourd'hui très bien cultivée, & dont les bleds donnent la farine la plus fine & la plus blanche; ce qui fait que les *paſte d'Alicata* ont un prodigieux débit à Naples. J'arrivai vers le ſoir à Alicata ou Licata. Cette petite ville occupe vraiſemblablement une partie du terrein qu'ocupoit autrefois la grande & célèbre ville de Géla, vû que l'ancienne rivière de ce nom aujourd'hui *Fi-*

cence ſalſo ſe jette dans la mer très près de ſes murs. Elle eſt bien bâtie & contient environ douze mille habitans. Je ne m'engagerai point avec vous dans le détail des difficultés & des objections que *Cluvier* fait à *Fazelli*; ce premier croyant avoir des fortes raiſons de douter que ce ſoit effectivement ici le lieu où l'ancienne Géla étoit ſituée. Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que l'inſcription grecque encaſtrée dans le mur du château d'Alicate, & dont le marquis *Scipion Maffei* fait mention dans une lettre inſérée dans ſon *Muſeum Veronenſe*, a été trouvée dans ces environs. J'y ai obſervé cela de particulier qu'elle eſt écrite en caractères de différens âges, & de différentes formes; d'où l'on voit clairement qu'elle a été compoſée dans une longue ſuite d'années par différentes mains, ce qui paroit d'autant plus naturel que cette inſcription rapporte les événemens de différentes olympiades. Elle eſt en beau marbre blanc.

N'ayant pas pû mettre à la voile le dimanche des rameaux à cauſe des vents contraires, je fus ſplendidement traité; & mon bâtiment ſe trouva très abondamment pourvû de vivres

de toutes eſpèces, dont on me fit la galanterie. Enfin je me mis en mer le 13 Avril dans ma ſpéronara. Rien de plus périlleux en apparence que cette eſpèce de barque, qui n'a qu'autant de largeur qu'il en faut pour que deux perſonnes puiſſent ſe coucher l'une à côté de l'autre à l'arriére, avec ſix rameurs & un pilote pour tout équipage. C'eſt cependant l'eſpèce de bâtimens la plus ſûre pour naviguer dans la méditerranée ; ils échappent aux pourſuites des corſaires par leur viteſſe, & aux efforts des vagues par leur légéreté. Nous voguâmes toute la journée à voile, le long des côtes de Sicile juſqu'aux Mazarelli, où les mariniers attendent ordinairement la nuit pour traverſer le canal de Malthe, qui a quatre vingt dix milles de largeur. Nous nous remîmes à voguer à rames vers le minuit, & ramâmes toute la nuit. Le matin il ſe leva un vent d'eſt très fort qui nous jetta vers l'oueſt & nous obligea d'aborder ſur les dix heures du matin à l'iſle de Ghozzo, ſituée au couchant de Malthe. Je profitai de ce contretems pour voir cette petite iſle, ou plutôt ce rocher que j'eus bien de la peine à grimper. Il me paroiſſoit ab-

folument inculte ; mais quel ne fut pas mon étonnement de le trouver cultivé d'une manière qui tient du prodige. Figurez-vous un rocher pelé & très dûr dont la première croute enlevée avec des inſtrumens de fer, pilée & délayée avec de l'eau, a été convertie en terre, & a continué d'être miſe en valeur par ſes infatigables habitans : telle eſt au reſte la culture de toute l'iſle de Malthe, & la force de l'habitude y eſt ſi puiſſante ſur le cultivateur qu'il penſe que la choſe devoit néceſſairement être ainſi, & qu'il n'eſt pas ſeulement tenté de porter envie à l'aiſance du Sicilien & à la fertilité de ſon iſle. Il ſe croit le plus heureux des mortels lorſqu'il peut obtenir une beauté arabeſque pour femme, & manger ſon ſaoul d'oignons blancs & d'ail ; il l'eſt en effet puiſqu'il éprouve le ſentiment du bonheur & du contentement.

On cultive dans cette iſle, qui eſt la Gaulus des anciens, beaucoup de cannes de ſucre, mais ſur-tout quantité de coton, qui y rend ſi bien, & que ces Inſulaires ſavent ſi induſtrieuſement mettre en œuvre, qu'ils ſe procurent du dehors, au moyen de cette production, non ſeulement les denrées de

première néceſſité qui leur manquent, mais encore de l'argent comptant. Les femmes en font une ſorte de tapis qui aprochent des tapis de Turquie, & ſe vendent très bien. L'iſle renferme une petite ville & différens villages qu'ils appellent caſals; ces villages ſont ici de même qu'à Malthe d'une grande propreté; les maiſons ainſi que les égliſes, qui ſont fort bien bâties, ſont toutes conſtruites de cette même pierre blanche qui compoſe le ſol de l'iſle entiére. Ghozzo poſſède des antiquités qui méritent la peine d'être obſervées; la plus ſinguliére eſt un mur de la forme d'un demi cercle, bâti artiſtement de pierres de grandeur & de formes inégales, jointes à crud ſans chaux ni ciment, comme les murailles de Fondi avec cette différence que les pierres des murs de Fondi ſont beaucoup plus groſſes en ayant meſuré qui ont juſqu'à ſeize palmes de long. Je ne m'hazarderai pas à former des conjectures ſur la forme & la deſtination de ce bâtiment; il me paroit ſeulement inconteſtable que c'eſt un monument punique. Je n'entreprendrai pas non plus d'examiner comment il a pu ſe faire qu'il y ait un ſi grand rapport & même une ſi parfaite reſſemblance

entre ce genre de conſtruction, & la manière de bâtir des Etruſques, car c'eſt à eux qu'on attribue la conſtruction des murs de Fondi. Je vous livre le fait tel qu'il eſt; il peut fournir un vaſte champ à vos ſavantes recherches. Il ne m'appartient pas de vous en dire davantage. On voit au même endroit trois inſcriptions puniques & une romaine. Cette dernière eſt détruite, & les premières ſont par elles mêmes indéchiffrables. On a encaſtré dans le mur le tronc d'une ſtatue d'un travail médiocre, & dont le ſtyle eſt romain. Je mis dans la même après-diné à la voile pour Malthe, où j'arrivai le ſoir. Je fus ſaiſi d'étonnement à la vue de la quantité de tours & de baſtions qui protègent cette iſle, tout le long de ſes côtes. Ma ſurpriſe fut bien plus grande encore, lorſqu'après avoir rangé le château St. Elme j'entrai dans le port; ſon étendue, ſa ſureté, ſes différentes coupures, qui d'un ſeul port en forment cinq, ſont un ouvrage de la nature qui a ſû diſtribuer ces rochers ſi merveilleuſement; mais les fortifications qui l'environnent, qui en défendent de tous côtés l'accès ſont, autant par la hardieſſe de l'entrepriſe que

par l'habileté de l'éxécution, un chef-d'œuvre de l'art digne de la plus grande admiration. Mon œil étoit frappé de l'aſpect, de la grandeur & de la multiplicité de tant de baſtions, de ravelins, & de batteries; mais bientôt après je ne pûs m'empêcher de déplorer la ſituation de ceux qui, déja reſtreints par la nature & la mer qui les environne à n'avoir pour habitation qu'un rocher d'une très petite étendue, ſont encore reſſerrés par l'art dans un plus petit eſpace de ce même rocher. Lorſqu'en parcourant le lendemain tous les remparts, je me vis ainſi renfermé de tous côtés, je me ſentis le cœur ſi ſerré, j'éprouvai une inquiétude ſi déſagréable, que j'en conçus le plus violent déſir de repartir au plutôt. Ah! mon ami, que la liberté eſt eſſentielle au bonheur de l'homme; & comment ſe peut-il qu'il y en ait tant qui la méconnoiſſent, qui la mépriſent & qui y renoncent volontairement. Ames inſenſibles! pouvez-vous ainſi fouler aux pieds le plus grand bien de l'humanité! La Valette eſt très bien bâtie, & contient vingt mille ames. On évalue la population de l'iſle entiére, compris le Ghozzo, à cent milles ames. La diverſité des

nations dont eſt compoſé l'ordre de Malthe, qui tient cette iſle ſous ſa domination, eſt cauſe que les habitans de la ville ont perdu leur caractère original, & en ont inſenſiblement adopté un nouveau compoſé du mêlange des caractères de toutes ces différentes nations. L'influence du climat agit encore ſur tout le reſte, & l'on ne trouvera nulle autre part un peuple plus doux, plus patient, & plus tranquille. Le beſoin, & la fréquentation des étrangers ont inſpiré à ces citadins une forte pente à l'uſure, & l'amour le plus déméſuré pour l'argent; en outre les chevaliers, il faut l'avouer à leur honte, y ont tellement corrompu les mœur, qu'hormis quelques unes qui apartiennent à l'ancienne nobleſſe, il n'y a pas une honnête femme ou fille dans toute la ville. Encore ces ſeules familles nobles échapées à cette dépravation univerſelle, leſquelles ſe tiennent abſolument renfermées, & dont les maiſons ſont auſſi inacceſſibles que les fortifications de l'iſle, ſont-elles traitées par l'ordre avec tant de mépris que le cœur m'en ſaigne encore lorſque j'y penſe; tous les autres habitans cherchent à acquérir de la pro-

tection, des emplois, des penſions, des préſens de la part des baillis, des commandeurs &c. par les plus grandes baſſeſſes, & par le trafic des charmes de leurs femmes & de leurs filles. Il n'y a que l'habitant de la campagne & le marinier, qui n'entende pas raillerie ſur ce point ; il ſe laiſſera traiter par le grand Maitre avec toute la dureté poſſible, il travaillera comme un forçat, il vivra dans le malaiſe ſans jamais murmurer contre le gouvernement; dominé par le fanatiſme le plus décidé, il ſacrifiera volontiers ſon ſang & ſa vie pour la religion; mais ſi un chevalier tentoit de lui enlever ſa femme ou ſa fille, s'il eſſayoit ſeulement de la ſéduire par argent ou par de belles paroles, il ſeroit perdu ſans reſſource & aſſaſſiné ſans miſéricorde. On peut voir par là combien les mœurs ont de force pour changer le caractère d'une nation, & à quel point l'intérêt & l'avarice ſavent étouffer toutes les autres paſſions, puiſque malgré l'exceſſive jalouſie qui forme le caractère inné de ce peuple, l'on voit chez l'habitant de la ville l'avarice porter un père à offrir & à livrer volontairement ſa fille, ou bien un mari ſon épouſe à un membre de l'ordre.

Dans l'égliſe de St. Jean le patron de la religion, il y a un plafond du *Prete Calabreſe*. Ce peintre y a repréſenté, en pluſieurs compartimens, les actions les plus éclatantes de l'ordre de Malthe, avec beaucoup de feu & d'expreſſion, mais il y peche à ſon ordinaire par la correction & la préciſion du deſſein. On peut voir dans cette même égliſe quelques tombeaux de grands Maitres, dont le meilleur eſt celui du commandeur *Cottone*, qui a dirigé la plus grande partie des fortifications, qui portent encore le nom de la cottonera ; ce tombeau eſt en marbre noir & en marbre blanc ; le travail quoique ſupérieur aux autres eſt encore très médiocre. Cette égliſe & les défenſes de la place ſont tout ce que la ville offre de remarquable. Ces dernieres ſont énormes & d'une étendue immenſe ; il faut ſoixante mille hommes pour les défendre. Il y a un port particulier pour les vaiſſeaux de l'ordre, dont j'ai trouvé le nombre très petit. Toute la marine militaire de Malthe conſiſte en quatre galères, deux vaiſſeaux & une frégate, mais tous ces bâtimens ſont ſi bien armés, & manœuvrent avec tant d'habileté, qu'ils cauſent plus d'effroi aux Turcs que

ceux de toutes les autres puiſſances de l'Italie. Les revenus du grand Maitre montent à environ dix-huit mille Louis d'or de France ; il les tire de quelques domaines dans l'iſle, des annates de toutes les commanderies, & de l'injuſte profit qu'il fait ſur les bleds, qu'il tient en monopole & qu'il vend au prix qu'il lui plait ; de ſorte que, nonobſtant que le peuple ne paye ni taxe ni impôts, il ne laiſſe pas d'être très foulé par la cherté du pain.

Les productions de l'iſle ſont, le coton dont il s'exporte annuellement pour quatre cent mille écus de Sicile, (chaque écu vaut douze carlins de Naples) & les oranges dont on connoit la grande réputation ; le grand débit qui s'en fait au dehors eſt cauſe qu'elles ſe payent à Malthe même un demi grain de Naples la piéce.

Le jardin du grand Maitre qui contient ſept cents orangers & mille citroniers eſt affermé pour mille écus de Sicile, & l'on m'a fait voir une terraſſe cultivée en fraiſes, qui raporportoit annuellement cent cinquante de ces écus à ſon propriétaire ; auſſi porte-t-elle des fruits trois fois l'année.

Le grand Maitre poſſède un autre

jardin qu'on nomme *il bochette*, où ſe trouve une plantation de dix mille orangers; ſi j'en dois croire ceux qui me l'ont aſſuré, n'ayant pas pû me réſoudre à les compter, ce jardin eſt ſitué près de la vieille ville.

Le carvis ou cumin, dont ils cultivent & exportent une grande quantité, eſt encore d'un très grand raport pour les inſulaires.

La maniere dont les Malthois font le commerce, au moyen de leurs brigantins, bâtimens conſtruits en petit comme un chébec, eſt une des choſes les plus étonnantes. Ce commerce conſiſte en un échange avantageux de différentes marchandiſes & d'eſpèces monnoyées, qu'ils regardent auſſi comme telles. Ils forment des ſociétés de dix à douze perſonnes; quelquefois c'eſt tout un village qui a part à un de ces bâtimens. Mais une choſe que vous aurez peine à croire, & qui me paroit abſolument inconcevable à moi-même, c'eſt que ces gens qui ne ſavent ni lire ni écrire puiſſent ſaiſir tous les avantages d'un commerce auſſi compliqué, auſſi aſſujetti à une infinité de calculs, & faire enſuite toutes leurs répartitions entre eux dans la plus grande exactitude. Comme ceux

ceux qui ſont eux-mêmes le voyage tirent de plus groſſes parts que ceux qui reſtent à la maiſon, ils diſtinguent ces parts à l'aide de coquilles, ou de féves, ou de cailloux de différentes formes. Les chevaliers qui viennent à Malthe ſe trouvent dans le cas d'y aporter de toutes les eſpèces de monnoyes, ces gens là les leur échangent avec profit, & vont acheter à Gènes des marchandiſes qu'ils revendent avantageuſement à Cadix & à Lisbonne.

La principale égliſe de la vieille ville eſt dédiée à St. Paul, ſon architecture eſt dans le ſtyle le plus beau & le plus correct. On y montre la grotte fabuleuſe où l'on prétend que la vipère mordit St. Paul. Je vis à l'hôtel de ville (Palazzo dei Giurati) une ancienne inſcription punique très bien conſervée, dont le chanoine *Agio*, l'homme le plus érudit de Malthe, & bibliothécaire de la bibliothèque publique de l'ordre, a donné une explication, qui ſelon ſon opinion en rend très bien le ſens. N'étant pas en état d'en juger, je l'en crois ſur ſa parole. On trouve ſouvent dans l'iſle des urnes de pierre qui renferment des oſſemens, & dont l'inſcrip-

tion ſe trouve dans l'intérieur. Elles ſont pour la plûpart en caractères puniques. J'ai auſſi vu différens vaſes trouvés à Malthe abſolument ſemblables à ceux de la Campanie tant par la forme que par le deſſein des figures, de ſorte qu'il eſt fort à croire qu'ils ſont venus de Sicile. Le grand Maître poſſède quelques uns de ces vaſes.

Ce même chanoine *Agio*, que je viens de citer, a compoſé une grammaire de la langue malthoiſe, où il démontre que toutes ſes racines dérivent de l'arabe. J'ai trouvé effectivement des gens, qui ont paſſé des années entiéres à Alexandrie, qui m'ont aſſuré que les Malthois & tous les habitans de la côte d'Afrique, ſans en excepter l'Egypte, s'entendoient très bien entre eux. Comme je vous ai déja parlé du caractère de cette nation, il faut que je vous diſe encore un mot de leurs figures; ce n'eſt point à Malthe qu'il faut chercher ces beautés ſi fameuſes dans l'antiquité, & cela tant à cauſe que le ſang s'y trouve mêlé par les chevaliers avec le ſang de toutes les nations de l'Europe, que parce que je ne vois pas qu'il ait jamais pû naître de ces beautés idéales & ſublimes ſur ce rocher embraſé,

ſitué ſous le ciel brulant de l'Afrique. Il eſt vrai que les femmes, quoique de petite taille, y ſont ſupérieurement bien faites, qu'elles ont les plus belles mains, le plus joli pied du monde, avec de beaux yeux noirs, vifs & perçans, & ce qui m'a le plus étonné, c'eſt qu'elles ſont plus blanches que les Siciliennes, ce qui peut venir des grandes précautions qu'elles prennent pour conſerver leur teint. Mais vous leur trouverez en général le nez écraſé, & les lèvres un peu relevées; ce qui annonce le voiſinage de l'Afrique. Elles ont beaucoup de feu & de vivacité, & de la juſteſſe dans l'eſprit; mais comme la plûpart font un trafic de leurs charmes, & que leurs mères elles-mêmes tournent toute leur éducation de ce côté là, il eſt tout naturel qu'il ne faut pas s'atendre à leur inſpirer de fortes paſſions, ni un amour bien délicat. L'empreinte du climat africain eſt encore bien plus ſenſible chez les hommes. Ils ont tous de larges nez écraſés, de groſſes lèvres, le menton charnu & les cheveux fort crépus. Petits, mais forts & tout nerfs, ils paroiſſent des demi négres, & vont pieds nuds en hyver comme en été; ce qui fait que

leurs matelots ſont encore plus leſtes à monter ſur les mats que les Anglois & les Hollandois. Ils portent des bonnets, & de même que les Siciliens, le peuple s'entend, ne font jamais uſage de chapeaux. Ils envelopent ce bonnet d'un mouchoir, ce qui me paroitroit aſſez indiquer l'origine de l'écharpe blanche dont les Turcs envelopent leur turban. Quoique l'on m'ait fort vanté la ſobriété des Malthois, j'ai éprouvé que leurs mariniers, du moins ceux de la ſperonnara, dans laquelle j'ai cotoyé le reſte de la Sicile & le royaume de Naples, mangeoient & buvoient le double des Siciliens. (*r*).

Il faut que j'ajoute encore à ce que j'avois à vous dire touchant le climat, que je ne l'ai pas trouvé à beaucoup près auſſi chaud que je me l'étois figuré. Il eſt vrai que ce printems de 1767 a été extraordinairement froid & déſagréable, mais l'on m'a aſſuré malgré cela à Malthe, qu'il étoit rare qu'on y prit les habits d'été avant la mi-Mai. Tout ce que je ſais c'eſt que

(*r*) Je ne crois pas qu'il y ait en Europe rien d'auſſi ſobre que le Corſe, il lui faut très peu de choſes pour ſe nourir, & un Corſe yvre eſt un phénomène des plus rares.

par un ſoleil brulant le vent du nord qui ſouffloit avec violence me ſembloit d'un froid à glacer ; cependant, je le repète, le ſoleil étoit très chaud, & plus chaud peut-être qu'il ne l'eſt en Allemagne au gros de l'été. Pour preuve de ce que j'avance, c'eſt que lorſque je viſitai le temple de Selinunte le ſoleil me pela le viſage juſqu'au ſang, & que l'air étoit en même tems ſi froid que je fus obligé de boutonner mon habit de drap.

Je ne vous ai pas fait mention du prétendu miracle, ſuivant lequel il n'exiſte plus aucun animal venimeux à Malthe, depuis que St. Paul y aborda. Il en eſt de ce miracle comme de tant d'autres légendes qu'il eſt très permis de révoquer en doute.

Je repartis le 23 Avril de Malthe dans une ſperonara de cette même iſle ; nous allâmes gagner, comme nous avions fait en venant, la pointe la plus avancée, & le point d'où le canal que nous avions à traverſer eſt le plus court. Cette pointe a un petit port & eſt ornée d'une belle maiſon de campagne appartenante à un commandeur. Ce lieu ſe nomme San-Juliano. J'en partis à onze heures

de la nuit par un vent d'oueſt bon frais. A huit milles environ de Malthe, mon pilote revira bruſquement de bord à la vue d'un bâtiment qui lui paroiſſoit ſuſpect, mais lui ayant fait reprendre courage à force d'exhortations, nous vîmes que c'étoit une tartane Sicilienne, & nous abordâmes le 24 à quatre heures du ſoir en Sicile à Capo Paſſaro (promontorium Pachynum) l'une des trois pointes de l'iſle, mais ce n'eſt dans le vrai, ainſi que je l'ai obſervé de celui de Lilybée, qu'une pointe de terre qui s'étend dans la mer, & abſolument au niveau du terrein qui l'avoiſine. Un vent du Nord aſſez violent m'obligèa de m'arrêter un demi jour à Mazzaméni, où ſe fait la pêche du thon la plus riche de toute la Sicile. C'eſt ici que j'ai vû plus qu'ailleurs dans les bruyères de l'orge & de l'avoine ſauvages, ces grains y viennent naturellement comme la mauvaiſe herbe. Bien des naturaliſtes ont douté que cette ſemence exiſtât effectivement dans cet état ſauvage, ce qui eſt cependant un fait dont j'ai des preuves viſibles; il reſte à préſent à ſavoir ſi c'eſt en Sicile qu'on a fait la premiere découverte de ces

grains, ainſi que de la manière d'en fertiliſer la terre, découverte qui ſe ſeroit enſuite répandue de proche en proche; & ſi c'eſt cette propriété de ce terroir, & cette invention de la manière de la mettre à profit qui a donné lieu à la fable de *Cérès*, *Triptolème* &c. ou ſi ce grain ſauvage que j'ai vû provient de grains ſemés & cultivés dans le principe & qui ont dégéneré par la ſuite, autant de queſtions que je ne prétends pas décider.

De Mazzaméni, je m'enfonçai à huit milles en avant dans les terres, pour voir en paſſant Avola petite ville ſinguliérement bien bâtie, & dont les plantations & rafineries de ſucre méritent d'être vues. Elle eſt ſituée ſur une hauteur aſſez élevée, mais très agréable, ſes rues ont la même régularité dans le petit, que celles de Turin dans le grand. Avant que les Hollandois euſſent trouvé le ſecret de faire le ſucre à ſi peu de fraix, au moyen de leurs eſclaves noirs, on cultivoit ici à Melilli, & dans d'autres endroits de ce côté, beaucoup de cannes de ſucre, & l'on pouvoit en fournir toute l'iſle. Mais quoique l'on ait établi un droit d'une once ou

trente carlins de Naples par cantaro (*s*) de ſucre étranger importé en Sicile, les Hollandois ſont encore en état de fournir leurs ſucres d'Amérique à meilleur compte que les planteurs du pays, pour leſquels la main d'œuvre qui eſt très conſidérable & très pénible dans la préparation du ſucre revient fort cher tandis qu'elle ne coute rien aux Hollandois (*t*).

(*s*) Le cantaro pèſe environ cent huitante-deux livres poids de marc.

(*t*) Notre voyageur eſt tombé ici dans une bien groſſe erreur. On trouve dans les Ephémérides du citoyen pour l'année 1771, volume VI, page 233, un calcul auſſi ingénieux qu'exact de l'auteur de cet excellent journal, par lequel il conſte que la journée de travail de chaque nègre coute au propriétaire d'une plantation, en mettant les choſes au plus bas prix, au moins 28 ſols de France, de ſorte qu'il faut chercher dans la différence du climat & de la nature du ſol la raiſon pour laquelle le ſucre des iſles peut ſe vendre à meilleur marché que celui qu'on cultive en Sicile. Au reſte j'invite tout lecteur qui a de l'ame & qui chérit l'inſtruction de lire cet article des Ephémérides, où l'éloquent & vertueux auteur de ce précieux recueil a mis toute la chaleur, toute l'énergie & toute l'évidence, qui caractériſent tous les ouvrages qui ſortent de ſa plume. On

La canne de ſucre croit comme les autres cannes, elle reſte ſeulement plus petite. On la coupe en Septembre, on l'écraſe dans un moulin, le ſuc qui s'en exprime ſe cuit enſuite à diverſes repriſes dans différentes chaudiéres, & à différens degrés de chaleur; il ſe rafine à meſure qu'il ſubit ces différens procédés; à la fin on le coule dans des formes où il ſe durcit. Le ſucre de Sicile a plus de douceur que tout autre ſucre; mais il n'eſt pas ſuſceptible de recevoir le même degré de blancheur. Je doute fort que les anciens aient connu l'uſage du ſucre, car autant que je ſache, il ne s'en trouve nulle trace dans aucun auteur; cependant la dénomination *canne eboſie*, qui déſigne la vraie canne de ſucre que les Siciliens nomment *canne-miele* ſemble annoncer une origine grecque.

J'entrai enfin le 26 Avril à neuf heures du matin dans le vaſte port qui appartenoit autrefois à cette Syracuſe ſi célèbre & ſi puiſſante. Je cher-

trouve dans le volume XII, de la même année, page 51, une lettre intéreſſante ſur le même objet, & la réponſe de Mr. *Dupont* dans un des volumes ſuivans.

chai à l'entrée la fortereſſe de Plemmyrium, ſituée vis-à-vis d'Ortygie ou nouvelle Syracuſe, & qui ſervoit avec cette dernière à défendre l'accès de ce port immenſe. Mais je n'en apperçus pas le moindre veſtige. Tout rempli de l'idée de la magnificence de cette puiſſante cité compoſée de cinq villes, ce qui lui avoit fait donner le nom de Pentapolis, & dont les murs avoient cent huitante ſtades dans leur circuit (*u*), je ne trouvai rien dans la Syracuſe actuelle qui répondit aux idées que ce nom rappelloit à mon imagination.

Je tâchai enſuite de découvrir ces temples fameux, ces palais des *Hieron*, des *Denys*, cette multitude enfin d'édifices ſi renommés; mes yeux cherchoient en vain, & n'apperçurent tout le long de ce port, qui paroit une mer, qu'une côte dénuée de bâtimens. Puiſque tout eſt ſoumis à une pareille viciſſitude, puiſque des villes auſſi puiſſantes, auſſi étendues, ont à peine pu dérober leur nom au ravage des ſiécles, quel eſt le mortel qui pourra ſe flatter d'atteindre à une réputation

(*u*) Strabon, livre VI, page 270.

immortelle? Si *Homère* n'eut jamais exiſté, les noms *d'Achille* & *d'Ulyſſe* ſeroient enſevelis dans l'oubli ; & ſans *Quinte-Curce*, on ſauroit bien peu de choſes *d'Alexandre le grand.* Un jour de bonheur dans la vie vaut mieux que cent ans de renommée après la mort ; & un ami actuel me paroit préférable à des milliers d'admirateurs chez la poſtérité.

Syracuſe avoit autrefois deux ports que l'on voit encore, *portus magnus* que les gens du pays appellent encore *porto maggiore*, & dont l'entrée ſe trouve entre la Syracuſe actuelle & l'ancienne *Plemmyrium.* Cette entrée a environ un tiers de mille de large.

Sicanio prætenta ſinu jacet inſula contra
Plemmyrium undoſum ; nomen dixere priores
Ortygiam.

Virgile Æneid. Lib. III.

Les anciens appelloient l'autre *portus minor*, ou bien *marmoreus* ; ils le nomment encore aujourd'hui *porto piccolo* ; ce port eſt ſitué au nord de Syracuſe, tandis que l'autre eſt au ſud. C'eſt dans ce *portus minor* que ſe tenoit la flotte & toutes les forces navales de

cette ancienne république, & c'eſt, ſuivant *Diodore de Sicile*, *Denys* qui le fit bâtir avec une dépenſe & une magnificence inexprimables, au point qu'il le fit revétir & paver en marbre, & orner tout autour de ſtatues pareillement de marbre, que *Verrès* s'apropria & emmena avec lui à Rome. On voit effectivement encore aujourd'hui de côté & d'autre, ſur le terrein que ce port occupoit, des tables de marbre qui fourniſſent des preuves évidentes de la vérité de cette deſcription.

Pour ſe faire une idée de la vaſte étendue du plus grand de ces deux ports, il n'y a qu'à ſe rappeller qu'il s'y eſt donné des combats de mer entre plus de cent vaiſſeaux. Auſſi *Virgile* l'appelle-t-il *Sicanium ſinum*. Il eſt effectivement d'une capacité énorme, car il a juſqu'à ſix milles dans ſa plus grande largeur.

Entre le petit nombre d'objets dignes d'attention dans la Syracuſe actuelle, qui occupe la partie de l'ancienne nommée l'iſle (Inſula, ou Ortygie) l'on diſtingue d'abord la cathédrale (il domo), c'eſt un édifice antique compoſé de colonnes d'ancien ordre dorique du même ſtyle que toutes celles que

je vous ai décrites. On prétend ſans aucune preuve, que c'étoit l'ancien temple de Minerve, ſi célèbre dans cette ville. Ces colonnes ſont au nombre de trente-quatre, ainſi que dans preſque tous les temples de ce genre, où j'ai été à portée de les compter. Elles reſſemblent en tous points à celles des monumens de Peſti, Girgenti &c. &c. La nef de ce temple s'étoit fort bien conſervée, mais l'on s'eſt aviſé d'en tailler les murs en pilaſtre & de joindre les colonnes du portique l'une à l'autre par un autre mur, pour avoir, au moyen de cette opération barbare, une nef avec deux bas côtés; toutes ces colonnes ſont ſans baſe hormis celles qui forment le pronaon & le poſticon. C'eſt le ſecond des temples que j'ai vus, où j'aie trouvé que les anciens mettoient quelque différence dans l'architecture des colonnes d'un même édifice. Vous vous rappellez que je vous ai dit qu'à Selinunte les colonnes du plus grand temple ſont unies, excepté celles du pronaon & du poſticon qui ſont cannelées. On voit enſuite dans une maiſon près du port trois colonnes toujours du même ordre dorique, qu'on donne pour le reſte d'un temple de Diane.

Il exiſte encore dans Syracuſe même de miſérables reſtes de la célèbre Aréthuſe. Cette fontaine que tous les poëtes ont chantée, que tous les hiſtoriens ont citée & exaltée, qui, ſelon *Strabon* & *Diodore*, étoit ſi abondante qu'elle contenoit une quantité innombrable de poiſſons d'une grandeur peu commune, qui fut enfin honorée comme la nimphe protectrice de Syracuſe, n'eſt plus qu'un mauvais lavoir qui reçoit, à la vérité, par deux ouvertures une aſſez grande abondance d'eau, mais d'un goût ſaumache qui dénote qu'elle a communication avec la mer. De ſorte que cette illuſtre fontaine ne ſert aujourd'hui qu'à laver le linge des habitans de Syracuſe, après avoir joui autrefois des honneurs divins.

Extremum hunc Arethuſa mihi concede laborem :
Sic tibi, cum fluctus ſubterlabere ſicanos,
Doris amara ſuam non intermiſceat undam.

Virgile Eclog. X.

Il y a dans *Porto grande* une ſource d'eau douce qui jaillit du fond de la mer, & qui ne ſe mêle point avec elle juſqu'à la ſuperficie ; c'eſt ce que

les Syracuſains veulent faire paſſer pour le fleuve Alphée. Mais il n'y a rien là de fort extraordinaire ; on voit de pareilles ſources dans les fleuves ; & il en exiſte une qui a les mêmes propriétés dans ce qu'on apelle il mare piccolo, ou la petite mer à Tarente (*v*). Je m'arrêterai d'autant moins à cette fable du fleuve Alphée, que *Cluvier*, après avoir accumulé citations ſur citations, & s'être épuiſé en longs diſcours ſur cette matiére, s'écrie dans un emportement litteraire, *nugæ ſunt, nugæ ſunt, atque immane putidiſſimumque Græciæ vaniloquentiæ figmentum.* Or j'aime trop les Grecs pour me brouiller avec eux.

On voit dans l'égliſe de St. Philippe, ou plutôt dans ſes fondemens, d'anciens bains ſouterrains, qui n'ont rien de particulier, ſi ce n'eſt un eſcalier en forme d'eſcargot, taillé dans le roc, & cela de manière que les marches tournent tout autour d'une colonne également taillée dans le roc, & n'ayant

(*v*) L'auteur en auroit pu obſerver une pareille dans les environs de Bayes, au pied de la montagne de Miſène. Et la plus célèbre dans ce genre eſt celle qui ſort du coté de Gênes du golphe de la Spezzia.

d'autre apui que cette même colonne, qui eſt creuſe en dedans. Cette conſtruction hardie m'a d'autant plus frappé qu'elle m'a paru être contre l'uſage des anciens, dont tous les ouvrages portent toujours l'empreinte de la ſolidité & de la ſûreté.

Je me rendis de là à un mille de la ville, dans cette partie que l'on appelloit anciennement Neapolis, qui étoit le quartier le plus nouveau, le plus beau & le plus étendu de l'ancienne Syracuſe, & qui eſt aujourd'hui couvert de vignobles & d'oliviers, pour y voir les fameuſes latomies dans, leſquelles ce qu'on nomme l'oreille de *Denys*, (*l'orechio di Dionyſio*) que ce tyran y fit tailler dans le roc, eſt encore très-bien conſervé. C'eſt une grande grotte d'environ 30 palmes de haut, & longue de 50; elle a la figure d'une S, le haut ſe termine en arête, & la grotte s'élargit inſenſiblement vers le bas. Cette ſtructure procure tout naturellement un écho ſi ſenſible, & qui répète ſi bien le moindre ſon, que le déchirement d'une feuille de papier s'y fait entendre très-diſtinctement d'une extrémité de la grotte à l'autre. La ſimple inſpection montre évidemment que cet appartement a été taillé dans ce rocher

à deſſein. Il eſt dit d'ailleurs très-formellement dans *Diodore*, & dans d'autres anciens auteurs, que les priſons de Syracuſe étoient dans ces latomies, & que *Denys* ſurtout les employoit à cet uſage. *Ciceron* même, dans ſa harangue contre *Verrès*, l'accuſe d'avoir uſé d'une pareille tyrannie dans l'emploi de cette priſon; enfin, comme on voit dans cette grotte à écho certains trous taillés dans le rocher, qui n'ont pu ſervir qu'à y fixer des chaines, & qu'il ſe trouve dans le haut au-deſſus du foyer de cet écho un petit réduit également taillé dans le roc, aſſez grand pour contenir une perſonne, il n'eſt gueres poſſible de ſe refuſer à croire que tout cet ouvrage avoit été imaginé pour découvrir les plus ſecrettes penſées de ceux qu'on renfermoit au-deſſous; procédé qui porte le caractère du dernier degré de la tyrannie. Il eſt certain qu'on y a mis de l'art & qu'il y règne une exacte proportion, mais il eſt ridicule d'imaginer que le ſeul Archimède ait été en état de faire une grotte pareille. On a vu des ſalons recevoir un écho ſemblable au moyen d'une certaine proportion que le ſeul hazard avoit fournie, ſans que l'architecte eut ſeulement penſé à produire cet

effet. Dans une autre latomie, qui eſt dans le jardin d'un couvent de capucins ſitué dans l'enceinte de la partie nommée autrefois Acradine, ſe trouve un appartement pareil également taillé dans le roc, auquel il manque le ſommet ou la pointe, mais l'on voit que le rocher s'eſt fendu & briſé dans cet endroit, ſoit par un tremblement de terre, ſoit par le laps du tems. On apperçoit dans cette latomie, ſur un morceau de rocher, des mots grecs qui paroiſſent avoir été gravés avec un fer émouſſé, c'eſt ſans doute l'ouvrage de quelque malheureux priſonnier qui cherchoit à ſoulager ſes ennuis; peut-être eſt-ce un paſſage de *Sophocle* ou d'*Euripide*; il n'eſt plus poſſible d'en déchiffrer aſſez de mots pour pouvoir en tirer un ſens. Il y a dans la latomie qui contient ce qu'on appelle l'oreille de *Denys* un petit bain, qui n'a préciſément qu'autant de place qu'il en faut à une perſonne. Il eſt ſingulier que dans une étendue de terrein où l'on gardoit pluſieurs milliers de priſonniers, il ſe trouve un bain pour un homme ſeul; il faut qu'un priſonnier, à qui il reſtoit quelque argent, l'ait fait conſtruire à ſes fraix. On voit cependant des veſtiges d'un aqueduc qui conduiſoit de l'eau dans la latomie,

précaution indiſpenſable pour la conſervation de tant de perſonnes. Au milieu de cette latomie ſe trouve un gros fragment de rocher iſolé, celle du couvent des capucins en offre un tout pareil, ſans qu'on ait pû deviner leur deſtination. Bien des gens veulent que c'étoit là que ſe tenoient d'ordinaire les gardes, mais l'emplacement eſt trop petit pour une pareille deſtination.

A quelque diſtance au deſſus des latomies ſe trouve le grand théâtre de l'ancienne Syracuſe, taillé dans le roc. Quoique la ſcène en ſoit totalement détruite, ſa grandeur, l'impoſante majeſté d'un édifice ainſi taillé dans le vif de la montagne, jointes à la plus délicieuſe des ſituations, inſpirent le reſpect & l'admiration. J'ai paſſé avec la plus grande ſatisfaction deux jours entiers à l'examiner, c'eſt un des coups-d'œil les plus pittoreſques que j'aye rencontrés en Sicile, & que je regrette le plus de n'avoir pas pû faire deſſiner par un artiſte habile & exact. Le circuit des ſiéges ou gradins eſt très grand, il eſt diviſé dans ſa hauteur en trois repos ou étages, chacun des corridors ou palliers qui les ſéparent eſt aſſez large pour qu'un char y puiſſe paſſer librement. Ce théâtre eſt, ſuivant toute ap-

parence, le plus ancien de tous ceux qui ſubſiſtent encore, & doit avoir été conſtruit dès les premiers tems de Syracuſe. Il eſt ouvert de tous côtés & n'a aucune eſpèce de couvert; on voit ſeulement de diſtance en diſtance, dans tous les trois corridors qui ſéparent les étages, des trous deſtinés vraiſemblablement à recevoir les mats auxquels on attachoit les toiles qui formoient un pavillon pour abriter les ſpectateurs.

Il n'eſt plus poſſible de déterminer bien au juſte le nombre des ſiéges ou gradins, ſoit à cauſe qu'ils ne ſe ſont pas tous conſervés, ſoit à cauſe qu'il eſt très à préſumer que tout un étage ſe trouve enſeveli ſous terre (*u*). Cha-

(*x*) Il ne paroit pas que la conjecture de notre voyageur ſoit fondée. Ce qui reſte du théâtre de Syracuſe prouve qu'il étoit aſſez conforme à tous égards, aux régles généralement ſuivies par les Grecs dans la conſtruction de leurs théâtres. Pour s'en faire une idée bien nette & bien ſatisfaiſante, il faut lire l'article *théâtre des Grecs* de l'encyclopédie, où l'on trouve les paroles ſuivantes, qui ſerviront à éclaircir les deſcriptions que notre voyageur nous donne des différens théâtres qu'il a vus; „ la ſtructure intérieu-„ re du théâtre régnoit donc en arc-de-cer-„ cle juſqu'aux deux encoignures de la face „ du proſcénion; ſur cette portion de cir-

cun des étages viſibles a huit gradins, qui ont une palme & un quart de hauteur. L'élevation d'un étage au deſſus de l'autre, c'eſt-à-dire l'eſpace qui régne entre deux étages, eſt de cinq

„ conférence s'élevoient vingt-quatre rangs
„ de ſiéges par étage qui régnoient circulai-
„ rement autour du *coniſtra* ou parterre pour
„ placer les ſpectateurs. Toute la hauteur
„ de ces rangs étoit diviſée de huit en huit
„ rangs, par trois corridors, retraites, ou pal-
„ liers . . . . . Ils ſuivoient la courbure des
„ rangs & ſervoient à faire paſſer les ſpecta-
„ teurs d'un rang à l'autre, ſans incommoder
„ ceux qui étoient déja placés. Et pour la
„ même commodité, il y avoit de petits eſca-
„ liers ou gradins qui alloient du haut en bas
„ d'un corridor à l'autre, au travers des rangs,
„ pour monter & deſcendre ſans embaraſſer.
„ Il y avoit auprès de ces eſcaliers des paſſa-
„ ges qui donnoient dans les portiques de l'en-
„ ceinte extérieure, & c'étoit par ces paſſages
„ qu'entroient les ſpectateurs. . . . La hauteur
„ de chacun de ces rangs de degrés étoit
„ de treize à quatorze pouces, la largeur en-
„ viron de vingt-deux. . . . Le plus bas rang
„ avoit preſque quatre pieds de hauteur ſur
„ le niveau de la campagne. . . . Chaque mar-
„ che des petits eſcaliers n'avoit que la moi-
„ tié de la hauteur d'un des rangs de degrés
„ ou gradins. Pour les corridors, la largeur
„ & la hauteur de chacun d'eux étoit dou-
„ ble de la hauteur & de la largeur des
„ mêmes rangs.

palmes : celui du milieu eſt moins élevé que le premier & le troiſieme. On montoit à ces gradins par quatre différens eſcaliers de chaque côté; ce qui faiſoit huit eſcaliers pour la totalité du théâtre. J'aurois beſoin ici d'un deſſein exact pour me rendre intelligible; les marches de ces eſcaliers, ſemblables d'ailleurs par la forme à ceux de tous les amphithéâtres, n'ont que la moitié de la hauteur des ſiéges ou gradins, mais ce qu'on y diſtingue de très ſingulier, ce ſont à côté de ces marches des marches plus petites encore qui n'ont à leur tour que la moitié de la hauteur de ces dernieres, & par conſéquent que le quart de celle des gradins. Il m'eſt impoſſible de concevoir à quoi ces petites marches ont pu ſervir. Le comte *Gaëtani*, ſavant très verſé dans l'hiſtoire de Syracuſe ſa patrie, ainſi que dans la langue grecque, & dont on a une traduction de *Théocrite* en vers italiens, qui annonce les connoiſſances les plus profondes & le gout le plus exquis, n'a pas été en état de me fournir rien de ſatisfaiſant ſur l'uſage de ces petits eſcaliers. Ce même comte *Gaëtani* a découvert dans ce théâtre deux inſcriptions grecques taillées en grands caractères; l'une, placée con-

tre un gradin dans la partie orientale, préſente ces deux mots ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΣΤΙΔΟΣ, entourés d'une petite bordure; l'autre ſe trouve dans la partie orientale; l'on n'y diſtingue plus que le mot ΑΓΑΕΟΓ, toutes les autres lettres ne ſont plus déchiffrables. Le comte ſe ſert de la premiere de ces deux inſcriptions pour l'explication d'une ancienne médaille de Syracuſe ſur laquelle on lit Β. Φ. & attribue cette médaille à la même reine que cette inſcription déſigne, & dont l'hiſtoire ne nous a laiſſé aucune trace. Sans entrer dans l'examen de cette conjecture, j'obſerverai ſeulement que l'inſcription du théâtre eſt trop bien conſervée pour une pareille antiquité, & que la forme des caractères ne ſe rapporte pas à ceux des premiers âges de la Grèce. Quand au mot de l'autre inſcription, c'eſt à ce qu'on prétend le nom de l'architecte du théâtre.

Comme il n'eſt plus poſſible de reconnoitre où étoit la ſcène, il l'eſt auſſi peu de déterminer le lieu où ſe trouvoit l'entrée du théâtre. Il me paroit vraiſemblable qu'étant taillé dans le roc & découvert par tout, il y avoit des entrées qui répondoient à tous les endroits d'où l'on s'y rendoit. Encore

aujourd'hui en venant de la montagne ſur laquelle la partie de Syracuſe nommée Tyché étoit bâtie, l'on deſcend dans le théâtre, pour arriver au gradin le plus élevé. Ainſi je me figure que les habitans de Neapolis avoient leurs places en bas, & ſe rendoient au théâtre par le bas, & que ceux d'Acradine occupoient l'étage du milieu auquel ils pouvoient ſe rendre de plein pied; tandis que ceux de Tyché occupant la partie la plus élevée de la ville venoient prendre tout naturellement leurs places dans le haut du théâtre.

Il faut qu'on ait fait uſage dans cet édifice d'une quantité d'eau incroyable; au moins à en juger par le volume de celle qu'un ancien aqueduc y conduit encore, cette eau forme un ruiſſeau aſſez abondant pour faire tourner deux moulins au deſſus du théâtre, & un autre dans le théâtre même, où elle forme une caſcade en ſe précipitant avec bruit par deſſus les gradins. Des groupes d'arbres de différentes eſpèces ſont répandus de côté & d'autre dans cette enceinte, & une foule de roſſignols, ſi communs en Sicile, y formoient à l'envi les concerts les plus agréables. Enfin, je le répéte avec ſatisfaction, l'aſpect de ce théâtre eſt ſans contredit un

des

des plus beaux & des plus remarquables de toute l'iſle par ſa ſingularité.

On voit encore le long de ce monument l'ancien chemin qui conduiſoit à Tyché. Ce chemin, qui eſt taillé dans le roc, eſt garni des deux côtés de tombeaux abſolument ſemblables à ceux de Girgenti. J'en ai obſervé un entr'autres qui eſt orné d'un chambranle d'ordre dorique merveilleuſement beau, qui feroit un parement de cheminée du genre le plus noble. On trouve outre ces tombeaux, à droite & à gauche de ce chemin, des compartimens en forme de tables quarrées de différentes grandeurs; ils ſont taillés dans le roc, & placés ſans ordre ni ſymmétrie. On ne peut concevoir quelle a pu être leur deſtination. Ce ne ſont point des épitaphes, car on n'y voit pas le moindre veſtige de lettres; ils ne peuvent pas non plus avoir été ſimplement deſtinés à l'ornement du chemin, puiſqu'on n'y a obſervé ni ordre, ni deſſein.

On trouve de côté & d'autre, au niveau de la terre, de groſſes pierres qui ont douze palmes & au delà de longueur; ce pourroient bien être des veſtiges des

anciens murs de la ville. Au bord du fleuve Anapus, qui ſe jette dans le grand port, ſe voient deux grandes colonnes qui ſont encore en place & trois qui ſont renverſées, toutes cinq d'ancien ordre dorique. Ce ſont des reſtes du fameux temple de *Jupiter Olympien*, dans lequel les Athéniens ſe retirèrent après le grand échec qu'ils eſſuyèrent de la part des Syracuſains. Hors de la ville ſur le grand chemin qui conduit à *Auguſta*, ſe préſente la baſe d'une colonne, cette baſe a douze palmes de hauteur, & huit palmes pour chaque face. On voit encore au deſſus un fragment de la colonne, qui étoit cannelée. On prétend qu'elle a été érigée par *Marcellus* après qu'il eut pris la ville de Syracuſe. Quelques-uns veulent cependant en faire un tombeau, & fondent leur ſentiment ſur de certains enfoncemens qui ſubſiſtent dans la partie ſupérieure de la baſe, qu'ils prennent pour les niches où l'on plaçoit les urnes cinéraires. Ces enfoncemens me paroiſſent bien plutôt avoir ſervi à affermir des ſtatues ou d'autres ornemens placés ſur cette même baſe autour de la colonne; car ils ſont trop petits pour des niches, &

leur forme ne paroit pas annoncer un tombeau.

Voilà tout ce que j'ai trouvé de remarquable dans cette Syracuſe, ſi vaſte & ſi célèbre; mais ſi l'on fait réflexion à tous les ſiéges, à tous les ſaccagemens qu'elle a éprouvés, ſi l'on ſe rappelle tout ce que les Romains & particuliérement *Verrès* en ont fait tranſporter à Rome, on ceſſera de s'étonner qu'on n'y trouve plus ni ſtatues, ni bas-reliefs, ni aucun autre monument de l'art. Le nombre des médailles qu'on y a ramaſſées & qui s'y ramaſſent encore, ainſi que dans les environs, eſt incroyable; elles ſont pour la plûpart en argent. Les pierres gravées y ſont très rares, & quant aux vaſes on ne m'en a pas fait la moindre mention.

La fertilité du terroir de Syracuſe s'annonce par ſes excellens vins muſcats; on en cultive du rouge & du blanc de plus de douze eſpèces différentes. Il croit en plaine, ſur des ſeps très bas, & qui ne s'élèvent pas au deſſus de quatre palmes. On en cultive une quantité très conſidérable. Il y a auſſi dans ces environs des oliviers d'une hauteur & d'une groſſeur ſurprenante, & il faut qu'ils ayent au moins deux cents

ans pour être parvenus à un pareil dégré d'accroiſſement. L'huile en eſt délicieuſe. On ne cultive guères de grain dans ces environs, les habitans en tirent beaucoup des riches campagnes de Noto & de Catania, & préfèrent la culture du tabac.

Quoiqu'il ne naiſſe plus dans ces tems modernes, ni des *Théocrites*, ni des *Archimèdes* à Syracuſe, on ne ſauroit refuſer aux habitans de cette ville beaucoup d'eſprit & d'intelligence. Le ſexe en général y eſt beau, & jouit d'une plus grande liberté que dans d'autres villes de la Sicile, cet adouciſſement eſt dû à la nombreuſe garniſon que le Roi y tient continuellement, & dont les officiers ſont parvenus à y introduire peu à peu les mœurs étrangères.

A moins de vous entretenir de *Ste. Lucie*, je n'aurai rien de bien particulier à vous dire de la moderne Syracuſe, qui eſt petite & mal bâtie. Il doit y avoir dans le tréſor de cette ſainte un camée d'une merveilleuſe beauté, qu'il ne m'a pas été poſſible de voir, parce que les moines craignent que la ſimple vue ne l'endommage. Un Mr. *Nicole*, deſſinateur françois, aſſure cependant avoir eu le bonheur de

l'examiner & même de le deſſiner. Nous ſaurons peut-être par lui ce qui en eſt.

Enfin je laiſſai l'ancienne Syracuſe au milieu de ſes déplorables ruines, & je partis de la Syracuſe moderne. Je m'arrêtai quelque tems à Merilli, pour y voir ſes plantations de ſucre qui ſont auſſi conſidérables que celles d'Avola; mais on n'y donne aucune façon au ſucre; les habitans préfèrent de vendre les cannes en nature.

De Merilli je me rendis au pied du mont Etna, dont j'appercevois depuis longtems le ſommet couvert de neige s'élever au deſſus des nuages; & j'arrivai à Catane, une des plus belles villes de la Sicile, & qui pourra peut-être ſurpaſſer Palerme & Meſſine lorſqu'elle ſera achevée; car depuis le dernier tremblement de terre qui la détruiſit entiérement en 1693, on n'a ceſſé de travailler à la rebâtir ſur un nouveau plan très régulier, avec des rues fort longues, tirées au cordeau & d'une belle largeur. Les maiſons ſont toutes aſſez baſſes & n'ont qu'un étage, afin d'être mieux en état de réſiſter aux tremblemens de terre ſi fréquens aux pieds de cette redoutable montagne. Elles ſont bâties de lave

du volcan, & les rues en ſont également pavées, tout comme elles le ſont à Naples de lave du Véſuve.

S'il y a un lieu ſur la terre qui repréſente la déſolation, le ravage, l'enfer même, ce ſont les environs de Catane; toute la campagne n'eſt couverte de toutes parts que de lave, de ſable noir & de cendres du volcan. La lave a coulé quelquefois juſques bien avant dans la mer, & l'éruption de 1669 a deſſéché preſque entiérement le port de cette ville & en a totalement entouré le château. Le Véſuve avec ſes éruptions ſemble un jeu d'enfans comparé à l'Etna, ou ce qu'eſt un lac tranquile à la mer lorſqu'elle eſt agitée & que ſes vagues menaçantes annoncent ſes fureurs.

Au milieu de ces torrens de lave refroidie, dont la hauteur ſurpaſſe ſouvent celle des maiſons les plus élevées, ſe trouve le pays le plus fertile & le plus délicieuſement cultivé. Les grains de Catane, ſes vins, ſes fruits, ſes légumes ſont d'une groſſeur, d'une bonté & d'une abondance extraordinaire. Rien n'y contracte ce goût de ſouffre qu'on trouve à toutes les productions des environs du Véſuve, parce que l'Etna ne contient que très

peu de matiére ſulphureuſe. Le vin y a un goût de gaudron qui lui donne beaucoup d'analogie avec le vin de Chipre, & qui le rend très agréable, il eſt à la vérité très fort, mais il porte bien l'eau, & c'eſt le meilleur vin de table de toute l'iſle.

La cathédrale de Catane eſt la plus grande & la plus belle des égliſes de la Sicile. Elle n'eſt point ſurchargée de cette multitude d'ornemens que le mauvais goût a introduits dans les autres, elle eſt décorée en revanche d'une belle coupole, & tout l'édifice porte l'empreinte de la majeſté. L'égliſe & la maiſon des jéſuites ſont très riches, & magnifiquement ornées, mais on n'y retrouve plus le bon goût qu'on admire dans la cathédrale. Le couvent de bénédictins de *St. Nicole* d'Aſena eſt d'une prodigieuſe grandeur. Le nombre de ſes moines eſt ſcandaleux, & ſes revenus ſont parvenus à un excès qui crie vangeance. Ils ont commencé à bâtir une égliſe, qui ſera, comme tout ce que font les moines, d'une grande dépenſe, & ſans aucun goût. La bâtiſſe en eſt ſi mal conduite, qu'il y a déja une voute d'écroulée quoiqu'elle n'ait point encore de couverture. Cette égliſe a une orgue

nouvellement faite, qui eſt un chef-d'œuvre de l'art; elle a plus de cent regiſtres; l'artiſte qui l'a conſtruite eſt de Catane même, il eſt encore occupé à y mettre la dernière main. Pour le couvent, c'eſt comme je vous l'ai dit une maſſe de pierre qui effraye par ſa grandeur; & ce qui la rend plus effroyable encore, c'eſt le mauvais goût qui y régne. Quelques égliſes plus petites & nouvellement bâties, le palais du ſénat, le palais de l'univerſité, le palais de l'académie des nobles, ont des façades qui ſont aſſez bien; & le digne & reſpectable prince de Biſcari, le citoyen le plus illuſtre & le plus riche de Catane, dont j'aurai ſouvent & beaucoup à vous parler, a fort à cœur d'y introduire, autant qu'il eſt poſſible, le goût de la bonne architecture. Par ſes ſoins les rues qui reſtoient à rebâtir ont été en partie & ſeront déſormais conſtruites ſur un plan convenu, qui admet une égalité parfaite dans les façades des maiſons; ces façades ſont dans le beau ſtyle antique, d'une ſimplicité noble & dénuée d'ornement. La grande place de Catane eſt décorée d'un obéliſque de granit, chargé d'hyérogliphes, poſé ſur le dos d'un élephant, fait de lave du

mont Etna; l'élephant repoſe à ſon tour ſur une baſe de marbre. Le tout a beaucoup de rapport avec l'obéliſque de la place de la *Minerve* à Rome.

Voilà ce que j'avois à vous dire de la Catane viſible. Quant à l'ancienne qui ſe trouve à bien des palmes ſous terre, on ne la connoit que par les ſoins les plus pénibles & les plus diſpendieux que le prince de Biſcari, le plus aimable des hommes, s'eſt donné pour la découvrir, & je dois à ſes bontés la connoiſſance que j'en ai acquiſe. Vous comprenez bien qu'il ne s'eſt rien conſervé de l'ancienne Catane, au deſſus du ſol actuel, puiſque cette ville a ſubi à différentes repriſes le ſort d'*Herculaneum* & de *Pompeïa*. Le prince fit ouvrir la terre au devant du portail de la cathédrale, & après que nous fumes deſcendus la valeur d'un étage & demi, il me fit appercevoir un bâtiment antique, très bien conſervé, d'une bonne architecture & d'un grand circuit. Ce ſont trois nefs formées par neuf arcades en pierre de taille, qui ne ſont autre choſe que de la lave durcie. On y voit de côté & d'autre quelques figures de plâtre ou de ſtuc aſſez bien conſervées, & ſinguliérement bien travaillées. Le

prince les a fait deſſiner de même que toutes les dimenſions de ce bâtiment & toutes les antiquités de Catane, dont il ſe propoſe de publier l'intéreſſant recueil. On diſtingue encore les anciens aqueducs de cet édifice, il y coule même encore de l'eau. Mais tout cela ne me paroit pas encore prouver que c'étoient là les bains publics ou les thermes, encore moins les bains d'une maiſon particulière; car ces voutes qui ne ſont ſéparées que par de ſimples piliers, & où l'on ne trouve rien de tout ce dont les anciens faiſoient uſage dans leurs bains, ne ſont pas aſſez ſpacieuſes pour avoir pu permettre à un grand nombre de perſonnes de s'y baigner en même tems, ſans ſe voir. En un mot cet édifice eſt trop petit pour des bains publics, & trop grand pour des bains particuliers. Je le tiens pour un tout autre bâtiment, qui avoit une deſtination particulière que j'ignore; il paroit même avoir eu plus d'étendue, car on en voit quelques piliers renverſés & couverts par la lave.

De là le prince me conduiſit aux ruines de l'ancien théâtre. Quoiqu'il ne ſoit pas enterré, il n'eſt pas aiſé de le découvrir, parce qu'il eſt rempli

de maiſons & de baraques au travers deſquelles il faut en chercher & démêler le plan. Il eſt extraordinairement grand, il l'eſt même plus que le théâtre de *Marcellus* à Rome, car il a quatre cent palmes de diamètre, à prendre d'une extrémité des gradins à l'autre. Ce théâtre avoit trois voutes l'une ſur l'autre qui formoient trois étages compris le plein-pied. Le tout étoit couronné d'une attique dont il s'eſt conſervé quelques veſtiges.

A en juger de la grande quantité de marbre qu'on a trouvé dans cette enceinte, il faut que toute la ſcène en ait été revêtue. Les ſix colonnes de granit, qui décorent actuellement le portail de la cathédrale, décoroient autrefois cette même ſcène. Le prince de Biſcari poſſède la baſe d'une des colonnes de ce théâtre, qui eſt très bien conſervée. Il n'exiſte plus de la ſcène que le mur qui en formoit la façade; on y reconnoit encore les trois portes que les anciens avoient au devant de leurs ſcènes. On entroit vraiſemblablement dans ce théâtre par les côtés, là où finiſſoient les gradins & où commençoit la ſcène; ce que l'on apperçoit bien mieux au théâtre de *Tavormina* qui s'eſt ſi bien conſervé. On

obſerve auſſi à celui de Catane une manière d'éperons ou gros piliers, dont il y en a un de chaque côté, & dont je n'ai pû deviner l'uſage. Il ſe pourroit que ces maſſes de maçonnerie euſſent renfermé les eſcaliers par leſquels on montoit aux étages ſupérieurs, & qu'on les eut placés là pour ne point nuire à l'architecture de l'édifice. On reconnoit encore des veſtiges des niches qui décoroient le pourtour extérieur du théâtre, & l'on voit qu'il régnoit le long de ce même mur extérieur un portique ſous lequel on pouvoit faire le tour de l'enceinte à couvert. On ne ſauroit déterminer quel étoit l'ordre d'architecture de cet édifice, vû qu'il n'exiſte plus ni chapiteaux, ni friſes. Je n'ai pas pû non plus en reconnoitre exactement la forme, & j'ignore s'il décrivoit un demi cercle régulier, ou s'il s'alongeoit en ovale; ce qui établit la différence entre les théâtres des Romains & ceux des Grecs; mais comme il a été vraiſemblablement érigé par les Grecs, il aura été conſtruit dans le ſtyle de cette nation. On apperçoit dans tous les paſſages des veſtiges des conduits qui amenoient des eaux dans toute l'étendue du théâtre. Ce qu'on trouve ici

de très particulier, c'eſt un autre théâtre beaucoup plus petit, qui a cependant cent douze palmes de diamètre pris, comme dans le grand, d'une extrêmité des gradins à l'autre. Son pleinpied, ou le lieu de l'orcheſtre, eſt au niveau du ſecond étage du grand théâtre, le ſol du petit ſe trouvant plus élevé. Ces deux théâtres ſe joignoient par une voute dans laquelle on avoit pratiqué un eſcalier très large & très aiſé. L'un & l'autre ſont conſtruits de la lave du mont Etna; mais pour ce qui regarde le rapport que ces deux théâtres avoient entre eux, & le but de leur réunion, je ne crois pas qu'il ſoit bien aiſé de rien déterminer de ſatisfaiſant ſur ce point. Je ne me rappelle pas que *Vitruve* faſſe mention d'une pareille réunion, ni qu'il en ſubſiſte une ailleurs. Le petit théâtre eſt d'une architecture particuliére, c'eſt un ſimple attique, qui n'a qu'un ſeul étage de ſiéges ou de gradins, & qui porte dans toute ſa hauteur ſur une voute oblique.

Il y a dans le couvent des Carmélites un autre édifice qu'on donne auſſi pour d'anciens bains. Il eſt octogone & vouté par en haut, ſes murs ont ſeize palmes d'épaiſſeur. Ce bâtiment

avoit trois portes, & quatre fenêtres obliques dans la voute, leſquelles recevoient le jour par en haut : ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ces fenêtres ſont toutes quatre du même côté, ou dans la même moitié du cercle que décrit la voute, tandis qu'en bonne ſymmétrie elles auroient dû être diſtribuées également ſur toute ſa ſuperficie. On peut en conclure aſſez naturellement que du côté où il n'y a point de fenêtres, cet édifice étoit attenant à un autre qui en dépendoit & qui auroit intercepté la lumiére des fenêtres qu'on auroit pratiquées dans cette partie. Les trois portes, tandis que la ſymmétrie ſembloit auſſi en exiger quatre, me paroiſſent encore appuyer ma conjecture.

On montre auſſi dans ces environs quelques veſtiges très légers des anciens murs de la ville, du cirque & d'une naumachie. Mais ce ſont plutôt de ſimples conjectures que des monumens réels de l'ancienne Catane.

Il y a dans le jardin des capucins un ancien tombeau de briques (mattoni) à deux étages, compris le rez-de-chauſſée, il eſt aſſez bien conſervé. Sa forme eſt circulaire; il paroit qu'il étoit décoré d'une façade. La

circonférence du ſecond étage eſt moindre que celle du premier. On voit encore dans le même jardin des reſtes d'une ancienne pyramide, à la vérité fort petite, mais conſtruite d'ailleurs comme celles d'Egypte; car on voit très diſtinctement que l'urne funéraire n'étoit pas placée au ſommet, mais ſur un des côtés. Tout près de là, dans un hermitage appellé la Mecca, on voit ſous l'égliſe un tombeau oblong bien conſervé qui a dans chacun de ſes petits côtés trois grandes, & dans les deux grands côtés une infinité de petites niches. On y a trouvé des vaſes de terre cuite.

L'emplacement de l'amphithéâtre de l'ancienne Catane étoit ſi bien connu du prince de Biſcari, qu'il fit creuſer en ma préſence dans un lieu où il préſumoit que nous devions en trouver des veſtiges; ce qui ne manqua pas d'arriver.

Nous trouvames le ſecond étage, & le paſſage qui régnoit tout autour, avec quelques gradins. Mais d'après les détails que le prince a daigné me donner depuis de ſes découvertes ultérieures, il ſe trouve que cet amphithéâtre exiſte encore ſous terre dans ſon entier. Il eſt parvenu à en par-

courir toutes les parties; ſa forme eſt ovale comme celle de tous les amphithéâtres, il eſt appuyé d'un côté à la montagne, tandis que de l'autre il eſt environné d'un mur détaché, dont les pierres ſont de lave; enfin il eſt d'une étendue très conſidérable. Non loin du théâtre eſt encore un petit temple rond bâti de pierres de lave, de même que ſa coupole, qui eſt fort bien conſervée.

Le prince de Biſcari doit publier un très bel ouvrage, très bien fait & très complet qui contiendra la deſcription de toutes les antiquités de Catane. Une grande partie des planches qui l'accompagneront ſont déja prêtes, & tous les monumens y ſont deſſinés & meſurés avec tout le ſoin & toute l'exactitude poſſibles. Comme il préſide lui-même à l'exécution, qu'il fait prendre toutes les meſures ſous ſes yeux, & qu'il s'eſt chargé de la deſcription, ce ſera ſûrement l'ouvrage le plus exact & le plus vrai de tous ceux qui aient jamais été publiés ſur les monumens encore ſubſiſtans de l'antiquité.

Catane renferme deux muſeum très beaux, très riches & très dignes d'être vus. Celui de ce riche couvent de Bénédictins, dont je vous ai par-

lé, & celui du prince de Biſcari. Le premier poſſède paſſé trois cent vaſes de terre, tous trouvés en Sicile & de la plus grande beauté, tant par leur forme que par le deſſein des figures. Ces formes varient à l'infini, & l'on retrouve dans toutes ce goût exquis, cette noble & élégante ſimplicité des anciens Grecs. Les deſſins des figures, la manière dont elles ſont groupées, ſont également d'une correction & d'une élégance ſingulière, on n'y apperçoit rien de médiocre. Ce muſeum offre enſuite un grand nombre d'idoles de terre & de fonte, de même qu'une grande quantité d'utenſiles de ſacrifice & de ménage, parmi leſquels je n'ai rien obſervé de bien particulier. Je n'y ai remarqué ni buſtes ni ſtatues. Le médailler monte à paſſé mille exemplaires. Toutes les médailles de la Sicile y ſont avec un grand nombre de médailles de la grande Grèce, & de la Grèce proprement dite. La collection de curioſités naturelles eſt très intéreſſante dans la partie des pétrifications & dans celle des poiſſons, le reſte n'eſt pas bien magnifique.

Le muſeum du prince de Biſcari eſt un des plus complets qui ſoient en Ita-

lie, & peut-être ne dirois-je rien de trop ſi j'ajoutois dans le monde entier. On y trouve des buſtes, des ſtatues, des bas-reliefs, des vaſes, des bronzes, une collection d'hiſtoire naturelle très complette, & jointe à tout cela une très jolie collection de différens inſtrumens de méchanique.

On diſtingue ſur tout parmi les ſtatues le tronc d'un Bacchus une fois & demi grand comme nature; c'eſt une des belles choſes que j'aie vue en ma vie. Elle eſt du meilleur ſtile grec, & tout ce qu'on peut voir de plus fini & de plus élégant. Le corps eſt nud juſqu'à la ceinture, d'un travail exquis, un miracle de l'art & le modèle de la belle nature; la draperie commence aux cuiſſes, elle eſt auſſi très belle, la tête, les bras, & les jambes lui manquent. On remarque enſuite deux ſtatues de Vénus & une Muſe, toutes trois d'une grande beauté & d'un travail grec. Parmi les buſtes celui de *Jupiter* & celui *d'Antonin Caracalla* ſont les deux plus beaux. La collection des vaſes eſt prodigieuſe, il y en a paſſé 400, & il en eſt très peu qui ne méritaſſent d'être deſſinés & décrits; cette publication ſeroit d'autant plus utile & intéreſſante qu'il y a un très grand

nombre de ces vaſes dont on n'a pas les formes en Italie, & que les ſujets des figures paroiſſent tous tirés de l'hiſtoire grecque ou de la mythologie; ces figures ſont ſupérieurement deſſinés; les idoles, les lampes, les téſſères en craye & en terre vont à l'infini. On y diſtingue entr'autres un Silène extrémement ſingulier; il eſt tout nud, & a le corps entiérement couvert de poil comme une bête fauve, de plus quelques figures de Muſes & d'autres femmes qui ſont admirablement belles, quoique d'une matière auſſi commune que l'eſt la craye. Les bronzes ſont innombrables tant par leur quantité que par leur diverſité, & d'une beauté exquiſe quant au travail. J'ai été frappé ſurtout de celle d'un petit Mercure, d'un Apollon, d'un petit buſte de *Jules Céſar*, & de quelques petites Vénus; il y a ſurtout un petit coffre de ce même métal, avec des têtes de Méduſe en relief d'un merveilleux travail. Une grande partie de ces bronzes a été trouvée à Herculaneum. On trouve encore ici quelques tableaux antiques tirés des catacombes de St. Sebaſtien à Rome; mais la manière & le deſſein en ſont également chétifs. Les vaſes de bronze

ſont très beaux, & auſſi diſtingués par leur forme que par leur grandeur. L'on voit ici juſqu'à des fragmens de ſtatues, tels que des parties de draperies, de mains, de pieds &c. qui ont leur mérite. Les utenſiles pour les ſacrifices, pour les bains & pour d'autres uſages, ſont, comme tout le reſte, en très grand nombre, d'un beau choix, & d'une belle conſervation. Les lampes en airain ſont encore ſupérieurement belles, une entr'autres dont on peut faire deux lampes ou la réunir en une à volonté. J'ai trouvé de même parmi les bas-reliefs pluſieurs morceaux charmans, il y en a un ſurtout qui m'a paru d'un travail grec des plus précieux, & qui m'a frappé par la ſingularité du ſujet qu'il repréſente; on y voit d'un côté une femme aſſiſe d'une beauté raviſſante, & de l'autre un homme auſſi très beau, qui étend la main au deſſus d'un autel placé entre deux, comme s'il atteſtoit ou conjuroit quelque divinité; derrière l'autel eſt une troiſiéme figure qui aſſiſte à l'action comme ſpectatrice.

La collection de curioſités naturelles eſt magnifique, & ſinguliérement nombreuſe; tout ce que la nature renferme dans ſes trois différens règnes

ſemble s'y être raſſemblé ; tous les genres de coquillages, les plus beaux coraux, les poiſſons les plus rares, tous les minéraux, pierres, plantes &c. &c. enfin tout ce qui eſt du reſſort d'une pareille collection ſe trouve ici réuni & arrangé avec un ſoin & un goût qui prouvent qu'on n'y a épargné ni la peine ni la dépenſe. On trouve enfin dans la dernière pièce une collection d'inſtrumens de phyſique & de méchanique, entr'autres deux miroirs ardens à la Tſchirnhaus d'un très grand diamètre. Cette même pièce renferme encore une collection des plus belles armes & armures du moyen âge: encore une fois, tout ce qui peut exciter & ſatisfaire la curioſité, tout ce qu'on peut déſirer dans un cabinet ſe trouve raſſemblé dans celui-ci. Je ne vous dirai rien d'une infinité d'inſcriptions grecques & latines qui ſont encaſtrées dans les murs de toutes les pièces de ce muſeum, le prince de *Torremuzza* à Palerme, qui doit publier dans peu une deſcription de toutes les inſcriptions de la Sicile, ſe propoſant d'inférer & d'expliquer dans ſon recueil toutes celles que le prince de Biſcari poſſède; ce recueil ne ſauroit manquer d'être bon; indépendamment

des grandes lumières de l'illuſtre auteur dans la connoiſſance des médailles & des antiquités, il a déja décrit avec ſuccès les inſcriptions de Palerme, & donné une bonne hiſtoire de l'ancienne *Aléſa* en Sicile.

Le médailler du prince de Biſcari peut aller juſqu'à huit mille exemplaires, parmi leſquels il y a 400 médailles d'or, tant romaines que grecques & ſiciliennes; il poſſède toutes les médailles conſulaires, une ſuite d'empereurs & d'impératrices non interrompue juſqu'à *Michel Comnène*, toutes les médailles de la Sicile & les meilleures de la Grèce; il a même pouſſé ſa collection juſqu'à nos jours, & il a ſû raſſembler toutes les monnoyes des Sarrazins, des Normands, des Eſpagnols, des François, de *Victor Amedée*, des princes de la maiſon d'Autriche, enfin de tous les ſouverains qui ont gouverné ſucceſſivement le royaume de Sicile. L'on voit dans ſa cour extérieure un petit obéliſque antique de granit d'Egypte, chargé d'hyérogliphes, comme celui de la grande place de Catane, tout auſſi beau & tout auſſi élégant. C'eſt encore là qu'eſt placé ce piédeſtal de

marbre trouvé dans le théâtre, dont je vous ai parlé plus haut.

Après vous avoir tant entretenu du prince de Biſcari, permettez-moi, mon cher ami, de vous faire ici la peinture de ſon caractère & de celui de toute ſa famille. Il eſt aſſurément bien digne qu'on s'y arrête. C'eſt un de ces hommes rares qui penſent que la naiſſance, les richeſſes, les connoiſſances leur ont été tranſmiſes pour l'utilité & pour l'agrément de leurs proches, de leurs ſemblables, & non point uniquement pour eux-mêmes; ſon entretien eſt auſſi agréable qu'il eſt inſtructif; ſon abord eſt ſérieux ſans être ſec. Il décide avec beaucoup de juſteſſe, en paroiſſant dire ſimplement ſon avis, il ne fait jamais parade de ſa ſupériorité à tant de ſortes d'égards, & honore le mérite dans autrui, quelque part qu'il ſe trouve. Humain envers ſes domeſtiques, & le père de tous ſes vaſſaux, il cherche à les ſoulager, à les aider, à les multiplier; leur félicité eſt le grand but de ſes déſirs, & le principal objet de ſes attentions. La princeſſe ſon épouſe eſt la femme la plus digne, la plus reſpectable de toute la Sicile: préſider à l'éducation de ſes enfans, gouverner

ſa maiſon, faire le bonheur de ſon mari, voilà ſes occupations continuelles & chéries. Ni la vivacité de ſon caractère, ni la diſſipation du grand monde, ni quelque cauſe que ce puiſſe être, n'ont jamais pu lui faire négliger ces précieux devoirs, encore moins l'en écarter. Ce couple reſpectable a le bonheur de recueillir les doux fruits des ſentimens qui les animent ; ils ont deux fils & une fille qui réuniſſent au mérite de la plus excellente éducation les caractères les plus aimables ; tous trois partagent leur tems entre l'étude & les ſoins qu'ils rendent à leurs parens; ils ſont de la plus grande politeſſe, fort inſtruits, parlent très bien françois, ſont pleins de talens pour la muſique & pour divers autres arts, s'aiment tendrement & n'ayant rien de caché l'un pour l'autre. Tout ce charmant ménage eſt en un mot le modèle reſpectable d'une famille heureuſe ſur laquelle tous les genres de bénédictions ſemblent s'être réunis. Tout Catane les adore ; les pauvres trouvent dans cette maiſon de la conſolation & de l'appui, les riches la plus agréable ſociété, & lorſqu'ils s'en rendent dignes de parfaits amis.

Je

Je ſuis devenu dans l'eſpace des huit jours que j'ai paſſés à Catane l'admirateur le plus zélé de cette illuſtre maiſon ; & je me piquerai toujours de le manifeſter en toute occaſion. Cette ſeule famille mériteroit qu'on fît pour la connoitre le voyage de la Sicile, & prouve qu'on rencontre des hommes vraiment reſpectables dans toutes les parties de la terre.

Je vous rapporterois des traits frappans de génie & de prudence de la part de la mère, & du plus excellent cœur dans un des fils, à propos d'un événement ſingulier qui s'eſt paſſé pendant mon ſéjour à Catane, ſi le reſpect que je dois à cette maiſon ne m'obligeoit à en taire certaines circonſtances. Famille heureuſe & digne de tous mes hommages! c'eſt par tendreſſe pour toi, & non pour l'amour des antiquités, que je déſirerois de revoir encore une fois en ma vie l'iſle que tu habites & la ville fortunée qui te poſſède dans ſes murs.

Le premier Mai je me mis en chemin pour le mont Etna que les gens du pays apellent aujourd'hui *Mongibello*. Quoiqu'il fût couvert de neige, & qu'on voulût me faire croire qu'il étoit impoſſible d'en atteindre le ſom-

met, je voulus du moins le conſidérer du plus près qu'il ſe pourroit. Je partis en conſéquence, accompagné de mon domeſtique & d'un guide, nous étions tous trois montés ſur des mulets, un quatrième mulet conduit par un muletier portoit nos proviſions. J'arrivai vers midi à St. Nicolo, ſitué à douze milles de Catane. C'eſt proprement là qu'eſt le couvent & le vrai domicile de ces Bénédictins qui ont élevé ces vaſtes & ſomptueux édifices dans la ville de Catane, c'eſt dans la cendre & la pouſſière de ces lieux qu'ils devroient mener la vie de véritables cénobites au lieu d'étaler ailleurs tant de pompe & de vanité. Dès la ſortie de Catane on commence à monter, mais par une pente extrêmement douce. Nous traverſames juſqu'à Nicoloſi, village à dix milles de cette ville, les plus belles campagnes couvertes de bleds, de vignes, & d'arbres fruitiers de tous les genres & des plus exquis. Non-ſeulement les orangers & les citroniers y ſont en très grand nombre, mais encore toutes les eſpèces d'arbres à fruits ſi rares dans ces pays chauds, tels que les ceriſiers, les poiriers, les pommiers, y viennent en quantité.

Les environs de Nicoloſi ſont déja tout couverts des ſables que le volcan y a vomis à pluſieurs repriſes, & l'on ne rencontre dans ce terrein calciné que des mûriers, qui y viennent merveilleuſement bien & y portent beaucoup de feuilles. Après avoir diné au couvent de San-Nicolo, je pourſuivis ma route. Ici le chemin commence à devenir déſagréable & même mauvais, car on ne trouve pendant un très long eſpace qu'une lave refroidie que les Siciliens apellent *ſciarra*, & qu'on a beaucoup de peine à traverſer. Cette lave provient de cette fameuſe éruption de 1669, qui coula juſques dans la mer, & fit tout le tour de la fortereſſe de Catane. On paſſe tout près de la montagne d'où cette éruption s'eſt faite, & pour vous former quelque idée de la grandeur du circuit & de l'élévation de l'Etna, figurez vous que cette montagne produite par une ſeule de ces éruptions, & dont on compte plus de cent tout autour de l'Etna, eſt ſeule auſſi grande que le Véſuve entier. Ce qu'elle a de plus ſingulier c'eſt qu'elle reſſemble auſſi beaucoup pour la forme à ce dernier volcan; ce ſont pareillement deux montagnes de même hau-

teur placées à côté l'une de l'autre comme le Véſuve & la Somma. C'eſt ici que commence le bois dont on m'avoit tant parlé, & dans lequel je devois trouver de ſi beaux chênes ; mais je fus fort trompé dans mon attente, & l'idée que je m'en étois formée d'après ces belles deſcriptions ſe trouva tout à fait fauſſe. Je n'aperçus en y entrant que quelques chênes verds qui n'étoient ni beaux ni de taille ; plus avant je ne vis que des charmes & d'autres arbres de cette eſpèce, tous très tortus & panchés vers la terre. Vers l'autre extrêmité de ce bois, & dans une plus grande élévation de la montagne, j'aperçus enfin des chênes, mais qui ne ſont ni bien venus ni ſinguliérement grands. Ce bois fait tout le tour de la montagne dans ce même degré d'élévation, mais il n'eſt rien moins qu'épais, & n'eſt compoſé, comme j'ai dit, que d'arbres très chétifs & de petite aparence. Lorſque je l'eus laiſſé derrière moi, je parvins à l'éruption de l'année dernière 1766, la lave en étoit encore fumante en quelques endroits : ſon cours s'étoit d'abord dirigé vers l'eſt, & après s'être refroidie en grande partie, elle ſe fit réſiſtance à elle-même,

& obligea la lave chaude & fluide à refluer vers le ſud, où trouvant de nouveaux obſtacles dans l'élévation du terrein, elle s'amoncela à une grande hauteur, de ſorte qu'elle n'a pas embraſſé un terrein bien conſidérable. Mon guide chercha long-tems dans ces environs une cabane qui y avoit bien effectivement exiſté, mais que la dernière lave avoit emportée; cependant comme la nuit nous gagnoit, & qu'il nous reſtoit encore dix milles à monter juſqu'au ſommet de l'Etna, dont la pente commence à avoir ici ſa plus grande roideur, qu'enfin c'eſt dans cette même hauteur qu'il commence à être couvert de neige, nous fûmes en peine de trouver un endroit où nous puſſions nous mettre à couvert de la pluye, qui devenoit aſſez forte. Un payſan de Nicoloſi nommé *Blaſio*, à qui j'ai l'obligation d'être parvenu juſqu'au ſommet du mont, découvrit à la fin une grotte qui s'étoit formée par hazard dans la lave même. Ce fut là que nous paſſâmes une partie de la nuit raſſemblés autour d'un grand feu, la pluye ayant ceſſé ſur les minuits, je remontai ſur mon mulet pour continuer ma route à la clarté des étoiles & de la neige. Le guide

que j'avois pris à Catane, nommé *Emmanuel Ferra*, ſouffroit tellement du froid, & du vent qui nous fouettoit la neige au nez, qu'il me proteſta qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir de l'endurer d'avantage. D'ailleurs nos mulets ne pouvoient plus prendre pied ſur la neige gelée, de ſorte que je pris le parti de les renvoyer avec le guide & le muletier, & de pourſuivre ma route à pied, accompagné de mon domeſtique, qui comme vous ſavez ne me quitte jamais, & du payſan de Nicoloſi. C'eſt ici le cas de dire *hoc opus, hic labor eſt*; car il s'agiſſoit de faire encore dix milles en graviſſant une montagne exceſſivement roide, couverte d'une neige glacée & très gliſſante, avec un vent du nord très vif au viſage. J'avoue que la force & le courage me manquèrent plus d'une fois; mais je reprenois l'un & l'autre au moyen d'un coup de vin de Catane aſſez violent de ſa nature. Après avoir monté pendant ſix milles j'arrivai à ce qu'on apelle *Piano di Formento*, c'eſt une plaine d'environ trois milles de circonférence. Il ſeroit difficile de rendre raiſon de cette dénomination; car il eſt très certain que depuis la créa-

tion, ce terrein n'a pas porté de froment. D'ici il y a encore deux milles d'une rampe très roide juſqu'à la ſoi-diſante tour du philoſophe, j'en aperçus encore quelques débris qui s'élevoient au deſſus de la neige, quoique celle-ci fut haute de huit palmes. Cette tour eſt ronde, & bâtie en pierre & en chaux; il doit y avoir tout à côté, ſous la neige, à ce que m'a aſſuré mon payſan qui eſt ſouvent venu ici, des fragmens de ruines couchés à terre, leſquels ſont en marbre. C'eſt là, dit-on, la tour qu'*Empédocle* doit avoir fait conſtruire pour être à portée de connoitre à fond la nature & les cauſes des phénomènes produits par ce formidable mont, dans le goufre duquel il doit à la fin s'être précipité de dépit de ne pas avoir pu y réuſſir. Mais je regarde tout cela, ſans excepter même l'hiſtoire connue d'*Empédocle*, comme très fabuleux; & il me paroit d'autant moins vraiſemblable que ce philoſophe ait fait élever cette tour, que ſa conſtruction n'eſt nullement de ces tems-là, & qu'il y a bien plus d'aparence que c'étoit un corps de garde des Normands, qui pouvoient du haut de cette montagne découvrir toutes les côtes de

l'iſle. C'eſt ici proprement le ſommet de la totalité de l'Etna, ce ſommet a ſix milles de circonférence, & c'eſt dans le milieu de cette ſurface que ſe trouve le crater ou l'entonnoir du gouffre, duquel il s'élève continuellement une fumée noire & épaiſſe: ce crater, qui eſt formé de ſable noir, de cendres & de pierre ponce, a deux milles de haut, & cette montée me parut la plus pénible de toutes parce qu'on s'enfonce continuellement dans le ſable juſqu'aux genoux, & que j'étois déja fort fatigué de la marche que j'avois faite pour y parvenir.

J'atteignis cependant à la fin cette cime la plus élevée du volcan, & je fus fort étonné lorſque je me vis ſur le bord de ce gouffre immenſe, de trouver ce bord aſſez large pour me permettre de faire très aiſément le tour de l'embouchure, tandis que je m'attendois à ne trouver qu'un bord étroit comme celui du Véſuve. Je jettai des pierres & du ſable dans le gouffre, mais il n'en parvint plus le moindre bruit à mon oreille; & l'abime me parut ſans fond. Une fumée épaiſſe en ſortoit ſans interruption, & non point par repriſes comme cela arrive au Véſuve; l'on entendoit un bruit

ſourd comme celui des vagues de la mer lorſqu'elle eſt agitée par la tempête, ou comme celui que fait un vaſte fourneau dans lequel on fait fondre des matières. Le crater n'eſt pas régulièrement rond ; vers l'eſt du côté de Catane il décrit une courbe rentrante, & préſente dans le même endroit un affaiſſement, ou plutôt une fracture qui peut faire préſumer que la lave a pris ſon écoulement dans cette partie. Il n'eſt pas bien aiſé de monter à l'embouchure de ce côté-là, tant à cauſe que la pente y eſt trop eſcarpée, que parceque l'on y eſt ſuffoqué par la fumée qui ſe dirige vers l'iſſue la plus baſſe.

C'eſt ici, ſur le ſommet d'une des plus hautes montagnes du monde, que j'ai joui de la vue la plus étendue & la plus belle qu'il ſoit poſſible d'imaginer.

Je vis d'abord le ſoleil ſortir de derrière les monts Apennins de la Calabre, s'élever majeſtueuſement & dorer de ſes rayons toute la côte orientale de la Sicile, & la mer qui ſépare cette iſle de cette même Calabre. On voit très diſtinctement cette belle province, & l'on découvre toute la côte juſqu'au golphe de Tarente. Ca-

tane, Auguſte, Syracuſe ſur la droite, Tavormina & les environs de Meſſine ſur la gauche paroiſſent être ſous vos pieds; les différentes éruptions du volcan, les bois, les ſuperbes campagnes de cette iſle ſi fertile, une quantité innombrable de villes & de villages, le lac de Lentini (Leontium) offrent à l'œil la variété la plus délicieuſe, vous apercevez les nuages flotter au deſſous de vous, & le ſoleil former par leur moyen les ombres les plus pittoreſques. On s'imagine dominer ſur la nature, on ſe croit quelque choſe de plus qu'humain, en ſe voyant ſi fort élevé au deſſus de tout ce qui reſpire. Chétifs mortels qui, ſemblables aux fourmis, vous battez ſur une motte de terre d'une très petite étendue, pour un vil fétu de paille, qu'eſt-ce qu'un royaume au prix de toute la terre? Qu'eſt-ce que la terre au prix de l'immenſité des mers? Qu'eſt-ce que les mers au prix de la totalité du ſyſtême du monde? Heureux ſeulement celui qui libre & indépendant peut choiſir à ſon gré le lieu de ſon ſéjour ſur cette terre, & en jouir ſans contrainte & ſans inquiétude, tandis que tant de lâches humains baiſent en vils eſclaves les

chaines dorées qu'ils ſont condamnés de porter toute leur vie. En me tournant vers l'autre côté, j'apperçus les côtes de toute l'iſle, la contrée que j'avois traverſée depuis Palerme, & tout le rivage entre Meſſine & cette même Palerme; enfin ma vue dominoit toutes les montagnes de la Sicile; ces montagnes ſont partie cultivées, partie couvertes de bois, tandis que d'autres ne préſentent que le rocher tout nud. Je ne pus contempler tous ces objets ſans gémir ſur l'état actuel de cette iſle, comparé avec ce qu'elle étoit jadis. Peut-on voir en effet d'un œil indifférent tant de cités, tant de nations différentes, tant de richeſſes qui ſe ſont anéanties? & la Sicile entière renfermer à peine autant d'habitans que la ſeule Syracuſe en comptoit autrefois, ſavoir 1200000 ames; tant de ſuperbes contrées, couvertes alors de productions de toute eſpèce qui ſont aujourd'hui réduites en déſert, faute de bras pour les cultiver; tant de ports ſi vaſtes & ſi commodes qui ſont vuides de vaiſſeaux, faute de commerce; tant d'hommes enfin qui manquent de pain, parceque les nobles & les moines poſſèdent tous les biens fonds.

Le froid que j'éprouvai dans ce lieu, le deux de Mai, étoit auſſi vif qu'il peut l'être au mois de Janvier ſur les plus hautes montagnes de l'Allemagne; & vers les ſept heures du matin, lorſque je me remis en chemin pour redeſcendre, j'étois ſi roide de froid que je pouvois à peine me remuer, quoique j'euſſe été tout au plus trois quart d'heure en place. Le payſan qui m'accompagnoit ne ceſſoit de preſſer notre retour, parce qu'il craignoit, diſoit-il, de ſuccomber à un froid auſſi exceſſif. Je n'ai pas trouvé cependant, comme divers voyageurs l'aſſurent, l'air raréfié & ſubtiliſé au point de couper ou pour le moins de gêner beaucoup la reſpiration; ce qui peut dépendre au reſte de la conformation & des diſpoſitions de la poitrine & des poumons de chaque ſujet qui en fait l'épreuve. Je vis en deſcendant l'éruption de 1763, qui eſt la plus effrayante, eu égard à ſa hauteur; elle ſurpaſſe celle des palais les plus élevés de Rome: auſſi ne s'eſt-elle pas étendue fort loin; là où elle finit commence celle de l'année paſſée 1766, laquelle a ſuivi la même direction. Les habitans des villages les plus voiſins du haut de la montagne

gagnent leur vie en fourniſſant de neige Catane & Ripoſto; ce dernier endroit eſt un petit village où les barques maltoiſes viennent en charger pour leur iſle. Cette neige ſe conſerve tout l'été dans des grottes formées naturellement dans la montagne, & s'amène à dos d'âne ou de mulet dâns la plaine à meſure qu'on en a beſoin (*y*). L'iſle de Malthe paye chaque année un tant pour une quantité convenue de cette neige, tout comme elle reçoit chaque année, en vertu d'un traité, un certain nombre de tomoli de grains de la Sicile, moyennant un prix qui ne varie point, & ſans payer aucun droit de ſortie, ni autre.

Lorſque je fus arrivé à la grotte où nous avions paſſé la nuit, j'y retrouvai le reſte de ma ſuite qui dormoit, & après m'être bien réchauffé devant un bon feu, je remontai ſur mon mulet & pourſuivis ma route vers Catane, en traverſant de nouveau le bois dont je vous ai parlé. Je paſſai dans cette même journée par toutes les différentes températures des diverſes ſaiſons de l'année; je venois

(*y*) La même choſe ſe pratique en Corſe, en Provence, dans la comté de Nice, &c. &c.

d'eſſuyer tout ce que l'hyver le plus froid a de plus rigoureux, je trouvai enſuite, lorſque j'eus atteint la forêt, tout ce qui caractériſe les aproches du printems, je voyois les bourgeons des arbres qui commençoient à ſe développer, & j'entendois le chant des alouettes de bois, & celui des grives. A meſure que je deſcendois plus bas, je ſentois le chaud s'augmenter & je m'aprochai toujours d'avantage du degré de chaleur que nous éprouvons habituellement dans le fort de l'été en Allemagne & dans le reſte du nord; car le ſoleil étoit extraordinairement ardent, les productions de la campagne entroient en pleine maturité, & l'on coupoit déja les orges dans les environs de Catane (*y*). Je fis de mon mieux pour récompenſer mon honnête payſan, & le laiſſai dans ſon village, avec la ferme réſolution de prévenir tous les étrangers de l'incapacité & de l'impuiſſance des guides

(*y*) Les curieux qui vont voir les glacières de la Suiſſe en automne ſont pareillement fort étonnés de voir ſervir ſur la même table des ceriſes, des fraiſes & des raiſins très mûrs, cueillis dans la même matinée à différens degrés d'élévation de la montagne.

de Catane, & de leur recommander ce payſan, s'ils ſont intentionnés de voir le mont Etna. Après m'être un peu rafraichi à St. Nicolo, je rentrai dans Catane vers les quatre heures de l'après midi.

La lave de cette redoutable montagne n'eſt ni auſſi belle, ni auſſi variée que celle du Véſuve dont Mr. *Hamilton* (*aa*) a recueilli juſqu'à quarante eſpèces différentes; tandis que le prince de Biſcari n'a pu raſſembler, à force de ſoins & de recherches, qu'une douzaine de variétés des laves de l'Etna, encore ne diffèrent-elles que de peu de choſes l'une de l'autre. Cela vient de ce que ce dernier volcan ne renferme que du fer & du ſel ammoniac avec très peu de ſouffre, de matières vitrifiables, & de marbre; tandis que c'eſt préciſément à ces dernières matières, & à leurs divers mèlanges qu'il faut attribuer les belles & nombreuſes variétés de la lave du Véſuve. Les pierres que vomit l'Etna ſont la pierre ponce, la pierre de ſable & une

(*aa*) Ambaſſadeur d'Angleterre à Naples, dont on trouvera à la fin de ce volume une relation d'un voyage pareil à celui qu'on vient de lire.

pierre ferrugineuſe ; on ne trouve ni au bord de l'entonnoir, ni à l'embouchure des différentes éruptions ces belles efflorescences de ſouffre que fournit le Véſuve. On voit ſeulement de tems à autre de petits points jaunes dans quelques pierres. Pour le ſel ammoniac, il y eſt très abondant, on peut même l'y recueillir à l'embouchure de quelques éruptions abſolument pur, & ſéparé de toute matière hétérogène. Auſſi le prince de Biſcari en poſſède-t-il une grande quantité. Il s'en faut auſſi de beaucoup que le coup d'œil des campagnes cultivées ſoit auſſi atrayant au pied de l'Etna, qu'il l'eſt au pied du Véſuve ; elles n'ont pas cette charmante verdure, ni ces belles vignes que l'habitant de la dernière de ces deux contrées *altis maritat populis.* Ici elles ſont baſſes & ne ſe marient point avec les arbres ; cependant la diverſité des fruits y eſt bien plus grande qu'à Portici ; toutes les eſpèces de fruits, juſqu'aux dattes de palmier, y réuſſiſſent & y parviennent à maturité ; les dattes croiſſent en forme de grappes de raiſins dix à douze enſemble, elles fleuriſſent en Février & mûriſſent en Août ou Septembre. Le

palmier qui les porte de même que le piſtachier ne produit point de fruits, à moins que le mâle qui eſt un arbre de la même eſpèce, mais qui ne porte point, n'en ſoit aſſez près pour être à portée de le féconder ; & plus ces arbres ſont raprochés les uns des autres, plus ils ſont féconds. On pourroit cultiver, en ſuivant les différentes élévations de la montagne, toutes les eſpèces poſſibles d'arbres fruitiers, mais il faudroit que les habitans de la campagne fuſſent plus nombreux, plus laborieux, & plus inſtruits dans leur mètier. Les botaniſtes aſſurent que le cannelier & l'arbre du caffé ſe trouvent ſur le mont Etna dans leur état de ſauvageon, & ne demanderoient que de la culture. Il y croit auſſi, à ce qu'on prétend, les plantes aromatiques les plus rares, mais perſonne ne ſe donne la peine de les chercher, & bien moins de les cultiver. Le prince de Biſcari eſt le ſeul de tous les habitans de Catane qui ait employé quelques ſoins pour tirer parti de ce ſol brulant, il a même forcé la nature, & a formé un jardin au milieu de cette lave ou *ſciarra*, qui après avoir entouré le chateau a coulé juſqu'à la mer. Il eſt ſeule-

ment affligeant que ces dépenſes ont moins été dirigées vers l'utile que vers l'agréable; il a conduit dans ce jardin un aqueduc; & il a planté des aloës avec des figuiers d'Inde & quelques autres arbres dans la lave même; mais juſqu'apréſent aucune de ſes plantations n'avoit encore tendu à une utilité bien marquée; mais on peut tout attendre d'une ame de ſa trempe.

Les habitans de l'Etna ne ſont point, comme *Faſelli* les dépeint, groſſiers & ſauvages, *horridi aſpectu*. J'ai trouvé ici, comme dans tous les lieux peu fréquentés par les étrangers & où les hommes n'ont pas pû être corrompus par d'autres hommes, l'eſpèce humaine dans ſon état naturel, & ce qu'on appelle de bonnes gens, des gens vrais, affables & officieux. Ils ſont de belle figure, l'air pur & ſerein de la montagne les rend diſpos, gais & joyeux; les femmes ſont très jolies, elles ont la peau très blanche, & les yeux fort vifs; les hommes ſont brulés par le ſoleil, mais grands, ſains, très prévenans, francs, ſerviables, en un mot on ſe trouve dans ces villages, qui ſont bien peuplés, au milieu d'une excellente eſpèce de gens.

Les fruits de cette montagne, ſur-

tout les vins, ſont acres, rudes, & conſervent quelque choſe d'inculte & de ſauvage; j'imaginois que cela ne pouvoit venir, dans un climat ſi heureux d'ailleurs, que de la mauvaiſe culture; mais comme il eſt certain que les vins, les fruits, & toutes les productions de la plaine de Catane ſont plus agréables & de meilleur goût, & que la culture doit y être à peu près la même, il faut encore attribuer à l'air plus chaud & moins vif une partie de cette différence.

Avant de terminer la deſcription de ma chère Catane, je ne veux pas oublier de vous décrire un beau camée que poſſède le baron *della Bruſca*. Le comte de *Gaëtani* à Syracuſe m'en avoit parlé avec tant d'enthouſiaſme, & m'avoit tant dit qu'il valoit ſeul autant que tout Catane enſemble, que j'étois dans la plus grande impatience de le voir. Il eſt effectivement très beau, quoiqu'aſſurément la ville de Catane, à prendre cette apréciation au pied de la lettre, ſeroit miſe à un prix un peu bas. La gravure de cette pierre, qui eſt une onix, repréſente *Vulcain* accompagné de deux cyclopes, forgeant des armes au dieu *Mars*; *Vénus* & l'*Amour* regardent ce travail avec com-

plaiſance, & paroiſſent déſirer ſa réuſſite. Les figures ſont très bien deſſinées, & les contours ſupérieurement terminés; mais comme le nom de l'artiſte ne s'y trouve point, ce morceau n'eſt pas abſolument de la valeur dont le comte *Gaëtani* l'eſtime : toutefois, je le rèpéte, la pierre & le travail ſont d'une beauté exquiſe, & la figure de *Vénus* eſt un chef d'œuvre dans ſon genre.

Catane eſt la ſeule ville de la Sicile qui ait adopté l'inoculation & qui la pratique; on m'a aſſuré, que ce n'eſt point dans les écrits qui en traitent que les habitans en ont puiſé la connoiſſance; mais que ce ſont des Grecs qui paſſoient par Catane, il y a 25 ans, qui la leur ont tranſmiſe verbalement, & qu'elle fut trouvée très bonne à l'épreuve. Ils ont un chirurgien, nommé *Dom Raguleo*, qui eſt très habile dans ce genre de traitement, & qui l'entreprend avec le ſuccès le plus ſoutenu.

L'évèque de Catane de la maiſon de *Vintimille* mérite auſſi d'ètre nommé avec éloge. Ce digne prélat, qui eſt bien au-deſſus des préjugés & des petites vues de tant de perſonnes de ſon état & de ſa croyance, oſe expo-

ſer ouvertement dans ſa bibliothèque tous les bons livres qu'il peut raſſembler, & j'y ai trouvé, à mon grand étonnement, les collections complettes des œuvres de *Voltaire*, du citoyen de Genève, & de Helvétius.

L'univerſité de Catane poſſède un profeſſeur de mathématique d'un grand mérite, dans la perſonne de *Dom Leonardo Gambino*; ſon immenſe lecture, ſes vaſtes connoiſſances, & ſa manière d'enſeigner à la jeuneſſe la philoſophie moderne d'après les principes de *Newton* & de *Leibnitz*, lui ont mérité la reconnoiſſance & l'attachement de toute la Sicile, ainſi que la vénération de tous ceux qui ont l'avantage de le connoitre.

Entre Catane & Taurominium, je me fis mettre à terre auprès de Maſcoli, pour voir un chataigner d'une grandeur & d'une groſſeur prodigieuſe, dont pluſieurs voyageurs m'avoient fait le récit. Cet arbre eſt ſitué à huit milles de la mer contre le mont Etna, & mérite bien qu'on ſe détourne pour le voir; ſa circonférence eſt de 204 palmes napolitaines, ce que j'avance avec d'autant plus de confiance que je l'ai meſuré moi-même avec la plus grande exactitude. Par une

ſuite de ſon grand âge, il eſt entiérement creux, & ſon écorce qui avec très peu de bois fournit ſeule toute la ſéve aux branches, eſt partagée en cinq parties par autant de crevaſſes. On a pratiqué dans la cavité une petite maiſon où ceux qui recueillent les chataignes trouvent un abri contre les injures de l'air pendant la nuit; il y a auſſi à côté un four pour ſécher ces mêmes chataignes. Les habitans de cette contrée appellent cet arbre, à cauſe de ſon énorme grandeur, *la caſtagna di cento cavalli*, le chataigner de 100 chevaux; & pluſieurs autres arbres diſtingués par leur groſſeur ont pareillement leurs noms propres. Un d'entre eux appellé *la nave* (le vaiſſeau), à cauſe de ſa forme, a 24 braſſes de contour. Sept autres arbres de groſſeur égale, rangés ſur la même ligne, ont été nommés les ſept frères, *i ſette fratti*; le premier, qui eſt le plus grand de tous (*bb*) & peut-être le plus gros arbre qu'il y ait dans l'univers, a les branches fort abaiſſées, & il y a apparence que c'eſt à la na-

(*bb*) L'auteur revient ſans doute à celui qu'il a nommé *la caſtagna di cento cavalli.*

ture très graſſe du terrein, qui paroit avoir été couvert de bois non exploités pendant une longue ſuite de ſiécles, qu'eſt dû le prodigieux accroiſſement de ces arbres, qui ont cependant beaucoup plus gagné du côté de la groſſeur du tronc & des branches qu'en hauteur. On pourroit calculer à peu près l'âge de cet arbre qui monteroit ſûrement très haut, il s'agiroit ſeulement de pouvoir déterminer la meſure de l'accroiſſement qu'il a pû prendre dans une année, & celle de la diminution annuelle qu'il a éprouvée depuis qu'il a ceſſé de croître. Au reſte tous les arbres de ce canton appartiennent à *Ste. Agathe*, patrone de Catane. Indépendamment de cette curioſité naturelle, la beauté de cette contrée & la fertilité de ce côté de l'Etna méritent d'être admirées. On traverſe divers beaux villages, *la Sciarra*, *la Macchia*, *San Giovanni*, dont le terroir eſt bien plus beau que ceux des environs de Catane & produit d'excellens vins, des bleds, de l'huile & des fruits; le vin de Maſcoli eſt très agréable & de couleur rouge, choſe très rare en Sicile. On n'apperçoit point de traces d'éruptions nouvelles dans cette partie; la lave qu'on y trou-

ve eſt très ancienne, & par conſéquent plus aiſée à cultiver, le tems l'a rendue plus caſſante & l'a purifiée. Les torrens de cette ancienne lave ſont d'une largeur terrible, & vont preſque juſqu'à la mer; mais le ſol de la contrée eſt gras, & n'eſt pas mêlé de ſable & de cendres, comme celui de Catane, c'eſt ce qui lui donne cette grande fertilité. Tout le pays eſt couvert de maiſons de campagne, habitées par les cultivateurs. Ces gens-là ſont tous extraordinairement prévenans, l'on pourroit même dire polis. Comme il pleuvoit aſſez fort lorſque je montois la montagne, ils me preſſèrent à l'envi l'un de l'autre d'entrer chez eux pour me mettre à couvert. Leurs femmes ſont fort blanches, preſque toutes ont de très beaux profils à la grecque; elles ſont gayes & accueillantes, & l'on voit que leurs maris ne les rendent ni craintives, ni farouches par leur jalouſie. Elles ſont auſſi fort laborieuſes, & je n'en vis point qui ne fût occupée, la plûpart l'étoient à faire de la toile de lin.

D'ici je me rendis à *Taurominium*, aujourd'hui *Tavormina*, où s'eſt conſervé de tous les monumens antiques qui

qui exiſtent encore ſur la terre, peut-être le plus curieux & le plus rare, je veux dire ſon théâtre, où la ſcène qui manque à tous les autres exiſte encore dans toute ſon intégrité. Tavormina eſt ſituée ſur une montagne à deux milles au deſſus du niveau de la mer, ce qui fait qu'on y jouit, indépendamment d'une vue délicieuſe vers Catane & vers Meſſine, d'un air également pur & ſalubre; de ſorte que tout contribue à en faire un ſéjour très agréable. Au deſſus de Tavormina eſt un bourg ſitué ſur une montagne encore plus élevée, il ſe nomme Mola; la rade où l'on jette l'ancre eſt appellée *i Giardini*.

Outre le théâtre il ſubſiſte encore à Tavormina d'autres antiquités dont je vais auparavant vous entretenir, quoique d'*Orville* en ait décrit & fait graver la plus grande partie. Ce qu'il y a de plus remarquable parmi ces monumens ce ſont cinq grandes conſerves d'eau, ſemblables par la forme & l'architecture, mais différentes de grandeur; la plus petite des cinq eſt la mieux conſervée de toutes. Elle eſt compoſée de deux vaiſſeaux paralèles, ſéparés par huit pilaſtres ou piliers, & chaque vaiſſeau a neuf voltes

ou arcs. L'arc le plus près de la ville a quatre fenêtres ; on voit du côté du nord, à une certaine hauteur, le trou par lequel l'eau paſſoit de l'aqueduc dans le réſervoir. On voit auſſi dans la partie où ce réſervoir ſe retrécit, du côté par où les eaux s'écouloient, dans une groſſe pierre de taille quarrée, un trou rond qui leur ſervoit de paſſage. Dans le milieu du plus petit compartiment du réſervoir, le mur eſt ouvert verticalement dans les deux faces oppoſées; il y a apparence que ces ouvertures, qui ſont placées l'une vis-à-vis de l'autre, étoient là pour donner de l'air, au moins ne vois-je pas quel autre uſage on pouroit leur attribuer. Mais tout cela ne s'explique pas aiſément ſans figure, & vous ſerez obligé de faire uſage des planches de d'*Orville* pour m'entendre. Dans la face qui regarde vers le ſud, il y a une ouverture, & un petit eſcalier par lequel on montoit au réſervoir. Les quatre autres conſerves d'eau ſont plus vaſtes que celle-ci, mais ſi fort endommagées que l'on n'y diſtingue plus rien; on voit ſeulement qu'elles avoient toutes la même forme. Elles ſont toutes bâties en maçonnerie, & revêtues de plâtre d'u-

ne eſpèce particulière, à peu près comme celui de la *piſcina mirabilis*, mais pas tout-à-fait auſſi dur.

Plus bas que les cinq citernes, dont la plus grande occupe le milieu, eſt la ſoi-diſante naumachie; on en voit encore dix-huit arcs ou voltes, & dix-neuf niches qui ſe ſuccèdent ſur la même ligne; on voit diſtinctement qu'il y en avoit d'avantage; mais il n'eſt plus poſſible de reconnoitre ſi cet édifice étoit quarré ou oblong. Il y a dans chaque arc des tuyaux de briques qui conduiſoient ſans doute l'eau dans le bâtiment. Les niches ſont quarrées, & je ne me hazarderai pas de décider à quoi elles ont pu ſervir. Je ne voudrois pas ſeulement affirmer que ce lieu ait plutôt été une naumachie que tout autre bâtiment public, tel que des thermes ou quelque choſe d'approchant. Tout l'édifice eſt en mattoni ou briques; pluſieurs de ces briques, tant dans les arcs que dans les niches, portent des lettres romaines; ce qui prouve que ce monument n'eſt point grec.

Hors de la ville, du côté de Meſſine, ſe voyent les fondemens & environ cinq palmes en hauteur d'un mur revêtu de marbre blanc, débris d'un

temple quarré long, dont la longueur avoit le double de ſa largeur. On reconnoit qu'il étoit ſans portique ni colonnes, & d'une grandeur aſſez conſidérable. C'eſt, à ce qu'on prétend, le temple que les habitans de Naxos élevèrent à *Apollon* lorſqu'ils vinrent dans leur fuite ſe réfugier à Taurominium. L'égliſe de St. Pancrace, qui eſt tout à côté, étoit pareillement un temple dont cette égliſe a conſervé preſque tous les anciens murs, conſtruits de groſſes pierres de taille blanches liées à crud ſans chaux ni ciment. Ces pierres, de même que le fameux marbre dont *Hiéron* fit uſage dans ſon vaiſſeau, viennent des carrières de Taurominium. La forme de ce temple étoit la même que celle du précédent. Dans la valée qui conduit à Meſſine il y a deux anciens tombeaux de forme quarrée; comme ils n'ont rien de remarquable, ils ne méritent aucune deſcription.

Il y a dans le palais de *St. Steffano* une inſcription grecque très bien conſervée, vous la trouverez dans *d'Orville.*

Le théâtre eſt placé ſur un monticule qui domine Tavormina; cet emplacement très favorable procure à cet

édifice la vue la plus délicieuſe. D'un côté de cette eſpèce de promontoire, l'on découvre juſqu'à Meſſine le rivage le mieux cultivé; de l'autre on apperçoit la totalité du mont Etna avec ſes différentes éruptions, & le rivage de Catane. Les éruptions du volcan finiſſent ſeulement au deſſous de Tavormina; la lave, qui en a le plus approché, eſt entrée bien avant dans la mer; & ſi elle avoit continué de ſuivre la même courbe encore l'eſpace d'un demi mille, elle auroit formé pour cette ville un port naturel pareil à celui de Meſſine. Revenons à notre théâtre, dont la ſcène conſervée en entier, ainſi que je vous le diſois, eſt bâtie en briques. Elle a, conformément à la deſcription de *Vitruve*, trois portes, une grande dans le milieu & une plus petite de chaque côté; entre la grande porte, & chacune des deux petites, ſont trois niches, dont celle du milieu eſt auſſi plus grande que les collatérales, ce qui fait ſix niches, & comme il y en a encore une à la ſuite de chacune des deux petites portes, cela fait en tout huit niches, dont cette façade eſt décorée; chacune des deux petites portes eſt ornée de chaque côté d'un pilaſtre qui a la forme

d'un trygliphe triangulaire recourbé en dedans; ſa hauteur eſt égale à celle de la porte, & l'ordre d'architecture en eſt corinthien. Le proſcénium, ou l'avant-ſcène, ce qui eſt en avant de la décoration, n'a que cinq palmes de largeur, de façon que j'ai peine à comprendre comment les acteurs pouvoient ſe tenir & jouer leur rôle dans un eſpace auſſi étroit. Il y a plus de place derrière le proſcénium, & le fond du tout eſt terminé par un portique dont les colonnes ſont pareillement en briques, & d'ordre corinthien. On vient de trouver la même forme au théâtre de *Pompeii*, après qu'on a eu découvert le derrière de la ſcène. Sous le podion ou orcheſtre, qui m'a paru de même fort petit à proportion du reſte du théâtre, eſt une voute moitié ouverte, moitié fermée. Cette voute eſt des plus ſingulières, & *Vitruve* n'en fait aucune mention; ſa figure eſt préciſément celle d'un T, qui paroit dans ſa ſituation naturelle à ceux qui ſe tiennent ſur la ſcène, & renverſé pour les ſpectateurs. Cette eſpèce de galerie ſouterraine qui paſſe ſous la ſcène eſt partie couverte, partie découverte, & cela de manière que les extrémités du T ſont moitié voutées, & moitié ouvertes. Du

côté des gradins, le toit du T ſe trouve préciſément ſous l'orcheſtre; enfin il a dans ſes parties voutées & couvertes des trous quarrés, qui donnent dans ce même orcheſtre.

Je laiſſe à votre diſcernement à décider quel pouvoit être l'uſage de cette ſingulière galerie dont il n'eſt fait mention nulle part; dites-m'en, je vous prie, votre avis. L'idée de quelques perſonnes, que cet endroit ait été deſtiné au mouvement des machines, eſt tirée de la diſpoſition de nos théâtres actuels; qu'il ait ſervi à placer des ſouffleurs chargés de ſoutenir la mémoire chancellante des acteurs, la choſe n'a pas plus de vraiſemblance; mais j'ai moins de répugnance à croire que c'étoit là que ſe tenoient ceux qui étoient chargés de réciter, tandis que les acteurs placés ſur la ſcène ne faiſoient que geſticuler & jouer leur rôle d'action. Cela me paroit d'autant plus vraiſemblable, qu'il y a trois ouvertures préciſément en face des trois portes. Mais à quoi ſervoient donc alors les trous quarrés? Il y auroit de la témérité à moi antiquaire apocryphe de hazarder une déciſion ſur cet objet; c'eſt à vous, mon ami, qui êtes un patriarche en fait d'antiquités, qu'il

appartient de prononcer en pareil cas. De chaque côté du proſcénium ou avant-ſcène, il y a un grand appartement vouté, & un plus petit qui l'eſt également; ces piéces étoient, ſuivant toute apparence, à l'uſage des acteurs; elles déterminent avec le proſcénium, qui occupe le milieu, toute la façade ainſi que la largeur du théâtre; ou, ſi l'on veut, le diamètre du demi cercle régulier que forment les gradins. A chaque côté de ces appartemens ſont les paſſages qui conduiſoient au théâtre du côté de la ſcène, une large rampe conduit de chaque côté ſur les gradins ſupérieurs, & un eſcalier plus étroit mène pareillement des deux côtés dans les gradins inférieurs & dans l'orcheſtre. Ces entrées de même que les gradins ſont taillées dans le roc, ainſi que les petits eſcaliers. Les appartemens des deux côtés de la ſcène ſont ſéparés des gradins.

Ces gradins taillés dans le roc, ainſi que je le diſois, décrivent un demi cercle régulier; (*cc*) le reſte de l'édifice élevé au deſſus eſt conſtruit en briques. On y diſtingue deux étages l'un au deſſus de l'autre portant cha-

(cc) Voyez la note (*x*).

cun ſur une voute, ils étoient ornés de colonnes, dont on peut compter encore trente-cinq baſes. On y reconnoit auſſi les vomitoires, qui conduiſoient dans les gradins par les corridors qui régnoient ſous les voutes. Il ne paroit pas qu'il y ait eu des gradins dans cette partie de l'édifice, qui ſemble n'avoir été conſtruite que pour les corridors, pour les vomitoires & pour l'ornement du théâtre; car on n'y voit que des veſtiges des colonnes & des niches entre deux, ſans doute pour des ſtatues (*dd*). L'orcheſtre ou podion eſt, ainſi que je l'ai déja remarqué, fort petit; & comme le

(*cc*) Notre voyageur ſe trompe encore ici dans ſa conjecture; le même article de l'Encyclopédie, dont nous avons emprunté ces paroles à la note (*x*), pourſuit ainſi. " Au-
„ deſſus du troiſiéme corridor s'élevoit une
„ galerie ou portique qui s'appelloit *cercys*.
„ C'étoit là que les Athéniens plaçoient leurs
„ femmes; celles d'une vie déréglée avoient
„ un lieu ſéparé. On mettoit auſſi dans le
„ *cercys* les étrangers & les amis de la pro-
„ vince; car il falloit néceſſairement avoir
„ le droit de bourgeoiſie pour être placé ſur
„ les degrés. Il y avoit même des places
„ qui appartenoient en propre à des parti-
„ culiers, & c'étoit un bien de ſucceſſion
„ qui alloit aux aînés de famille ".

théâtre décrit un demi cercle parfait; je ne sais si l'on peut le donner pour grec. Au moins faut-il qu'il ait été restauré & changé par les Romains. L'ordre corinthien qui y régne, sa construction en briques, ainsi que sa forme, en font preuve. J'ai voulu éprouver de quelle manière la voix des acteurs s'y transmettoit, & j'ai éprouvé, avec autant d'étonnement que de satisfaction, que l'on entend très distinctement, non-seulement des gradins mais aussi des parties les plus élevées du théâtre où étoient les colonnes, tout ce qui se prononce sur la scène. Nous y avions placé un paysan qui nous accompagnoit, & nous l'obligeames de nous adresser la parole dans les différens endroits où nous nous plaçames; partout nous comprimes parfaitement toutes les syllabes qu'il prononçoit, même celles qu'il proféroit à voix basse. On ne découvre cependant aucune trace de ces vases d'airain dont parle *Vitruve*, ni seulement des endroits où ils auroient pû avoir été placés; mais cet effet si étonnant provient uniquement de la manière dont l'édifice est construit. La chose est, selon moi, bien autrement extraordinaire que l'oreille de *De-*

nys à Syracuſe; obſervez en effet qu'il eſt très ſimple que les moindres ſons ſe tranſmettent dans cette eſpèce de tuyau que forme la grotte en queſtion; mais qu'en plein air & dans toute la circonférence d'un demi cercle fort étendu, la voix ſe faſſe entendre également fort dans toutes les lignes de ſa direction, vous m'avouerez que cela eſt admirable & dépoſe en faveur de l'habileté de l'architecte, & de ſa profonde connoiſſance des proportions de ces mêmes lignes.

La campagne des environs de Tavormina eſt très agréable & très bien cultivée, elle produit d'excellens vins rouges & de l'huile; mais c'eſt ſurtout de la ſoye dont on recueille une grande quantité d'ici juſqu'à Meſſine; cette denrée rapporte aux habitans de quoi ſe procurer des bleds bien au-delà de ce qu'il leur en manque. C'eſt une forêt continuelle d'oliviers & de mûriers, & ces côteaux ſont des plus gracieux que j'aye vus en Sicile. L'eau de la mer eſt ſi claire tout le long du rivage que l'on peut compter tous les cailloux qui ſont au fond. La lune qui répandoit ſur la mer & ſur toute la contrée ſa clarté argentine, le doux chant des roſſignols qui ſe faiſoit en-

tendre de toutes parts, la ſurface d'une onde tranquile qui offroit à mes yeux un miroir immenſe, tout cela procuroit à mon ame les jouiſſances les plus délicieuſes & la plongeoit dans une ſecrette & douce mélancolie.

J'arrivai enfin vers le matin à Meſſine; j'y repris, pour la première fois depuis mon départ de Palerme, mon logement dans une auberge. J'avois fait tout le reſte de mon voyage à la faveur de l'hoſpitalité & de la cordialité des habitans, dont, vû le défaut abſolu d'hotellerie, je me trouvois forcé de profiter. J'aurois encore éprouvé le même accueil à Meſſine; mais afin d'être plus libre & moins géné, je préférai une *locanda* des plus médiocres.

On connoit la magnifique ſituation de Meſſine, & la beauté de ſon port eſt célèbre dans tout l'univers; l'une & l'autre ſont uniques dans leur genre, & n'ont rien même qui puiſſe leur être comparé. Il ſemble que la nature ait voulu prouver à l'art que ce qu'elle opère eſt infiniment plus parfait & plus majeſtueux que tout ce que celui-ci produit à force de travail & d'application. Une anſe aſſez étroite de terre & de ſable, qui

s'étend vers la mer en forme de demi cercle, y a tracé le port le plus beau & le meilleur du monde connu; dans lequel plus de mille vaiſſeaux ſont en ſureté contre tous les vents, dans toutes les ſaiſons, & arrivent juſqu'aux maiſons des négocians.

Meſſine, (*Meſſina*, *Meſſana*, *Zankle*) ſe trouve actuellement bien déchue de ce qu'elle étoit anciennement & même dans des tems plus modernes; le manque de commerce, l'état d'oppreſſion dans lequel le gouvernement laiſſe gémir ſes habitans depuis la dernière rebellion, la peſte qui l'a ravagée aſſez récemment, (en 1743), toutes ces différentes cauſes ont entiérement dépeuplé & énervé cette ville. Elle ne renferme que 25000 habitans, tandis qu'elle pourroit être autant & plus peuplée que Palerme.

La cathédrale eſt un édifice aſſez médiocre, on y voit une chaire-à-prêcher en marbre, ouvrage du *Ghagini*, le meilleur ſculpteur de la Sicile; elle eſt décorée de bas-reliefs d'un très bon ſtyle. Le maître autel eſt un des premiers ouvrages qui ſe ſoit fait en pierres dures rapportées, au moyen deſquelles on repréſente des figures & des fleurs avec leurs couleurs naturel-

les; on les nomme communément pierres de Florence, parce que c'eſt à Florence qu'on a inventé ce genre de travail, qu'on continue toujours dans la galerie du grand duc. Cet autel eſt un chef-d'œuvre dans cette manière, qui dans le fond eſt très chétive & entiérement deſtituée de goût. La chaire du chœur eſt peinte par un Sicilien nommé *Guagliati*, il y règne beaucoup de chaleur & un grand fini. Ce maître tient beaucoup du *Tintoret* pour la compoſition, & brille ſurtout par l'exécution. Il y a dans le tréſor de cette cathédrale des ouvrages précieux en or & en argent, ce ſont des chefs-d'œuvre du *Guévara*; cet artiſte ſi célèbre à Rome. Il étoit de Meſſine, & s'étoit pouſſé à ce haut degré de perfection, par ſon ſeul talent, ſans aucun ſecours étranger.

De toutes les autres égliſes de Meſſine, celle qui mérite le plus d'attention, & qui eſt bâtie dans un goût un peu moins mauvais, quoique ce ſoit toujours le goût napolitain, & qu'elle ſoit chargée de beaucoup de dorures, & d'ouvrages en marbre de toutes les couleurs poſſibles, c'eſt l'égliſe de St. Grégoire. On y voit une copie ſinguliérement belle du ſuperbe tableau de

ce ſaint qui ſe trouve à Bologne. Le noviciat des Jéſuites mérite d'être vu pour la beauté de ſa ſituation, & quelques bons tableaux de l'école romaine, dont perſonne n'a pu me nommer les maîtres. Il y a auſſi dans l'égliſe des Théatins quelques bons morceaux de peintres ſiciliens.

Dans le palais du prince *Scaletta* ſe trouve une collection de tableaux très conſidérable, il y a dans le nombre quantité de copies, qui paroiſſent avoir remplacé des originaux qu'on aura ſans doute vendus. Il s'y eſt cependant conſervé quelques originaux de *Polidore de Caravage*, de *l'Eſpagnolet*, & du *Zioppo de Gangi*. Ce qu'il y a de mieux, c'eſt le plafond de la galerie; il eſt du *Cavalier Meſſineſe*, le premier peintre peut-être de la Sicile. Il n'a pas à la vérité toute la force & toute l'expreſſion du *Moréaleſe*, mais il réuniſſoit à une élégante correction de deſſein, beaucoup de grace & d'agrément tant dans la compoſition que dans l'exécution. C'eſt l'Albane de la Sicile, & ce plafond eſt une des meilleures choſes de toute l'iſle.

Meſſine ne manque pas de ſtatues, il n'eſt point de place où vous n'en rencontriez une équeſtre ou une pé-

deſtre d'un de ſes ſouverains. *D. Juan d'Autriche*, le roi d'Eſpagne & pluſieurs autres y ſont repréſentés, mais d'une manière ſi pitoyable qu'on ne peut que regretter la perte de l'argent que la ville y a employé, & celle du tems que l'artiſte y a mis. On voit encore quelques ſtatues le long du port; les Meſſinois y font entre autres grande parade d'un Neptune qui donne des fers à Scilla & à Charibde; ce groupe eſt en marbre blanc, & paſſe pour un chef-d'œuvre de l'art, & une production de l'école de *Michel Ange*, tandis que dans le vrai cette ſtatue l'emporte ſur toutes les autres en médiocrité.

La citadelle qui eſt bâtie ſur le terrein qui forme l'enceinte du port, terrein qu'on nomme *braccio di ſan Ranieri*, eſt forte & bien bâtie. Quatre mille hommes ſuffiſent pour ſa défenſe, elle eſt encore mieux fortifiée du côté de la ville que du côté de la mer; *Charles II* l'ayant fait élever après la dernière révolte, pour tenir à l'avenir les habitans en bride. Cette révolte eſt très bien décrite dans un manuſcrit fort rare que j'ai trouvé dans la bibliothèque publique de Meſſine, ſous le titre de *Guerre civile di Meſſina, di*

Franceſco Caſcio Calabreſe. Tout près de la citadelle eſt cette Charibde ſi fameuſe chez les anciens, & qui n'étoit ſi redoutable pour eux que vû leur peu de connoiſſance dans l'art de naviger, puis qu'aujourd'hui le moindre canot la traverſe ſans danger. Les habitans actuels de Meſſine la nomment *Garofalo*, ce n'eſt autre choſe qu'un tourbillon occaſionné par les différentes directions des courans qui ſe croiſent dans le phare étroit de Meſſine. J'ai paſſé par deſſus dans une petite barque pour m'en convaincre par moi-même. Les eaux n'ont dans cet endroit que trente palmes de profondeur, par conſéquent ce tourbillon ne ſauroit être auſſi dangereux qu'on le décrit. Convenons pourtant que ſi la deſcription que *Virgile* en fait ne pouvoit pas être enviſagée poëtiquement, il faudroit que le tourbillon eut été alors bien plus conſidérable & bien plus effrayant qu'il ne l'eſt aujourd'hui.

Il n'y a d'antiquités à voir dans tout Meſſine qu'une collection de médailles chez le prince *Sperlinga*. *M. Andrea Gallo*, antiquaire, m'a fait voir un bas-relief antique, qu'à ſa manière on juge être romain, mais dont le ſujet eſt des plus ſinguliers. Ce ſa-

vant l'a décrit & expliqué dans une dissertation dont j'ai fait l'acquisition. Il a neuf figures & représente une apothéose. La personne qu'on y déifie est couchée sur un bucher, elle est déja pourvue d'une aile, l'autre est encore à l'ouvrage; c'est une des figures subalternes placée debout à l'extrémité opposée du bas-relief, qui est chargée de ce travail, & qui se sert pour l'exécuter d'une espèce de hache. *M. Andrea Gallo* prétend trouver ici l'explication de la formule des anciens, *sub Ascia dicavit* ou *posuit*, qui se trouve sur différens tombeaux ou autres monumens; cette formule seroit donc, selon lui, une allusion à la fabrication des aîles avec cet instrument. Les autres figures sont très distinctes, & ont chacune leur signification particulière.

Le commerce qui devroit être si considérable à Messine y est totalement tombé, & les fabriques y manquent d'ouvriers & de débit. Il n'y a plus que les mouchoirs de soye, les bas tricottés, & quelques étoffes légères d'une seule couleur qui s'y fabriquent encore en assez grande quantité. Les soyes y sont très abondantes & de la première qualité; mais le roi en gê-

ne lui-même l'exportation au moyen d'un droit de ſortie de ſeize pour cent qu'il y a mis; & depuis que la ville de Lyon a introduit chez elle ſes moulins à organſiner les ſoyes, Meſſine eſt forcée d'y envoyer les ſiennes toutes crues, & même ſans être filées: outre cela cette peſte dont nous avons parlé n'a pas laiſſé de priver Meſſine d'un grand nombre d'ouvriers, cependant il en reſte encore qui font des étoffes en or & en argent; mais comme la main d'œuvre y eſt beaucoup plus chère qu'à Lyon, & que les deſſeins qui viennent de cette dernière ville à Meſſine ſont déja anciens lorſqu'ils y arrivent, on peut croire que le débit de ces étoffes y eſt très mince. On fabrique encore ici des tapis dans le goût de ceux de Turquie qui m'ont paru fort beaux.

Le roi avoit formé il y a quelques années à Meſſine une compagnie de commerce pour le Levant, & l'avoit pourvue de privilèges excluſifs; il n'y eut, pour ainſi dire, perſonne en Sicile qui ne s'empreſſat de mettre ſes fonds dans cette nouvelle banque, dont on ſe promettoit bien inconſidérément les plus grands avantages. Cette compagnie envoyoit ſon argent comptant au

Levant, & revendoit ſes marchandiſes en Sicile, de ſorte que les fonds furent bientôt épuiſés, & que tout le royaume alloit être ruiné par cette belle manœuvre. Les Grecs, qui connoiſſoient mieux le pays & la nature de ſon commerce, trafiquoient auparavant par échange, & troquoient les productions de la Grèce contre celles de la Sicile, ce qui étoit bien autrement avantageux au pays, qui ne s'eſt ſauvé que par la ſuppreſſion de cette compagnie effectuée l'année dernière.

Comme depuis la dernière révolte le gouvernement vouloit opprimer cette ville à deſſein, elle a été exceſſivement accablée d'impôts, elle paye entr'autres au roi cinquante-huit pour cent du pain qui s'y conſomme, car elle donne trente-un tarini de droits pour chaque ſalme de froment, qui vaut communément dans les bonnes années ſoixante tarini; malgré tout cela le pain n'eſt pas plus cher à Meſſine qu'à Palerme, & les ſeize onces ſe payent quatre grani de Sicile dans l'une & l'autre ville, d'où l'on peut juger du gain immenſe que fait la Colonna frumentaria, ou Annona, ſous l'adminiſtration du ſénat de Palerme, & des effets pernicieux de cet arrangement.

J'ai cru devoir terminer ici, mon cher ami, mon voyage autour de la Sicile, & renoncer au projet que j'avois formé de l'achever dans sa totalité en poursuivant jusqu'à Palerme, d'où j'étois parti en le commençant. Tout le monde m'assuroit, & la chose m'étoit confirmée par toutes les relations des voyageurs, qu'il n'y a réellement rien de remarquable à voir le long de cette partie des côtes de la Sicile qui me restoit à visiter; excepté Termini, il ne s'y trouve pas une seule ville qui mérite quelque attention, encore celle-là n'offre-t-elle rien d'intéressant à la curiosité. Quant aux antiquités, il ne s'y est rien conservé du tout, & quant à la culture des terres elle y est très négligée; de sorte qu'il ne me restoit rien de mieux à faire que de faire de Messine le *nec plus ultra* de mes courses en Sicile. Je dirigeai en conséquence ma route sur *Rheggio* (*Rheggium*) pour voir la Calabre, & le reste du royaume de Naples.

Avant de quitter cette isle, je veux vous faire une courte description de ses habitans dont on raconte tant de choses qui font peu d'honneur à leurs cœurs & à leurs caractères, & qui n'inspirent rien moins que la confiance.

Cette nation, ainſi que tous les peuples méridionaux, poſſède beaucoup de fineſſe, de pénétration & de talens; mais elle eſt en même tems fort adonnée à cette molleſſe, à ce penchant à la volupté, à cet eſprit de ruſe & d'artifice, qui ſemblent généralement s'augmenter à meſure qu'on s'avance vers le midi. Ce feu ſi étonnant qui les anime n'eſt point accompagné chez eux de la moindre apparence de ce phlegme ſi néceſſaire aux artiſtes dans l'exécution; ce qui ſe manifeſte non-ſeulement chez leurs peintres & chez leurs ſculpteurs, mais encore chez leurs poëtes, dont tout fourmille dans ce royaume, même parmi le peuple, ſurtout de ces poëtes qu'on nomme improviſateurs. On les voit tous préférer le plaiſir de produire de nouvelles penſées au ſoin de les repaſſer, de les perfectionner, de les purger de leurs fautes. On voit bien que la nature dans ce climat n'opère plus dans ce juſte milieu entre le froid violent & l'exceſſive chaleur qui produit cet heureux phlegme. Un ſel âcre agit ſans ceſſe ſur leurs nerfs, & rien n'eſt ſi commun en Sicile qu'une maladie qu'ils nomment *umori ſalſi* (humeur ſalée); ce qui pourroit bien au reſte n'être

qu'une ſuite de la façon dont ils vivent, & ſurtout des excès qu'ils font en ſucrerie. Quoiqu'il en ſoit, cette acreté d'humeurs les rend inquiets, impatiens, & cette diſpoſition, jointe à ce feu immodéré qu'ils portent au dedans d'eux, ſe manifeſte ſouvent par les actes les plus violens; voilà pourquoi les effets de la jalouſie & de la vengeance ſont ſi terribles chez eux, & qu'ils ſurpaſſent à cet égard toutes les autres nations. Ce même mélange qui compoſe leur caractère produit auſſi quelquefois un héroïſme & un ſtoïciſme, dont on pourroit tirer le plus grand parti. Je puis vous en citer quelques traits. Dans le tems que le brigand *Teſtalunga* infeſtoit la Sicile avec ſa troupe, *Romano* ſon ami & ſon confident eut le malheur d'être pris; il étoit en quelque façon le lieutenant de *Teſtalunga*, & après lui le premier de la troupe. Le père de ce *Romano* fut arrêté dans le même tems & empriſonné pour crimes; on lui promit ſa grace & ſa liberté pourvu que ſon fils voulut ſe prêter à trahir *Teſtalunga* & à le leur livrer. Le combat entre la tendreſſe filiale & l'amitié jurée fut des plus violens chez le fils; mais le père lui-même lui perſuada

de donner à l'amitié la préférence ſur l'amour filial, qui ſeroit, diſoit-il, avili s'il le faiſoit éclater dans ce moment au prix d'une trahiſon. *Romano* ſe rendit à l'avis de ſon père & fut fidèle à ſon ami. *Teſtalunga* lui-même ayant été pris par la ſuite, on ne put jamais, malgré les tortures les plus cruelles, l'engager à trahir aucun de ſes compagnons, & il garda juſqu'à la fin le ſilence le plus profond ſur ce qui les concernoit.

Le trait ſuivant offre un bel exemple d'un véritable amour mis à la plus forte épreuve. Un prince d'une des premières familles de Palerme vivoit depuis quelque tems dans un commerce ſecret & très intime, avec une demoiſelle de même condition que lui; cette intrigue aboutit au mariage, mais un peu tard, puiſque la dame accoucha d'un fils deux mois après les nôces. La honte dans un pays où les impreſſions de l'honneur ſont ſi fortes, le déſir de ſe mettre à couvert des propos que cet événement feroit tenir à toute la ville, l'eſpoir enfin de voir bientôt d'autres enfans ſuccéder à celui-ci, engagèrent les deux époux à le ſouſtaire à la connoiſſance du public, & à remettre le ſoin de ſon éducation

cation & de ſa ſubſiſtance à un payſan. La choſe demeura ſecrette juſqu'au moment que la mère, ſe voyant à l'article de la mort, ſe crut obligée pour l'acquit de ſa conſcience, de revéler tout le myſtère. On fit auſſitôt revenir de la campagne ce fils, qui parut plus étonné que réjoui de ſon changement d'état, il déclara d'abord qu'il ne s'y ſoumettroit qu'à condition qu'on lui permettroit d'épouſer une payſane charmante qu'il aimoit. Cette demande n'ayant pas pu lui être accordée, il renonça à toutes ſes prétentions en faveur de ſon frère, & reprit joyeuſement l'état dans lequel il avoit été élevé. Il y vécut content avec l'objet de ſa tendreſſe, dans une obſcure mais heureuſe médiocrité. Avouez, mon ami, que ce ſeroit là un beau ſujet à mettre au théâtre, & qu'il mériteroit d'être manié par un *Voltaire* ou par un *Metaſtaſe*.

Il ſe trouve encore par-ci par-là des traits de reſſemblance entre les anciens Siciliens & ceux de nos jours, quoique les nombreuſes mutations d'habitans, de ſouverains & de formes de gouvernement, ayent rendu ces traits un peu rares. Les phiſionomies grecques y ſont encore aſſez fréquentes,

ſurtout le long des côtes ſeptentrionales & orientales, & l'on y voit un grand nombre de beautés en hommes & femmes, mais plus dans l'autre ſexe que dans le nôtre ; ce qui eſt tout le contraire du climat de Naples, qui produit de très belles figures en homme, tandis qu'il n'eſt pas auſſi favorable au beau ſexe. Les Siciliennes aiment ſincérement & avec violence, & font voir que leur ſexe eſt capable de conſtance & de fidélité. Une autre choſe qui leur reſte des Grecs, c'eſt cet empreſſement des habitans à exercer l'hoſpitalité envers les étrangers ; je vous ai raconté, mon cher ami, dans plus d'un endroit de ce récit, à quel point j'en avois fait l'épreuve dans tous les lieux de la Sicile que j'ai viſités ; j'ai été dans le cas de jouir des effets de ce caractère hoſpitalier, & j'y ſuis tellement ſenſible, que je me ferai toute ma vie un devoir de payer en toute occaſion à ces généreux inſulaires le tribut de mon hommage & de ma reconnoiſſance (*ee*).

(ee) Le traducteur a éprouvé à peu près la même hoſpitalité en Corſe, où il n'exiſtoit point d'auberge lorſque cette iſle paſſa ſous la domination de la France.

Cette jalouſie nationale des anciens Grecs, & ce déſir de paſſer pour plus ancien, pour plus puiſſant, pour plus célèbre que les autres, domine encore dans toutes les villes de la Sicile. Palerme & Meſſine ſe diſputent encore la prééminence comme autrefois Athènes & Lacédémone. Girgenti & Syracuſe ſont en rivalité pour les antiquités qui s'y ſont conſervées; Mazara & Sciacca, parce que la première prétend être l'ancienne Sélinunte, & l'autre *Thermæ Sélinuntinæ*. Il n'en eſt aucune où je n'aye trouvé de ces ſortes de prétentions. L'ancienne débauche, & l'intempérance dans les repas & dans la boiſſon, ont entiérement diſparu. Les Siciliens ſont auſſi ſobres qu'il ſoit poſſible de l'être, & l'yvrognerie eſt pour eux le plus grand des vices, celui qui leur inſpire le plus d'horreur: on y aime les mets ſucrés, & tous les genres de ſucrerie au deſſus de tout, de façon qu'on ne ſauroit faire de repas ſans quelque plat apprêté au ſucre. Les fruits, les productions de la terre, le gibier, le poiſſon y ſont exquis, & les vins le ſeroient auſſi partout, ſi l'on mettoit plus de ſoin & d'habileté dans leur fabrication. Ils ont diverſes eſpè-

ces d'oiſeaux qui ne ſe trouvent qu'en Sicile, tels que le francolin, qui eſt de la groſſeur d'un coq de bruyère, & d'un goût délicieux; le paon ſauvage, & d'autres encore. Dans leur œconomie champêtre, on retrouve à chaque pas *Théocrite* & ſes deſcriptions; ces nombreux troupeaux de chèvres qui cherchent ſur les colines les herbages propres à leur nourriture, cette grande eſpèce de moutons & de béliers, au ventre de l'un deſquels *Ulyſſe* s'attacha pour s'échapper de la caverne de *Polyphème*; cette quantité de bêtes à corne de couleur rougeâtre & de petite taille, tout retrace les différens tableaux de ces églogues peints dans la nature & dans la réalité. Les bergers ſe diſputent encore entr'eux le prix du chant, & dépoſent une houlette ou une pannetière pour le vainqueur. Le climat eſt ſi doux & ſi favorable qu'ils peuvent paſſer toute l'année dans les champs; ils habitent des cahutes de paille, & les beſtiaux reſtent jour & nuit en plein air.

Le peuple en Sicile fait uſage d'un habillement tout particulier, qui me parut d'abord entiérement oppoſé à la nature du climat, car les hommes

portent des bonnets de couleur, & jamais de chapeaux, ce qui paroit abſurde dans la grande chaleur ; de plus une multitude de capes ou capotes qui ont toutes un capuchon ſemblable à ceux des Capucins. J'ai vu des hommes qui voyageoient à cheval mettre juſqu'à quatre de ces capotes l'une ſur l'autre, & en ôter ou en remettre une partie ſelon le tems qu'il faiſoit ; mais comme dans un pays où le ſoleil eſt ſi ardent, dans une iſle où les vents varient & paſſent ſi bruſquement du chaud au froid & du froid au chaud, il eſt très aiſé d'être ſaiſi tout à coup par le froid, & de gagner une pleuréſie, maladie effectivement très fréquente en Sicile, le ſoin qu'ils prennent de s'en garantir en ſe couvrant beaucoup eſt fondé en raiſon & des plus naturels. Les femmes de la campagne ont conſervé quelque choſe de l'habillement grec dans le voile qui leur entoure la tête & dans la large ceinture dont elles ſe ceignent. Dans les villes elles portent toutes, ſuivant l'uſage eſpagnol, de grandes failles noires. La nobleſſe de Palerme eſt le ſinge des modes françoiſes, comme le reſte de l'Europe.

Les aſſaſſinats ne ſont plus ſi fré-

quens chez les Siciliens qu'ils l'étoient autrefois, quoiqu'il leur arrive encor de tems en tems d'immoler des victimes à leur jalouſie ou à leur reſſentiment.

Il y avoit autrefois à Palerme & à Meſſine un prix fait pour expédier un homme, il n'en coutoit que dix onces ou douze ſequins; actuellement que la choſe n'arrive plus ſi ſouvent, il en couteroit beaucoup d'avantage. Comme la jalouſie va toujours en diminuant, & qu'il n'exiſte plus de factions politiques dans le pays, ces événemens deviennent de jour en jour plus rares. Les dames de Palerme jouiſſent d'une grande liberté, comme dans tout le reſte de l'Italie, & les maris commencent à rougir de cette jalouſie attachée au terroir; ils aiment à recevoir les étrangers & l'on y paſſe ſon tems fort agréablement.

Depuis quelques années que la Sicile vend très avantageuſement ſes denrées au dehors, il y a beaucoup d'argent dans le royaume, le cultivateur ſur-tout a gagné conſidérablement à ce commerce. Malgré l'exportation rien de tout ce qui ſert à l'entretien de la vie n'y eſt cher; ce qui peut venir de la grande abondance des denrées, & d'une population peu nombreuſe, car on

ne compte pour toute l'iſle que douze cent mille ames, ce qui eſt très peu de choſe, eu égard à ſon étendue, à ſa fertilité & à ce qu'elle contenoit autrefois.

En un mot le climat, le ſol de la Sicile, & ſes productions ſont encore auſſi bons qu'ils l'ayent jamais été, mais l'ineſtimable liberté dont jouiſſoit l'ancienne Grèce, ſa population, la puiſſance, la magnificence & le bon goût n'y exiſtent plus, & les habitans actuels peuvent dire *fuimus Troës.* Cependant *Solin* a toujours eu raiſon de dire, *quicquid Sicilia gignit, ſive ſoli fœcunditatem, ſive hominum ingenia ſpectas, proximum eſt iis quæ optimæ dicuntur.*

Recevez, mon cher Abbé, ce petit nombre d'obſervations comme un témoignage de mon amitié pour vous; enviſagez-les avec cette indulgence & cette bonté que j'ai lieu d'attendre de vous, & continuez d'être mon ami, comme je ſerai éternellement le vôtre.

SECONDE LETTRE.

Comme vous exigez, mon cher ami, que je vous communique les obſervations que j'ai faites dans la ſuite de mon voyage au travers de tout le royaume de Naples, immédiatement après avoir fait le tour de la Sicile, je vais vous les livrer telles que je les ai jettées ſur le papier à meſure que les objets me les fourniſſoient; ce que je n'oſerois hazarder, ſi je n'étois ſûr que votre amitié me pardonnera mes erreurs & que votre profond ſavoir les redreſſera. Vous n'y trouverez rien de faux ni d'inexact, quant à la ſituation des lieux, ni même dans la deſcription des choſes que j'ai vues de mes yeux; mais pour ce qui concerne mes conjectures & les jugemens que j'ai portés ſur bien des objets, je vous préviens que j'ai ſuivi tout uniment mes premières idées, ſans beaucoup de réflexions, & ſans conſulter même aucun écrivain, ne m'ayant pas été poſſible de beaucoup méditer, ni de mener aucun livre avec moi,

dans un voyage auſſi pénible que celui-là.

Je me rendis donc de Meſſin à *Reggio* (*Rheggium*) en Calabre, le onze de Mai, dans le même petit bâtiment (*ſperonara*) dont je vous ai fait la deſcription, & je fis ma traverſée dans l'eſpace de deux heures. Le canal (*pharo*) n'a dans cet endroit que douze milles d'Italie de large. J'eus encore une fois occaſion, dans cette même traverſée, d'obſerver de très près la célèbre Charybde, & de me convaincre de nouveau qu'elle n'eſt ni profonde ni dangereuſe, & que ce tourbillon n'eſt point occaſionné par un goufre, mais uniquement par deux courans oppoſés, qui s'efforcent de pénétrer l'un du côté du nord, & l'autre du côté du ſud, dans le détroit; comme ces deux courans ne ſe portent pas dans le canal avec la même force, ni dans le même tems, ils occaſionnent une eſpèce de flux & de reflux, qui ſe ſuccède de ſix en ſix heures & ſur lequel les mariniers ſe dirigent en faiſant canal, de manière que la traverſée peut ſe faire commodément & fort vite ſans rames ni voiles, & s'il arrive quelquefois à un gros vaiſſeau de ſe perdre, c'eſt or-

dinairement par l'ignorance des mariniers, qui prennent mal leur tems pour s'engager dans le détroit; le courant les jette alors contre le rivage où ils ſont forcés d'échouer.

Il ne reſte que très peu ou pour mieux dire point du tout de veſtiges de l'ancien *Rheggium*, tout ce que j'en ai pu trouver ſe réduit à quelques vieux murs de brique ou *mattoni*, qui paroiſſent avoir appartenu à un temple, mais ils ſont tellement endommagés qu'il n'eſt plus poſſible de reconnoître ſi ce temple étoit de figure ronde ou quarrée. Je vis auſſi pluſieurs inſcriptions grecques encaſtrées dans les façades de différentes maiſons qui donnent ſur la place; il y en a quelques unes qu'on a poſées très mal adroitement le haut en bas. Comme elles ſont rapportées par *Gualteri*, par *Gruter* & par d'*Orville*, qu'outre cela un chanoine de Reggio *D. Joſeph Moreſano* ſe propoſe de les publier de nouveau avec d'autres particularités qui concernent cette ville, je n'ai pas pris la peine de les tranſcrire, d'autant plus qu'elles ſont à moitié effacées, & très difficiles à déchiffrer. Ce même chanoine me fit voir chez lui un manuſcrit du ſeizié-

me ſiécle qui contient beaucoup de particularités intéreſſantes, principalement du moyen âge. Il eſt intitulé *Riſtretto dell Iſtoria delle' coſe di Reggio, dell' Abbatte Giovanni Angelo Spagniolo Reggino.* J'ai prié inſtamment mon chanoine de mettre au jour ce manuſcrit, au lieu de ſa deſcription des miſérables reſtes de l'ancien *Rheggium*, le premier renfermant à coup ſûr des faits d'une toute autre importance que tout ce que peut contenir le dernier.

La cathédrale, (il domo), eſt un vieux édifice gothique, qui n'a rien de particulier, ſinon qu'il eſt bâti en pente, & cela de manière que le pavé de même que la couverture ont au moins deux palmes de talu, depuis le fond du chœur qui eſt la partie la plus élevée juſqu'à l'entrée. La raiſon de ce genre de conſtruction m'eſt inconnue, & je ne ſais s'il ſe trouve un autre bâtiment gothique conſtruit dans ce goût-là.

La ſituation & les environs de Rheggio ſont en général fort agréables, on ne voit que des campagnes couvertes de mûriers, d'orangers, de citroniers & de vignes. La plus grande partie de la ſoye que fournit la Calabre ſe cultive dans ces cantons-ci; il s'en vend

quatre-vingt mille livres par année à Reggio, mais il s'en cultiveroit le double, ſi les droits dont ces ſoyes ont été ſurchargées par le marquis de *Squillace*, ci-devant principal miniſtre de la cour de Naples & depuis de celle d'Eſpagne, n'étoient pas auſſi exorbitans, & n'avoient pas en abîmant cette culture cauſé le dépériſſement de cette branche de commerce. Il faut que les propriétaires payent d'abord au Roi pour le terrein, enſuite pour chaque arbre, & lorſque la ſoye eſt faite il faut qu'ils en payent encore un droit de cinq carlins par livre, encore ne leur eſt-il pas permis de la vendre ailleurs qu'à Naples; cette dernière clauſe ajoute une perte de vingt pour cent pour les cultivateurs, parce que les marchands de Naples ſe prévalant de cette défenſe n'en payent jamais que vingt-cinq carlins tout au plus. Ainſi en réuniſſant toutes ces charges, la ſoye, le principal & le meilleur produit du royaume de Naples, le ſeul qui lui fourniſſe les moyens de contrebalancer ſon commerce paſſif, a payé cinquante pour cent de droits au moment qu'elle eſt exportée. Le vin réuſſit communément à merveille dans les environs de Reggio, & un parti-

culier de cette ville, qui cultive ſes vignes & fait ſes vins avec beaucoup de ſoin & d'intelligence, m'en a fait goûter de diverſes qualités, qui reſſembloient parfaitement les uns aux vins de Bourgogne, les autres aux vins muſcats rouges & blancs; quoiqu'ils euſſent été faits des mêmes raiſins, la différence provenoit uniquement de la manière dont il les préparoit.

Ne trouvant plus rien à obſerver à Rheggio, je dirigeai ma navigation ſur Gieraci, où l'ancienne *Locres*, ſi célèbre entre les villes de la Grèce, étoit autrefois ſituée; je doublai, pour y arriver, le cap *di Spantiventi*, qu'on regarde comme dangereux dans ce pays-ci, parce que ce doublement exige les deux vents oppoſés du nord & du ſud. Je trouvai bien facilement le lieu qu'occupoit autrefois la ville de Locre, il eſt au deſſous de Giéraci qui eſt ſituée ſur une montagne plus élevée. Je parcourus très longtems les ruines de cette ancienne cité, qui ſont toutes en briques (*mattoni*) à la réſerve de quelques murs qui ſont en pierre, & je n'apperçus que les débris de quelques tombeaux qui fuſſent un peu reconnoiſſables; tout le reſte ne préſente

que des maſſes de maçonnerie, de l'ancienne forme deſquelles on ne ſauroit reconnoitre la moindre choſe; je ne doute pas que ſi l'on vouloit déblayer & creuſer, on ne trouvât ſous ces ruines des fragmens de ſtatues & de colonnes. Ce ne fut pas ſans étonnement que je trouvai dans les ruines d'une ville grecque tant de débris d'édifices de briques, & ſi peu en pierre; j'en ai conclu que Locres doit avoir été entiérement détruite dans des tems antérieurs, ſoit par un tremblement de terre, ſoit par les Romains, qui l'ont enſuite rebâtie à leur manière.

Je me rendis de là, toujours par mer, à *Capo de Stilo*, où je mis à terre pour voir la chartreuſe de Stilo, ſituée ſur une montagne à quatre milles dans les terres, & dont on m'avoit dit que le bâtiment ainſi que la bibliothèque méritoient d'être vus; mais il m'arriva ce qui arrive ſouvent aux voyageurs avides de nouveaux objets, & je me trouvai avoir fait un chemin aſſez inutile: les bâtimens de cette chartreuſe & ceux de ſon égliſe ſont à la vérité très grands & très vaſtes, mais du plus mauvais gothique, & quant à la bibliothèque, ce qu'elle renferme de rare ce ſont d'anciennes char-

tes qui contiennent les donations & les privilèges dont la ſuperſtition & le fanatiſme des ſouverains du royaume de Naples ont gratifié ces riches fainéans. La contrée eſt aſſez belle, & comme toutes les terres appartiennent aux moines, elles ſont très bien cultivées, & abondent ſurtout en oliviers.

De là je me rendis à *Mélitimo*, je trouvai tout ce rivage très bien cultivé & pareillement couvert d'oliviers, qui ſont le principal revenu de la Calabre, quoique cette province ne manque ni de bleds ni de vins. Au deſſous de Catanzaro, proche Coſenza la plus grande ville de toute la Calabre, & la capitale de la Calabre ultérieure, ſubſiſte un édifice de briques qu'on m'avoit annoncé comme un ancien temple grec, mais que je croirois plutôt, à ſa forme, un bâtiment des Goths ou des Normands; il a bien à la vérité la forme d'un quarré long, mais les tours quarrées dont ſes angles ſont flanqués prouvent qu'il n'a jamais été bâti par les Grecs, & comme l'on voit manifeſtement que ces tours ſont auſſi anciennes que le reſte, on ne ſauroit alléguer qu'elles y ont été ajoutées dans des tems poſtérieurs, comme on pour-

roit le dire de ſes fenêtres étroites & ceintrées.

Squillace paſſe communément pour l'ancienne *Scyllacæum*, ſans doute à cauſe de la reſſemblance des noms; je n'en trouve pas d'autre raiſon, car il n'y a dans les mers qui l'avoiſinent ni périls, ni naufrage à redouter; *Navifragum Scyllacæum*, (*Virgil. Eneid. Lib. III.*) je croirois bien plutôt, à ſa ſituation, que c'eſt l'ancienne *Caulonia*, parceque *Virgile* dit *Caulonis arces*, & non point *arx*, & que Squillace eſt ſituée ſur deux monticules très voiſines, qui lui donnent très bien l'air de deux châteaux. Cette contrée eſt ſupérieurement bien cultivée, & la beauté des campagnes annonce de toutes parts la main opulente du poſſeſſeur actuel.

Non loin de Squillace, au deſſous de Simari, ſe voyent trois arches d'un ancien aqueduc, qui conduiſoit vraiſemblablement des eaux à Caulonia. Ces arches ne ſont point de briques, mais de groſſes pierres de taille, d'où l'on peut juger de l'antiquité & de la ſomptuoſité de cet aqueduc. Au deſſous de Cutro, tout proche de la mer, eſt un tombeau antique de briques, entiérement ſemblable par la forme au tombeau de *Cæcilia Metella* à Rome.

La partie inférieure eſt quarrée, & la ſupérieure de forme ronde. Il eſt aſſez bien conſervé, mais il n'a point d'inſcription.

Vous êtes ſans doute étonné que tous ces débris de l'antiquité ſe trouvent toujours placés au deſſous des villes actuelles de la Calabre. La raiſon de cela vient de ce que toutes les villes de cette province, à cauſe du mauvais air qui y règne pendant les chaleurs, ont été bâties ſur les hauteurs, ce qui n'étoit pas auſſi commun du tems des anciens; la nombreuſe population de cette contrée s'oppoſoit alors au mauvais air, dont les effets pernicieux n'étoient point connus dans ces tems là (*ff*).

Je trouvai ſur le cap de Mezzo, ſituée entre Capo Rizzuto & Capo Colonne (ces trois promontoires très près l'un de l'autre) les débris d'une ville conſidérable. Ils conſiſtent dans un petit temple quarré long; l'on y diſtin-

(ff) C'eſt que tout le pays étant cultivé, il n'y avoit ni marais, ni étangs ſalés qui communiquoient avec la mer, & dont le deſſéchement, occaſionné par l'ardeur du ſoleil, empeſte à une grande diſtance l'air qui les environne.

gue encore la niche où étoit placée la ſtatue de la divinité, quoique les murs du temple ne ſoient conſervés qu'à la hauteur d'une palme au deſſus du ſol; il eſt d'ailleurs ſi petit qu'il y a lieu de croire que ce n'étoit qu'un temple domeſtique, deſtiné au culte des lares; plus un magazin d'eau, de forme quarrée conſtruit en briques. On voit auſſi le long de la mer des ſubſtructions, & quelques pavés de moſaïques, qui paroiſſent des débris d'anciens palais. Je ne me hazarderai point à déterminer quelle a pu être cette ville. *Cluvier* n'en dit rien dans ſon *Italia antiqua.*

Capo Colonne, eſt le *promontorium Lacinium*, proche Crotone, ſur lequel étoit bâti le fameux temple de Junon Lacinie, dont il s'eſt conſervé des débris aſſez conſidérables. Ce temple étoit du même ancien ordre dorique que ceux de Peſtum, de Girgenti &c. Sa largeur eſt de ſoixante-ſix de mes pas, & ſa longueur de cent trente-deux, cette meſure aprochante ſuffit pour vous faire juger qu'il étoit d'une belle grandeur. Il ſubſiſte encore d'un côté une partie des murs de la nef, auxquels j'ai obſervé comme une choſe fort ſingulière, qu'ils étoient conſ-

truits par lits qui ſont alternativement en pierres & en briques. Le premier lit eſt en pierres, il a ſept palmes & demi de haut; le ſecond, que je n'ai pu meſurer à cauſe de ſon élévation, eſt d'ouvrage réticulaire de mattoni. Il eſt clair qu'on a voulu par là donner plus de légéreté à ces murs. Je ne vous dirai point ſi à ce lit de briques il en ſuccédoit un de pierres, ou ſi l'ouvrage réticulaire continuoit dans tout le reſte de la hauteur du mur; il ne s'en eſt pas aſſez conſervé pour en juger: cependant ce dernier ſentiment me paroit le plus vraiſemblable, parce qu'un nouveau lit de pierres auroit enfoncé les briques. Ce temple, comme tous ceux qui ont été bâtis par les Grecs, eſt tourné vers le levant, & l'on y entroit du côté du couchant. Il n'exiſte plus qu'une ſeule colonne de tout l'édifice; elle faiſoit partie de la colonade qui paſſoit derrière la nef; l'ordre de cette colonne eſt, comme j'ai déja dit, d'ancien dorique ſans baſe. Elle n'a de remarquable que ſa petiteſſe en proportion de la grandeur du temple, de plus elle n'a que vingt cannelures au lieu de vingt-une qu'on trouve à toutes les autres colonnes de cet ordre; c'eſt un

fait que je puis affirmer & conſtater, ayant compté moi-même ces cannelures à trois ou quatre repriſes. On montoit à ce temple par quatre marches, & l'on en deſcendoit par quatre autres. Encore une particularité de ce même temple, c'eſt que la nef en étoit enfoncée de quatre marches, chacune d'une palme & demie de Naples de hauteur.

Le pavé de la nef eſt couvert de terre, qu'on pourroit aiſément déblayer, ce qui ſerviroit à reconnoitre plus exactement la forme de l'édifice; à moins que ce pavé n'eut déja été détruit, car il n'y a que très peu de tems que cette terre a été jettée dans cet endroit, lorſqu'on fit la belle opération de déterrer les gradins des faces latérales du temple; non point, comme vous pourriez vous l'imaginer, pour les voir & les mettre à découvert, mais pour les enlever & les employer à la conſtruction du nouveau port de Crotone. M'en étant plaint à l'ingénieur de ce port, il crut me calmer en me diſant qu'on en voyoit aſſez dans ce qui reſtoit du poſticon pour diſpenſer de conſerver le reſte du temple. La ſituation de ce temple eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus admirable pour un pareil édifice. Le promontoire ſur lequel

il eſt bâti s'étend à huit milles dans la mer, & l'on jouit de chaque côté de la vue d'un golphe, & de celle de la vaſte étendue de pays qui embraſſe chacun de ces golphes. Il eſt vraiſemblable que la ville entière de Crotone étoit ſituée dans ce même endroit, à en juger du moins par la quantité de veſtiges de tombeaux & de maiſons qu'on y trouve ; mais ils ſont dans un état de dégradation ſi complet, qu'il n'eſt plus poſſible d'y rien reconnoitre.

Je cherchai dans ce même emplacement ce qu'on nomme l'école de Pythagore (*Scuola Pythagorica*) dont j'avois tant oui parler, & dont il ſe trouvoit encore, me diſoit-on, des traces très apparentes, toutes mes recherches ayant été vaines, & après des informations plus exactes que je pris à Crotone, je découvris l'erreur qui a donné lieu à cette conjecture. On s'eſt repréſenté le temple, dont je viens de vous parler, pour beaucoup plus petit qu'il n'a été, & l'on a pris les murs de la nef pour un bâtiment particulier ; alors il a néceſſairement fallu que ce fut là l'école de Pythagore, parce qu'on ſait que ce philoſophe a enſeigné à Crotone. On pourroit tout auſſi aiſément faire voir la

maiſon de l'athléte *Milon*, qui étoit Crotoniate. La Crotone actuelle, ou Crotone ſituée dans le golphe à ſix milles de ce cap, eſt la ville la plus affreuſe de l'Italie, & peut-être du monde entier. Le mauvais air qui y règne la dépeuple tellement qu'elle ne contient que cinq mille ames ; ſon promontoire eſt à peine connu, & reſſemble à la campagne de Rome. Le roi fait creuſer un port dans cette ville ; il y a déja bien des années qu'on y travaille, la dépenſe s'en monte déja à cent huitante mille ducats de Naples, & les vaiſſeaux n'y ſont encore en ſureté ni pour l'ancrage, ni contre les vents, de ſorte qu'il eſt manifeſte que ce prince a été trompé. On montre à Crotone trois inſcriptions latines, qui ſe ſont conſervées ſur des tombeaux, mais elles n'offrent rien d'intéreſſant. Deux de ces inſcriptions ſont dans le château, & l'autre devant l'égliſe de St. Joſeph. Je les ai trouvées rapportées dans un fort bon livre qui a déja paru dans le ſiècle dernier ſous ce titre, *Della Calabria illuſtrata del Padre Capucino Fiore* 1691.

Je me rendis le 15 de Mai de Crotone au cap d'Alia, ſitué tout vis-à-vis des côtes de Barbarie ; auſſi les cor-

ſaires y font-ils ſouvent des deſcentes, ou bien ils ſe cachent derrière. La meilleure eſpèce de ſardines de la Méditerranée (Alici) a pris ſon nom italien de ce promontoire, dans les environs duquel il s'en pèche une grande quantité. Il n'y a pas loin de là à Cariati, évêché de la Calabre qui fournit la meilleure manne. Les poſſeſſeurs des arbres d'où on la recueille ſont obligés de la vendre toute au roi, celle de la meilleure qualité qu'on nomme *in cannole*, pour deux carlins la livre, & celle d'une qualité moindre dite *in fraſca*, pour huit grains. Ce revenu eſt affermé trente-deux mille ducats. C'eſt à Coriati & à Strongoli que ſe font les plus fortes récoltes de manne.

Ici commence ſeulement le golphe de Tarente (*Sinus Tarentini*), quoique *Virgile* le faſſe aller juſqu'à Crotone.

Hinc ſinus Herculei, ſi vera eſt fama Tarenti
Cernitur, attollit ſe diva Lacinia contra.

Je voguai le long de la côte juſqu'à la hauteur de Corigliano, ville ſituée ſur une colline à quatre milles de la mer, & je me fis mettre à terre à la

rade de *Schiavonia*, pour aller faire ma révérence au duc de Corigliano, qui ſe trouvoit dans ſon duché, & pour voir en même tems le lieu où étoit ſituée l'ancienne Sibaris, qui fait partie des domaines de ce ſeigneur.

Corigliano eſt ſituée dans la meilleure & la plus belle contrée de la Calabre; toutes les productions de la terre y ſont admirables; on ne fait nulle autre part d'auſſi bonne huile, ni dans une auſſi grande abondance; les vins de ce canton ſont pareillement les meilleurs de la province, ils ont un goût de fenouil extrêmement agréable; on y cultive aſſez de bled pour n'avoir pas beſoin d'en tirer d'autre part; les oranges & les citrons y foiſonnent & ſont d'une qualité exquiſe; on y élève auſſi des beſtiaux avec un ſuccès étonnant. Le ſeul duc élève chaque année trois cent chevaux; la laine y eſt très bonne, tous les genres de bétail y ſont de la plus parfaite qualité & très nombreux; la manne, le goudron, la poix s'y recueillent auſſi en abondance, & la culture de la ſoye n'y eſt point négligée. Même le deſſous de la ſurface de la terre fournit la racine de regliſſe dont le jus rapporte annuellement quatre mille

mille ducats, déduction faite des frais qui ſe montent à autant. Le ſommet des montagnes fournit aſſez de bois pour pouvoir même en exporter; on exporte pareillement du lin & du chanvre. Toutes les eſpèces de fruits, tels que les poires & les pommes qui, dans preſque toute l'Italie, ne ſont ni communes ni bonnes, y ſont très multipliées, & du premier dégré de bonté; enfin pour que rien ne manquât à cette heureuſe contrée, la mer qui la baigne eſt la plus riche en poiſſon de tout le golphe de Tarente par lui-même déja très poiſſonneux. Au reſte tous les avantages de ce pays de délices ſont inhérens à ſon ſol, la nature a tout fait, l'art & l'induſtrie peu ou rien; il n'y a que le Duc actuel qui n'a pas laiſſé d'y faire diverſes améliorations.

Le grand profit qu'on retire d'une racine auſſi commune que la réglisſe mérite bien que je vous faſſe une courte deſcription de la manière de la préparer. On tire cette racine de la terre, depuis le mois de Novembre juſqu'au mois de Juin; au bout de cinq ans le même terrein en reproduit ſans aucune culture. On la coupe en morceaux, on l'humecte, on la briſe dans un moulin juſqu'à la réduire en une

manière de pâte, enſuite on la fait bouillir dans une grande chaudière pendant huit heures; on a ſoin dans cet intervalle d'entretenir toujours une quantité d'eau ſuffiſante dans la chaudière. Pour lors on fait paſſer cette pâte ainſi recuite deux fois ſous le preſſoir, pour en exprimer un ſuc épais & gluant, que l'on fait cuire encore pendant vingt-quatre heures dans une autre chaudière, juſqu'à ce qu'il ait acquis aſſez de conſiſtance pour être coupé en tablettes, que l'on met dans des caiſſes avec des feuilles de laurier, pour être vendues aux Anglois & aux Hollandois.

Corigliano eſt une petite ville tout à fait jolie, d'environ huit mille ames, & la réſidence du duc lorſqu'il eſt dans ſes terres. La vue y eſt charmante, & ſa ſituation ſinguliérement gracieuſe.

C'eſt à trois milles d'ici entre deux rivières qui portent encore aujourd'hui les noms de Sybari & de Crate, qu'exiſtoit l'ancienne Sybaris, ſi célèbre par la molleſſe efféminée & voluptueuſe de ſes habitans, & détruite par les Crotoniates. Vous penſez bien qu'une ville ruinée depuis tant de tems, & rebâtie ſur un autre terrein, ne préſente pas des veſtiges bien intéreſ-

ſans de ſon ancien état, auſſi ne m'attendois-je à trouver autre choſe que le lieu où elle a été. Les deux rivières de Sybari & de Craté ſe réuniſſent avant de ſe jetter dans la mer, après avoir arroſé une grande & belle plaine, au milieu de laquelle Sybaris étoit ſituée. Cette plaine, actuellement couverte d'arbres & de paturages, eſt très mal-ſaine en été, à cauſe que les deux rivières ſortent quelquefois de leur lit, & laiſſent après y être rentrées bien des endroits marécageux. L'air y eſt doux & épais, parce que la contrée s'ouvre du côté de la mer, & regarde vers le ſud, tandis que les hautes montagnes de la Calabre la garantiſſent des vents du nord. Ces montagnes ſont ſi élevées, que ſur le mont Bullino qui appartient au duc de Monte-Leone, & où les pâturages ſont excellens, il y avoit encore beaucoup de neige vers le milieu du mois de Mai. Je fus fort étonné de trouver dans cette plaine un aqueduc ſouterrain qui venoit, à ce qu'on m'aſſura, d'Ariano ſitué à quatorze milles delà. Cet aqueduc eſt très ſingulier, il ne va point en droite ligne, mais décrit pluſieurs courbes, & paſſe par deſſous la rivière de Craté. L'eau cou-

loit dans des tuyaux de mattoni, ou terre cuite, dont j'ai meſuré une piéce; je lui ai trouvé une palme & deux onces & demie de diamètre, deux palmes deux onces de longueur, trois palmes dix onces de circonférence extérieure, & deux onces d'épaiſſeur. Le tuyau eſt enduit intérieurement d'une eſpèce de plâtre recouvert d'une matière noirâtre dont je n'ai pas pu reconnoitre la compoſition. Tous ces tuyaux ſont encaiſſés dans un double mur de quatre palmes de haut, & recouverts en maçonnerie, tout comme les aquedúcs ſouterrains qu'on voit encore à Rome. On trouve dans cette même plaine deux tombeaux, dont l'un eſt rond, l'autre eſt quarré & vouté au deſſus, ils ſont très proches l'un de l'autre. On voit auſſi de diſtance en diſtance des pans de murailles aſſez conſidérables, qui paroiſſent avoir fait partie des murs de la ville. En arrivant près d'un chemin, l'on nous dit, au prince de *St. Mauro* fils du duc, & à moi, qu'il devoit y avoir là un ancien édifice; nous fimes auſſitôt creuſer, & nous perçames effectivement une voute au deſſous de laquelle tout étoit rempli de terre que la rivière y avoit charié en ſe débordant; je conjecturai que c'é-

toit un tombeau. La grande chaleur ne nous permit pas de faire fouiller davantage ; je priai ſeulement le prince de ne pas abandonner l'entrepriſe, & de la terminer à ſon loiſir. Il vient de me dire à ſon retour à Naples, qu'il avoit trouvé dans la ſuite de cette recherche un tombeau quarré vouté par en haut, pareil à celui qui ſubſiſte encore hors de terre, mais qu'il ne contenoit ni vaſe, ni urne, ni choſe quelconque.

On prétend avec beaucoup de vraiſemblance, qu'après la deſtruction de leur ville, les Sybarites bâtirent Thurium à la même place où ſe trouve actuellement *Terra-nuova*, petite ville ſituée quatre milles plus avant dans les terres, contre la montagne. Ce qui fonde la conjecture que Thurium étoit ſituée dans ce lieu-là, c'eſt qu'on y a trouvé des veſtiges d'une ancienne ville, & diverſes médailles de cette même Thurium.

Après avoir vu tout ce qu'il y avoit à voir dans ces quartiers, je partis comblé des politeſſes du duc de *Corigliano*, pourſuivant ma route vers Tarente. Je viſitai en paſſant la place où étoit ſituée l'ancienne ville grecque *d'Héraclée*, au deſſous de Pélico-

ro, lieu bâti ſur une colline. On n'y voit que quelques ruines en pierre, qui ſervent uniquement à déſigner la ſituation de cette ville. Plus avant du côté de Tarente ſont quelques débris de colonnes qu'on prétend être les triſtes veſtiges de l'ancienne Mégaponte, elles ſont d'ordre dorique, & ne ſortent qu'à moitié de terre. Le tems & la barbarie des ſouverains de cette contrée ont détruit tout le reſte.

J'arrivai enfin le 20 Mai à Tarente. Cette ville jadis ſi célèbre, dont la puiſſance contrebalançoit celle de Rome encore république, qui fut l'appui d'*Annibal* en Italie, qui arma des flottes, leva des armées & les envoya porter la guerre au dehors, qui pouſſa les arts, les ſciences, la volupté & tous les plaiſirs ſenſuels au plus haut dégré, ſe trouve aujourd'hui réduite à ſeize mille habitans, dont une partie eſt compoſée de quelques gentilhommes de province, les uns médiocrement aiſés, les autres fort pauvres, & tout le reſte de pêcheurs, qui gagnent leur vie au jour la journée à pêcher dans le grand port, qu'on nomme aujourd'hui *mare piccolo*; toutes les autres profeſſions ſont exercées par des étrangers, ſoit de Naples ſoit d'ail-

leurs; quant aux terres, ce ſont des Calabrois qui les cultivent. J'ignore ſi cette pente à l'oiſiveté datte des tems anciens, ou ſi c'eſt une pareſſe plus récente; ce qu'il y a de certain, c'eſt que la douceur & la molleſſe du climat, jointe à l'air ſuave qu'on y reſpire, excitent à la volupté. Auſſi les habitans de la Tarente moderne ſont-ils extraordinairement adonnés aux plaiſirs. Ils ſont bien faits, les femmes ſont très belles, & ont toutes les traits à la grecque. Le commun peuple ſurtout eſt extrêmement honnête & prévenant; à chaque maiſon, dans les campagnes & dans les vignobles, on preſſe un étranger d'entrer, & l'on s'y fait un plaiſir ſenſible de lui faire accepter, ſans le moindre intérêt, tout ce qui s'y trouve. La jalouſie y eſt encore très forte, parmi les maris qui font cacher leurs femmes auſſitôt qu'un étranger entre chez eux. Le peuple paſſe la plus grande partie de ſon tems à jouer & à danſer, bien oppoſé à cet égard aux Calabrois qui ſont très laborieux, & qui ont conſervé la rudeſſe des mœurs de leurs ancêtres les anciens Brutiens. A la ſeule prononciation l'on diſtingue d'abord la diverſité qui règne en-

tre les génies de ces deux nations. Les Calabrois ont une prononciation rude & fort dure, ils mettent la même diſtinction entre les D & les T, les B & les P, que les Toſcans, & parlent du goſier. Les Tarentins au contraire allongent encore plus leurs voyelles que les Napolitains mêmes, ouvrent beaucoup la bouche en parlant, & ont conſervé quantité de mots grecs dans leur dialecte provincial.

Les monumens de l'ancienne Tarente ſe réduiſent à très peu de choſes. Je les ai viſités dans la compagnie d'un gentilhomme Tarentin, nommé *dom Cataldo Carducci*, à qui j'étois recommandé, & qui m'a paru très verſé dans les antiquités de ſa patrie. Il me fit voir hors de la ville, dans un champ à bled, un trou rond vouté par en haut, auquel aboutiſſent deux conduits, l'un pour amener l'eau, & l'autre pour la faire écouler; il croit que ce trou étoit deſtiné à la préparation de la couleur pourpre, dont on voyoit encore l'empreinte aux murs; il a de plus obſervé que très près de là, du côté de la petite mer (mare piccolo) qui étoit proprement l'ancien port, il ſe trouve une colline entiérement formée de murex, coquille dont on ſait

que les anciens tiroient la pourpre; il croit que cette colline s'eſt élevée à la longue des coquilles vuides que les ouvriers de cette teinturie y jettoient, comme le teſtaccio de Rome s'eſt formé de fragmens de potterie. Ce trou a la figure d'une chaudière, & l'on voit que l'un des conduits communiquoit avec un autre trou de forme pareille, dont la maçonnerie eſt détruite. On pêche encore une grande quantité de ces murex dans les environs.

On montre dans le couvent des Céleſtins la place qu'occupoit le temple de Diane, & dans le château celle du temple du ſoleil. Mais il ne reſte point d'autres veſtiges ni de l'un ni de l'autre. On voit dans un enclos de vignes des reſtes de thermes ou bains publics; ces reſtes conſiſtent en un magazin d'eau avec des aqueducs. On trouve dans cet endroit un grand nombre de morceaux de marbre enfouis dans la terre; le vigneron me fit voir une ſtatue égyptienne de granit, haute de deux palmes; mais elle étoit ſi mutilée qu'elle ne valoit pas le tranſport. Tout vis-à-vis dans un autre enclos de vignes, on voit l'amphithéâtre, dont les murs en briques, d'ouvrage réti-

culaire, ſont bien conſervés; quant aux gradins ils ſont entiérement détruits. Cet amphithéatre m'a paru, ici tout comme à Syracuſe & dans les autres villes grecques, fort peu ſpacieux en comparaiſon de l'étendue de la ville & du nombre de ſes anciens habitans; cela vient ſans doute de ce que les Grecs n'aimoient point ces ſpectacles ſanguinaires, & que les Romains, lorſque ces villes eurent paſſé ſous leur domination, y élevèrent, dans des tems moins anciens, des amphithéâtres pour leur uſage ſeulement. On trouve vers la mer quelques voutes taillées dans le roc, qu'on donne pour des temples de Neptune, mais ce ne ſont que des nymphées, des grottes où l'on alloit jouir de l'air frais de la mer.

Dom *Cataldo* me raconta qu'on avoit déterré il y a quelques années, ſur une colline peu diſtante, différens bas-reliefs en bronze très curieux, mais qu'on ne ſait pas où ils ont paſſé, il prétend que c'eſt dans ce même endroit qu'étoit le temple d'Hercule duquel Fabius Maximus enleva le fameux Hercule Farneſe qu'il fit tranſporter à Rome.

On voit dans l'égliſe *della trinità de' Pelegrini*, une colonne d'ancien or-

dre dorique ſans baſe, qui a trente-une palmes & demie de circonférence. Le peu qui ſubſiſte encore des anciens murs de la ville ont cela de particulier qu'ils ne ſont point en groſſes pierres de taille, comme ſont communément les anciens murs grecs, mais de moëllons liés avec de la chaux & du ſable. Cela me fait conjecturer, qu'ils ont été rebâtis dans des tems poſtérieurs. Parmi un très grand nombre d'anciens tombeaux, je n'en ai trouvé aucun de bien conſervé, ni qui offrît rien de remarquable. Il y a beaucoup d'urnes funéraires en pierre, mais ſans inſcription ni bas-relief.

La maiſon *Amato* poſſède un vaſe d'albâtre, très beau, quoique petit.

Le Galéſus célébré par les anciens poëtes

Dulce pellitis ovibus Galeſi flumen.

Horat. Lib. II. Od. VI.

n'eſt aujourd'hui qu'un ruiſſeau qui ſe jette dans le mare piccolo, eſpèce de golphe formé par la mer derrière la Tarente actuelle, & partagé en deux parties par une langue de terre. Cette race de brebis blanches, jadis ſi célèbres, qu'on lavoit dans les ondes du

Galéſus, & que ce fleuve protégeoit d'une manière ſi particulière, eſt éteinte; on ne voit plus dans cette contrée que des moutons noirs, parceque l'on a obſervé que les blancs, lorſqu'ils mangeoient d'une certaine plante fort commune dans les environs de Tarente, en mouroient, tandis que cette herbe ne faiſoit pas le moindre tort aux moutons noirs.

La ſituation de Tarente eſt encore toujours auſſi ſingulière qu'il ſe puiſſe, & il ſemble lors qu'on la voit du côté de la mer qu'elle ſoit entiérement entourée d'eau. La campagne en eſt très bien cultivée, & ſes jardins fourniſſent les fruits & les légumes les plus exquis; les vins muſcats y ſont excellens, & cette contrée abonde en productions de la terre & de la mer; ce mare piccolo, dont nous avons déja parlé, fourniſſant les meilleures eſpèces de poiſſons, de coquillages &c. en très grande quantité.

Puiſque je viens de toucher quelque choſe des coquillages, & que je vous ai déja fait mention des murex ou coquilles à pourpre, il faut vous dire un mot d'un coquillage fort ſingulier nommé *lana penna*, (*pine marine*). Ce bivalve, qui a bien une de-

mi palme de long (*gg*), ſe pèche abondamment autour du cap St. Vit, (capo San Vito) qui forme la pointe méridionale du port de Tarente; il fournit une houpe d'une eſpèce de ſoye de couleur fauve, dont on tricote des bas, des gands & d'autres parties d'habillemens. Outre que chaque individu de ce coquillage, tout grand qu'il eſt, n'en fournit qu'une petite portion, on ne tire d'une livre de cette ſoie crue après qu'elle a été préparée, que trois onces qui ſont le réſultat de la dépouille de quarante à cinquante coquilles; les pêcheurs la vendent crue douze à ſeize carlins la livre; la paire de gands ſe vend trente carlins de Naples, & la paire de bas

(*gg*) Le traducteur poſſède une pine marine de près de deux pieds de long, il s'en pêche de plus grandes. Il y a des ancrages dans la Méditerranée que ce coquillage rend très dangereux. Il arrive ſouvent aux vaiſſeaux qui y mouillent d'y perdre leurs ancres, lorſque les cables qui les portent viennent malheureuſement à frotter contre les battans d'une de ces groſſes pines, dont la ſituation perpendiculaire au fond de la mer préſente à ces cables, agités par le mouvement des eaux & du vaiſſeau, un double tranchant qui les a bientôt ſciés en deux.

cent à cent & vingt carlins ou dix à douze ducats. La manière de la préparer eſt pénible, & en même tems ingénieuſe; on ne peut ſe ſervir que des bouts, le reſte ſe jette; on la lave une infinité de fois dans l'eau fraiche, & chaque fois on la fait ſécher à l'air juſqu'à ce qu'elle ſoit parfaitement purgée du ſable & des autres ſaletés dont elle eſt imprégnée; on la peigne enſuite ſur un rebrouſſoir de fil d'archal; enfin on la file avec de petits fuſeaux pour enſuite la tricoter. Bien des perſonnes dans la vue de lui donner plus de corps y mêlent un peu de ſoye ordinaire; mais pour lors elle n'eſt plus auſſi chaude, ni auſſi moëlleuſe. Les Tarentins ne ſont pas d'accord ſi cette ſoie de pine marine eſt le byſſus des anciens, ou ſi ce n'étoit pas plutôt le cotton dont ils font des récoltes très abondantes, & dont ils ont la manière d'en préparer une eſpèce extrêmement fine, qu'ils nomment *ventinella*, avec un art ſi ſurprenant que ſix brins de ce fil tordus enſemble font un fil qui ſurpaſſe encore en fineſſe un fil ſimple du plus fin cotton ordinaire. Cet objet eſt amplement diſcuté dans un ouvrage intitulé, *Tomaſi de Vincentiis pinnæ Ta-*

rentinæ. Cette *ventinella* eſt bien plus chère que la ſoie, vu la longueur & la difficulté de ſa préparation. On cultive, comme je diſois, dans tous ces environs une prodigieuſe quantité de cotton, dont la plus grande partie eſt exportée crue; mais le pays gagneroit beaucoup davantage ſi on n'exportoit ce cotton que filé, d'autant plus qu'on excelle à Tarente dans ce genre de travail. Ce profit ſeroit manifeſte puiſque l'on ne gagne que quatre ducats par cantaro de cotton crud, qui vaut environ cinquante ducats; au lieu que l'on gagne huit ducats par cantaro de cotton filé, ainſi huit pour cent ſur la matière crue, & huit pour cent ſur la main d'œuvre. C'eſt un grand bonheur pour cette province, que la culture du cotton ne ſoit chargée d'aucun impôt, tandis que celle de la ſoie en eſt accablée; auſſi la province d'Otrante eſt-elle une des plus riches du royaume de Naples.

Comme je fis tout le tour du mare piccolo dans mon petit bâtiment, je vis à peu de diſtance de l'embouchure du Galéſus cette ſource ſi connue, qui jaillit du fond de la mer avec tant d'abondance & de force, que l'on peut puiſer au milieu de l'eau ſalée une eau bien douce qui ne s'eſt aucune-

ment mêlée avec elle ; les habitans nomment cette ſource, *il citrello*, nom qui paroit dériver du mot grec ΚΥΘΡΟΣ, ainſi que nombre d'autres mots dont ils font uſage dans leur langage. Je trouvai au bas de l'égliſe de Ste. Lucie, ſur le rivage de ce golphe, un tombeau antique, avec une urne ornée de bas-relief, mais ſans inſcription ni rien de bien particulier. Il y a beaucoup d'apparence que la partie la plus conſidérable de l'ancienne ville étoit bâtie autour de cette petite mer dont les bords ſont tout couverts de morceaux de marbre briſés. J'ai trouvé chez *Dom Cataldo Carducci* une deſcription de Tarente intitulée, *de antiquitate & varia Tarentinorum fortuna, libri octo, Joanne Juvene eorum cive autore, Neapolis ;* cet ouvrage qui eſt du ſiécle paſſé eſt fort rare, & renferme bien des particularités fort intéreſſantes. Ce ſeroit ici que je devrois placer ce que j'ai à vous dire touchant la tarentule, la nature de ſa morſure & les moyens qu'on employe pour s'en guérir ; puiſque cette araignée a pris la dénomination de cette ville-ci, & qu'elle ſe trouve fréquemment, ainſi que la vipère, l'aſpic & d'autres animaux venimeux, dans ces en-

virons. Mais comme j'ai encore recueilli dans toute la Pouille bien des éclairciſſemens concernant cet animal, je me réſerve de vous communiquer plus bas le réſumé total de mes obſervations ſur ce phénomène.

Le 23 Mai je pourſuivis mon voyage & fis route ſur Gallipoli; je vis en paſſant la rivière de Taros, dont la ville de Tarente doit avoir pris ſon nom. On n'a pas pu décider poſitivement ſi Aulon,

Amicus Aulon, fertili Baccho, minimum Falernis invidet uvis.

Horat.

étoit un vent, un fleuve, ou ſeulement la contrée qui produiſoit ce vin. J'ai cherché vainement à m'éclairer ſur ce point. Ce nom eſt tout à fait inconnu, tandis qu'il n'y a perſonne à Tarente qui ne connoiſſe le Tara & le Galéſus. Cet Aulon pouroit bien avoir été un côteau comme le mont Falerne, quoiqu'aujourd'hui les vignes de ce canton ſoient toutes plantées en plaine.

Gallipoli eſt éloigné de Tarente de ſoixante milles, & ſe trouve ſituée à peu près à l'extrêmité du talon de la botte. Cette ville eſt petite, on ne

lui compte que huit mille habitans, mais il y en a beaucoup qui ſont riches; du reſte elle eſt aſſez bien bâtie, de même que Tarente & Syracuſe; elle eſt détachée de la terre; elle forme proprement une iſle jointe au continent par un pont. Cette petite ville fait le plus grand commerce en huile de toute l'Italie; cette denrée réuſſit très bien dans toute la province d'Otrante, tant pour la qualité que pour la quantité. Quant aux bleds, aux vins & aux fruits, les environs de Gallipoli en fourniſſent amplement pour la ſubſiſtance de ſes habitans; on y cultive auſſi beaucoup de cotton, dont les habitans fabriquent de la mouſſeline & différentes autres choſes. L'huile paye rélativement à ſon prix actuel quarante pour cent de droit de ſortie, car le laſt qui vaut douze à treize carlins en doit cinq au roi. Toute la ville, qui eſt bâtie ſur un rocher, eſt creuſée en deſſous, & toutes ces voutes ſouterraines ſont remplies d'huile; parce qu'on a trouvé que la nature de ce rocher, ſur tout en été, lorſqu'il eſt bien échauffé, excite dans l'huile une fermentation qui la purifie & augmente ſa qualité; mais elle occaſione en même tems dans les lieux qui

la renferment une chaleur insupportable. En 1766 il est sorti de Gallipoli pour les autres villes du royaume de Naples 1395 last d'huile, & 17323 last qui ont été exportées hors du royaume, plus 243 cantari de cotton filé & 247 cantari de cotton ouvragé en différentes manières. Vous voyez par là que le commerce de ce port, situé pour ainsi dire à l'extrêmité de la terre, est beaucoup plus considérable qu'on ne l'imagineroit. J'y appris par hazard une anecdote que j'ignorois entiérement. On me fit voir dans la cathédrale (il domo) diverses peintures très bonnes qu'on me dit être d'un gentilhomme de Gallipoli, d'une famille encore existante nommée *Copola;* je crus y reconnoitre entiérement la manière du *Coypel* françois, & je fus frappé de la bonté supérieure de ces morceaux. Le peintre a sû varier sa manière dans chaque tableau; celui qui représente les miracles de St. François d'Assise est dans le style sombre & noble du *Guerchin;* on retrouve dans le martyr de Ste. Agathe tout le feu de la composition & tout l'enthousiasme du *Tintoret*, & dans l'assomption de la Ste. Vierge, il a imité très heureusement la délicatesse & les

graces de l'Albane. Il y a dans la maiſon de ſes deſcendans & héritiers de ſon nom quantité d'autres ouvrages de ce maître, parmi leſquels j'ai particulièrement diſtingué une Vénus dans le genre de *Paul Veronèſe*, une bataille dans la manière de *Le Brun*, & pluſieurs de ſes eſquiſſes, entre autres ceux de la galerie du palais royal du duc *d'Orléans* à Paris. Ayant demandé à ſavoir quelques particularités de ſa vie, le comte *Copola*, actuellement vivant, me dit que ſon ayeul étoit paſſé en France dans ſa jeuneſſe, & qu'il avoit paſſé une vingtaine d'années dans ce royaume où l'on conſervoit un grand nombre de ſes ouvrages, qu'on y avoit franciſé ſon nom & changé *Copola* en *Coypel* (*hh*); qu'à ſon retour il étudia & imita les peintres Italiens, d'où vient que ſes tableaux peints à Gallipoli ſont

(*hh*) Tout ceci paroît une mauvaiſe plaiſanterie faite à notre voyageur, car il eſt très certain que les quatre *Coypels* (*Noël*, *Antoine*, *Noel Nicolas* & *Charles Coypel*) qui ſe ſont immortaliſés dans la peinture, ſont nés tous quatre à Paris, & y ſont auſſi morts tous quatre; le premier y naquit en 1629 & y mourut en 1707, le dernier y mourut en 1752.

ſi ſupérieurs à ceux que ſon pinceau avoit produits en France. Il eſt mort ſur la fin du ſiécle dernier. Outre les productions de ce peintre, Gallipoli poſſède encor différens beaux morceaux de peinture, qui m'ont d'autant plus étonné qu'on rencontre d'ailleurs ſi peu de bons tableaux dans la Calabre, dans la Pouille & même dans tout le royaume de Naples. On voit dans la cathédrale deux morceaux du *Catalano*, autre peintre de Gallipoli, qui a ſu imiter très heureuſement la manière du Parmeſan; le plafond & le chœur de cette égliſe ſont d'un Napolitain nommé *Malinconico*; la compoſition en eſt bonne, mais le deſſein en eſt foible & incorrect. Il y a dans l'égliſe de St. François une repréſentation de ce ſaint qu'on attribue au *Titien*, mais je la crois ſeulement copiée d'après ce grand maitre.

Comme je ne me ſentis pas aſſez de dévotion pour faire un pélérinage à Leucca, en l'honneur de la *Madonna de finibus terræ*, je me déterminai à pourſuivre ma route juſqu'à Naples par terre; ayant fait depuis un mois révolu, ſavoir du 23 Avril juſqu'au 23 Mai, de Malthe juſqu'ici, toutes mes courſes dans la meme ſperonara.

En conſéquence je ſatisfis de mon mieux mes ſept matelots, & les congédiai à Gallipoli. J'aurois voyagé très volontiers plus loin avec des gens auſſi honnêtes, auſſi ſerviables, auſſi bons, & d'ailleurs les meilleurs mariniers & les plus expérimentés qu'on puiſſe employer ſur d'auſſi petits bâtimens. Pour vous prouver combien l'éloge que je vous en fais eſt fondé, il me ſuffira de vous dire que dans tout le cours de ce voyage il ne s'eſt pas élevé la plus petite conteſtation, le moindre ſujet de plaintes entre ces braves gens & moi, ni même entre eux, hormis une fois que l'un d'eux, en voulant me porter à terre, parce que le bâtiment ne pouvoit pas atteindre entiérement le rivage, me laiſſa tomber par mégarde dans la mer juſqu'à mi-corps; de quoi les autres devinrent ſi furieux, qu'ils vouloient tous tomber ſur lui, & que j'eus aſſez à faire pour les calmer. L'attention de ces gens-là pour les voyageurs qu'ils conduiſent, leur empreſſement à les ſervir ſont incroyables, de ſorte que je n'héſiterois pas un inſtant à leur confier même un de mes enfans, & à le croire très en ſûreté, & l'on ne peut pas mieux être ſoigné entre leurs mains.

Je crus retrouver déja dans ces mœurs ſi douces, dans leurs nés écraſés, leurs groſſes lévres, & leurs ſourcils épais, leur courte ſtature & leurs barbes, les traits qui caractériſent les Arabes, dont ils avoient auſſi la fidélité tant vantée chez cette nation. Après que je leur eûs donné quarante onces de Naples pour une route de ſix cent milles & pour un mois de perte de tems, ils repartirent pour leur pays très ſatisfaits & ſe comptant fort riches.

Je fis le voyage de Gallipoli à Otrante (*Hydruntum*) à cheval, la diſtance eſt de trente-ſix milles. Otrante eſt ſituée, comme vous ſavez, ſur la mer Adriatique, de l'autre côté de l'Italie. L'on trouve à moitié chemin, à l'endroit où l'on fait rafraichir les chevaux, un autre lieu conſacré à la dévotion, nommé *Madonna di Scarnachia*; un zèle pieux y attire de toutes parts une foule de pélerins, tandis qu'une douzaine de moines font un abus honteux des aumônes que ces bonnes gens leur apportent. Tant de lieux de dévotion, dans une province ſi écartée & privée de toute eſpèce de communication avec d'autres pays, paroitroient fort extraordinaires, ſi l'on ne ſe rappelloit les fréquens

voyages qui ſe faiſoient dans les ſiécles paſſés à la terre ſainte & à Jéruſalem, & que la plûpart des pélerins prenoient leur route par ici pour s'y rendre.

A ſix milles d'Otrante on trouve des veſtiges très fréquens & très ſenſibles de l'ancienne chauſſée que les Romains avoient conduite de Tarente à Hydruntum; chauſſée qui établiſſoit une communication entre les deux mers. Elle eſt comme la voye appienne & tous les anciens chemins des Romains, pavée de groſſes pierres irrégulières; l'on trouve de droite & de gauche quantité de ruines de tombeaux antiques; je n'en ai remarqué qu'un ſeul de conſervé; il eſt de forme quarrée & ſurmonté au deſſus de ſa voute d'un étage en pierre; tous les autres de diverſes formes, ronds, quarrés, oblongs, ſont abſolument ruinés, & ſans inſcription. La campagne entre Otrante & Gallipoli eſt très fertile en oliviers; les paturages y ſont très renommés, ainſi que la laine & la qualité des moutons, qui paiſſent dans un terrein fort ſec. Les environs d'Otrante ſont très agréables; ils ont beaucoup de vergers & de vignobles; la ville eſt petite & ne contient que trois

trois mille ames. Les montagnes d'Albanie qu'un canal de ſoixante milles ſépare d'Otrante, & qui ſont couvertes de neige toute l'année s'y apperçoivent très diſtinctement,

Acro Ceraunïæ horridos montes;
. . . . . vicina Ceraunia juxta,
Unde iter Italiam, curſuſque breviſſimus undis.

A la vue de la Grèce, je conçus le déſir le plus vif d'y paſſer, & ſi je m'étois trouvé muni de lettres de recommandation & de l'argent néceſſaire, je me ſerois à coup ſûr embarqué à Otrante pour m'y rendre. Le trajet eſt ſi court lorſqu'on a le vent favorable, qu'en été les Albanois amènent de la neige en Italie & la débarquent ſur des rivages inhabités, où les Otrantins vont la chercher & laiſſent de l'argent à la place; dès qu'ils ſont partis, les Albanois vont chercher cet argent & s'en retournent chez eux. Ces précautions ont été établies à cauſe de la peſte, & tiennent lieu de quarantaine. Le port d'Otrante eſt médiocrement bon, meilleur cependant que je ne l'aurois crû. La cathédrale (il domo) eſt un grand bâtiment gothique ſoutenu par des colonnes antiques de

granit & de marbre de différens genres. Au deſſous du chœur eſt une chapelle ſouterraine dont la voute repoſe pareillement ſur des colonnes antiques, elles ſont plus petites, mais auſſi plus belles & de différens marbres, tels que le giallo antico, le pavonazzo &c. &c. Il y en a pluſieurs qui ſont revêtues de très beaux chapiteaux; j'en ai remarqué deux entre autres, qui ont aux quatre angles des figures d'oiſeaux, tels qu'on nous décrit les harpyes, & dont les têtes reſſemblent beaucoup à des têtes de hiboux. On voit encore attenante aux murs de la ville une tour quarrée bâtie en pierres de taille liées à crud ſans chaux ni ciment, je la crois un ouvrage des Romains.

D'Otrante je me rendis à Lecce, la diſtance eſt de trente milles; je continuai mon voyage à cheval, les chemins ne m'ayant pas permis juſqu'ici de me ſervir de voiture. La continuation de la voie appienne qui alloit de Brindes à Otrante ſe reconnoit diſtinctement tout le long de cette route à pluſieurs fragmens qui s'en ſont conſervés, & aux tombeaux ruinés qu'on apperçoit de droite & de gauche. Martanna eſt un beau village à moitié

chemin, qui, de même que nombre d'autres villages de cette contrée, n'eſt habité que par des Grecs, dont la plûpart ont gardé leur façon de s'habiller, & tous ont conſervé leur langage. On trouve dans les environs de Martanna une grande quantité de médailles & de pierres gravées qui ſont pour la plûpart du tems des Romains. Tous les villages entre Otrante & Lecce ſont les plus beaux de l'Italie entière; toutes les maiſons & les égliſes ſont bâties d'une pierre blanche qui reſſemble à la pierre de Malthe; il eſt ſeulement dommage qu'il règne dans ces édifices le plus pitoyable goût gothithe; le pays eſt ſi bien cultivé qu'il ſemble un jardin continuel. J'arrivai le même jour à Lecce.

Lecce eſt après Naples la plus belle & la plus grande ville du royaume; car quoique ſa population ne monte qu'à quinze mille ames, elle pourroit aiſément en contenir huitante mille. Les rues ſont larges & bien pavées; les égliſes, ainſi que les maiſons, ſont bâties d'une pierre blanche qu'on trouve ſur les lieux mêmes. Cette pierre en ſortant de la carrière eſt tout à fait molle; les ornemens ſe travaillent deſſus avec autant d'aiſance que ſi c'étoit

de la cire, mais elle acquiert avec le tems au grand air la dureté du travertino; malheureuſement il règne à Lecce en fait d'architecture le goût le plus déteſtable; c'eſt le gothique pouſſé à l'extrême, & tous ces ornemens minutieux & multipliés à l'infini dont tout eſt ſurchargé ſont inſoutenables. Parmi le grand nombre d'égliſes qu'on compte à Lecce, la cathédrale (il domo), celles des Jéſuites, des Théatins, des Carmélites, & des Céleſtins, méritent le plus la peine d'être vues. Il y a dans la cathédrale deux tableaux de *Coppola* de Gallipoli, qui ſont bien inférieurs à ceux du même maitre que je vous ai dit avoir vus dans ſa ville natale. La façade des Jéſuites & celle des Théatins ſont les meilleures & les moins chargées d'ornemens. On montre dans l'égliſe de St. Mathias un beau tableau d'un peintre de Lecce même, nommé *Verio* qui vivoit avant *Coppola*; ſa manière eſt bonne, mais pas auſſi gracieuſe que celle du dernier; je lui trouve en revanche plus de correction dans le deſſein, il a fait pareillement ſa fortune en France, & l'on voit beaucoup de très bons morceaux de lui dans les palais de la haute nobleſſe de Lecce.

Les riches productions du pays, ſa grande fertilité jointe à l'activité & à l'induſtrie des habitans, rendroient cette province la plus riche du royaume, & l'une des meilleures contrées de l'univers, ſans les obſtacles qu'une mauvaiſe adminiſtration des finances y apportent. On fabrique à Lecce une quantité conſidérable de dentelles communes, dont le pays fournit & le fil & le lin dont il eſt fait; on y fabrique encore un tabac, dont la feuille ſe cultive au capo di Sta. Maria dans un terrein fort ſablonneux. La qualité de ce tabac ne le cède en rien à celui de Séville; mais il faut le laiſſer vieillir huit ans avant de pouvoir en faire uſage. La manière de le préparer eſt des plus ſimples & des plus communes. Pour l'avoir bien bon on ne prend que le ſommet de la plante, & l'on n'y met d'autre aprêt que de broyer les feuilles au moulin, d'en tamiſer la poudre à travers une mouſſeline & de la conſerver dans des bouteilles de verre où elle fermente & acquiert ſon point de perfection. Il y a bien des perſonnes qui y mêlent un peu d'huile de piſtache, ce qui accélère l'opération, mais il en contracte un goût étranger.

La livre de ce tabac de la meilleure qualité coute vingt carlins. Il n'eſt permis à chaque poſſeſſeur de biens fonds d'en cultiver qu'un nombre de plantes déterminé, dont il paye un droit au Roi, évalué à tant le pied; tout ce qu'on cultive au-delà eſt réputé contrebande & arraché par le fermier lorſqu'il vient faire ſa viſite. Ce tabac, le lin, le chanvre, le cotton, & l'huile dont il ſe fait de très abondantes récoltes procureroient à ce pays un commerce extérieur des plus avantageux, ſi des impôts deſtructifs ne lui ôtoient toute ſon activité.

Il ne me reſte rien à vous dire ſur ce que Lecce renferme de remarquable, ni quant aux choſes, ni quant aux hommes; car je vous avoue que dans toute la Sicile & dans tout le royaume de Naples, je n'ai pas trouvé de ville, ni même de village, où j'aie rencontré auſſi peu de gens inſtruits ou ſeulement doués de quelque eſprit naturel, ce qui peut provenir du grand nombre de nobles oiſifs, orgueilleux, & pauvres, qui l'habitent. Les femmes y ſont belles à ravir, & ſans que leur beauté m'en ait impoſé ſur leur compte, je les ai trouvées beaucoup mieux partagées du côté de

l'eſprit que les hommes ; elles ont du moins le talent de la muſique, de belles voix, & danſent avec grace. Cette ſtupidité des citoyens de Lecce ne peut être imputée au climat, puiſqu'à Bari, où ce climat eſt le même, & qui n'en eſt éloigné que de cent vingt milles, on trouve beaucoup de gens d'eſprit & de génie. Il faut pourtant avouer qu'à Lecce, qui n'eſt qu'à huit milles de la mer, l'air eſt plus épais & plus peſant qu'à Bari. La maiſon *Palmyri* poſſède quelques médailles avec quelques tableaux de peu de valeur ; & leur poſſeſſeur doit avoir écrit un livre ſur la tactique que je ne connois point. Il étoit le ſeul particulier de la ville au ſervice militaire de ſon ſouverain.

On voit ſur la place de Lecce une colonne de marbre blanc, qu'on y a apportée de Brindes, où l'on en voit une autre toute ſemblable, mais beaucoup mieux conſervée, dont je vous donnerai la deſcription en ſon lieu. Le chapiteau de celle de Lecce eſt moderne, & la colonne a été ſi endommagée par le feu, que les différentes piéces en ſont jointes avec des crampons de fer. Je ne m'engagerai pas dans la queſtion ſavoir, ſi le lieu où

Lecce ſe trouve actuellement ſitué eſt le même qu'occupoit l'ancienne Lupatia ou non. Au moins n'en exiſte-t'il pas le moindre veſtige, on y a ſeulement trouvé quelques vaſes campaniens.

De Lecce à Brindes l'on compte vingt-quatre milles; tout le pays entre ces deux villes eſt couvert d'oliviers. On trouve juſqu'à moitié chemin, c'eſt-à-dire juſqu'à un village nommé St. Pietro della Lama, à chaque pas, des traces de l'ancienne chauſſée, & des ruines de tombeaux. Brindes (Brindiſi) ce Brunduſium ſi célèbre ſous l'ancienne Rome, où s'équipoient les flottes les plus formidables, où ſe préparoient les entrepriſes les plus importantes, où ſe trouvoit un des meilleurs ports de l'Italie, & qui joignoit par la navigation cette contrée à la Grèce & à tout l'orient, ce Brunduſium qui, moyennant tous ces avantages, doit avoir été anciennement une ville conſidérable & fort peuplée, n'eſt plus aujourd'hui qu'un petit endroit très mal ſain d'environ neuf mille ames; dont le havre ne peut plus recevoir que des barques de pêcheurs, tandis qu'on a peine à reconnoitre la forme & la grandeur de l'an-

cien port, du milieu de l'étang bourbeux que la mer a formé à ſa place. Le plus beau, ou plutôt le ſeul monument de l'ancien Brunduſium qui ſe ſoit conſervé, eſt une colonne de marbre blanc, d'ordre romain ou compoſite, élevée près du port & à côté de laquelle il y en avoit une pareille, dont le piédeſtal eſt encore en place; quant à la colonne, c'eſt celle que je vous ai dit avoir été tranſportée à Lecce. Celle qui eſt encore en place à Brindes a cinquante-ſept palmes & demie de haut, & cinq palmes de diamètre; le chapiteau eſt orné dans ſes quatre angles de quatre divinités marines, & dans le milieu de chaque face ſe trouve un Dieu avec ſes attributs, ſavoir *Jupiter*, *Hercule*, *Neptune*, & *Pluton*. On pourroit juger par la poſition de ces colonnes qu'elles ont ſervi à un phare ou fanal, ſur tout ſi l'on conſidère qu'il ne ſe trouve dans le même endroit aucun veſtige de quelque édifice un peu conſidérable. Il ſeroit poſſible qu'il y ait eu une poutre ou traverſe poſée ſur les deux colonnes, à laquelle traverſe on attachoit un certain nombre de lanternes qui ſervoient de fanal, & qu'on ait voulu d'ailleurs figurer par-

là l'extrémité de l'Italie, par alluſion aux colonnes qu'*Hercule* poſa pour déſigner l'extrêmité du monde connu de ſon tems.

On donne l'égliſe du St. Sépulcre pour un temple antique, c'étoit une rotonde; & comme elle eſt bâtie de groſſes pierres de taille jointes à crud, ſans chaux ni ciment, la choſe paroit aſſez vraiſemblable. Ce qu'il y a de bien certain c'eſt que cèt édifice n'eſt point du bon tems de l'architecture; ſa forme n'eſt pas parfaitement circulaire, & il n'y a point de portique à l'entrée; cette entrée décrit un demi cercle différent, qui ne fait point corps avec le reſte du bâtiment, ce qui lui donne une irrégularité déſagréable. L'on reconnoit auſſi le mauvais goût du tems de la décadence des arts, aux ornemens de l'ancienne porte qui eſt murée aujourd'hui. Cet édifice eſt vouté, & ſoutenu entiérement par des colonnes de marbre. Un antiquaire de Brindes m'a aſſuré ſaintement que *Virgile* étoit mort à ſon retour de Grèce dans une petite maiſon peu éloignée de cette colonnade, ce qu'il prétend avoir lu, je ne ſais où, & dans je ne ſais quel auteur. Près de la porte qui conduit à Naples, on voit des

veſtiges d'un bâtiment en briques, qui paroit avoir été une conſerve d'eau. Voila, outre quelques inſcriptions, tout ce qui s'eſt conſervé de l'ancien Brunduſium. Ces inſcriptions ont toutes été rapportées par *Gruter*, & par *Pratili* dans ſa *via Appia*, ouvrage que j'ai trouvé aſſez exact; elles doivent encore être publiées dans peu par un amateur d'antiquités, qui eſt de Brindes, & qui y joindra la deſcription de tous les monumens de l'ancien Brunduſium qui ſe ſont conſervés juſqu'à nous.

Le port ſe trouve actuellement, comme nous l'avons déja obſervé, dans le plus pitoyable état, & n'eſt d'aucun uſage; j'ajouterai que par ſa poſition qui eſt fort ſingulière, les vaiſſeaux y étoient fort en ſûreté; il étoit auſſi très vaſte, quoique ſon étendue n'approche pas de celle des ports de Tarente, de Syracuſe, d'Auguſte & de Meſſine.

On peut auſſi inférer des tombeaux antiques que l'on trouve à chaque pas très près des murs de la ville actuelle, que l'ancienne n'avoit, ainſi que la moderne, que trois milles de circuit; puiſque tout le monde ſait que les Romains n'élevoient point de to.n-

beaux dans l'enceinte des murs de leurs cités.

Brindes a joui dans tous les tems de grands privilèges, ſur toutes les autres villes du royaume, en ſa qualité de port franc, particuliérement ſous les empereurs d'Allemagne, & ſurtout ſous *Fréderic II*; privilèges qu'elle a preſque tous perdus depuis; elle a cependant conſervé celui de ne payer que la moitié de la taxe ſur les feux ou ſur les maiſons, c'eſt-à-dire vingt-un carlins au lieu de quarante deux qui ſe payent par maiſon, dans toutes les autres villes du royaume de Naples. Le ſol qui l'environne eſt excellent, & produit des vins & des huiles de la meilleure qualité dans la plus grande abondance.

J'ai rencontré à Brindes deux hommes très verſés dans les antiquités, dom *Paſcal Roſſi*, vicaire de la cathédrale, & dom *Ortenſio Leo*, qui eſt un particulier de la ville. Chacun d'eux poſſède un joli médailler, & le dernier a fait de plus une collection de pierres gravées, dans le grand nombre deſquelles il y en a quelques unes de rares & d'un travail précieux, entre autres une agathe-onix, taillée en creux, repréſentant un guerrier bleſſé

& mourant qui écrit ſur un bouclier, de même que ce Spartiate mourant qu'on voyoit ſur une pierre gravée du cabinet du feu *Baron* de *Hoſch*, qui écrit auſſi avec ſon ſang ſur ſon bouclier une relation de la victoire. Le travail de celle de Brindes eſt ſupérieurement beau, & tous mes efforts pour engager ce dom *Leo* à me la céder ont été vains. Un de ſes couſins a compoſé une jolie diſſertation qui contient des recherches ſur la vie de M. *Pacuvius* qui étoit un parent *d'Ennius* & natif de Brunduſium. On croit que c'eſt lui qui a peint le *Foro Boario* à Rome; j'ai vu chez le même ſavant un manuſcrit intitulé *Meſſapographia di Epifanio Ferdinando*, elle contient de très bonnes recherches ſur l'ancienne *Meſſapia*. J'eſpère qu'il ne tardera pas à le publier.

L'air de Brindes eſt mal ſain tout le long de l'année, mais c'eſt ſurtout en été qu'il eſt le plus dangereux de toute l'Italie, & la garniſon qui ſe relève tous les trois ans y laiſſe toujours le tiers de ſon monde (*ii*).

(ii) Il eſt inconcevable combien la conſervation de l'eſpèce humaine tient encore peu à cœur, dans ces tems où l'on a ſans ceſſe

Permettez-moi une courte digreſſion ſur le mot *Brindiſi*, adopté dans le plus pur toſcan, pour annoncer qu'on boit à la ſanté d'une perſonne. J'ai prié ce dom *Ortenſio Leo* de me dire ſa penſée ſur l'étymologie de ce mot, n'étant point ſatisfait des explications,

le mot humanité à la bouche. Il ſeroit peut-être fort aiſé de deſſécher ces marais ſalés, cauſe ordinaire du mauvais air qui règne dans les villes voiſines de la mer. L'on a rendu en France depuis peu d'années la ſalubrité à pluſieurs places de guerre, auparavant très mal-ſaines; il n'a fallu pour cela que quelques travaux peu diſpendieux, mais bien entendus. Pourquoi d'un autre côté, mettre en pleine paix des garniſons dans des lieux auſſi deſtructeurs? En retranchant ſeulement les ſentinelles de nuit, ou en les réduiſant au plus petit nombre poſſible, ou bien en les obligeant de s'enfermer dans leurs guérites, l'on ſauveroit peut-être les deux tiers des hommes que la mortalité enlève chaque année à la garniſon de Brindes. Dans les étés de 1757 & 1758, la garniſon françoiſe de Calvi en Corſe perdit chaque été la cinquième partie de ſes ſoldats factionnaires, tandis qu'il ne mourut pas plus d'officiers, ſergens & caporaux qu'il n'en ſeroit mort dans toute autre place de guerre, & que de trente canoniers, qui ne montoient pas la garde il n'en mourut dans les deux étés qu'un ſeul, encore étoit-il attaqué de la poitrine.

qu'on en donne communément; les uns font dériver cet uſage de l'abondance & de la bonté des vins de Brindes, d'autres du penchant de ſes habitans à la boiſſon, d'autres d'une ſocieté qui doit s'y être formée dans le ſiécle dernier, & y avoit introduit l'uſage de faire quelques rimes à l'impromptu à chaque verre de vin qu'on buvoit. L'explication que me donna ce ſavant me parut encore la plus naturelle de toutes, quoiqu'elle ſe perde dans la haute antiquité. Il croit, me dit-il, dans d'autres contrées de l'Italie des vins auſſi bons que les nôtres, & dans la même abondance; les habitans de Brindes ne ſont point fort adonnés à la boiſſon, & nos beaux eſprits n'ont jamais donné le ton ni ſervi de modèle à ceux du reſte de l'Italie. Je croirois donc plus volontiers, pourſuivit-il, que c'eſt des fréquens départs des Romains de Brunduſium pour la Grèce, de l'uſage où l'on étoit d'accompagner ſes amis, ſes parens juſqu'à ce port, ou d'y venir à leur rencontre, du nom enfin de ce lieu où ſe faiſoient les adieux, les vœux pour la proſpérité du voyage, & où l'on ſe revoyoit enſuite pour la première fois &c. que s'eſt formée

cette expreſſion *Brindiſi*, qu'on a appliquée par la ſuite à tous les vœux en général, & qui s'eſt perpétuée juſqu'à nos jours pour déſigner les ſouhaits qu'on eſt dans l'habitude de faire, en buvant, pour la ſanté des perſonnes qui nous entourent (*kk*).

(kk) Il eſt étonnant que notre voyageur, qui eſt Allemand, n'ait pas reconnu dans ce mot *Brindiſi*, dont les Italiens ſe ſervent en buvant à la ſanté d'une perſonne, une expreſſion encore très familiére parmi les buveurs dans une grande partie de l'Allemagne *ich bring dirs*, ou par contraction ſimplement *bring dirs*, qui eſt rendue mot à mot en françois, par une expreſſion également très familière à un certain ordre de perſonnes, qui diſent en buvant à la ronde, *je vous la porte*. Je trouve dans le grand vocabulaire françois, „ *Brinde*, vieux mot „ qui s'eſt dit autrefois à table d'un verre „ de vin bu à la ſanté de quelqu'un & „ porté à un autre. On diſoit boire des „ brindes, pour dire boire des ſantés à la „ ronde “. Qui ne voit que les François ont emprunté cette expreſſion comme bien d'autres que l'on pourroit citer, des Lanſquenets ou plutôt *Lands Knecht*, dont ils avoient un ſi grand nombre dans leurs armées, & qui l'auront également portée en Italie qu'ils ont ſouvent inondée. Les Italiens ont manifeſtement ſubſtitué le nom d'une ville connue à un mot dont ils ne connoiſſoient pas le ſens; comme les François

De Brindes je me rendis à Oſtuni, petite ville de quatre mille ames; elle eſt ſituée ſur une haute montagne, & jouit d'une très belle vue; on rencontre quelquefois ſur ce chemin des reſtes de la voie trajane ou militaire, & quelques ruines de tombeaux en briques.

D'Oſtuni à Monopoli l'on traverſe des forêts d'oliviers, & à ſix milles de Monopoli, l'on trouve les ruines de la ville d'Egnatia :

Dehinc Gnatia lymphis &c. *Horat.*

On y diſtingue encore ſes anciens murs, qui s'élèvent de quelques palmes au-deſſus du ſol; ils ſont de pierre de taille poſés à crud ſans chaux

ſubſtituent communément au mot *ſauer-kraut* compoſé de *ſauer* aigre, & *kraut*, choux, l'expreſſion *choux croute* qui leur préſente deux mots connus, mais qui ne rendent point le mot allemand. Du reſte l'expreſſion *bring dirs* des Allemands, *je vous la porte* des François, eſt le *tibi propino* des Latins, qui tenoient l'uſage de boire à la ſanté & à la ronde des anciens Celtes, chez leſquels il étoit déja très familier. On ſait que dans leurs feſtins ils buvoient ces ſantés dans les crânes des ennemis qu'ils avoient tués; auſſi les coupes les plus anciennes ont-elles la forme d'un crâne.

ni ciment; plus un tombeau antique, une conſerve d'eau ſouterraine qui peut avoir ſervi à des bains, & qu'on reconnoit avoir été décorée en ſtuc; enfin un autre édifice ſouterrain de forme quarrée, avec une ouverture à chaque angle, vraiſemblablement pour lui donner du jour & de l'air; je le crois pareillement une conſerve d'eau, de pareils édifices ayant été néceſſaires dans un pays de plaine comme celui-là, où l'on trouve rarement de bonnes ſources, & où l'on eſt forcé d'y ſupléer par l'eau de pluye. *Pratilli* a donné dans ſa deſcription de la voye appienne un plan gravé de cette ville tracé d'après ſon imagination, car il n'eſt pas poſſible de ſavoir ſi elle étoit bâtie auſſi réguliérement qu'il le prétend, vu que les murs ne s'en ſont pas conſervés par-tout.

Monopoli eſt une ville de dix mille ames, & la plus affreuſe de toutes celles qui ſont ſituées en ſi grand nombre ſur la mer adriatique. Si l'on ſe contentoit de ne la voir que de loin, on pourroit en avoir meilleure idée, car les environs en ſont beaux, plantés d'orangers & de citroniers, & ſa rade offre un coup d'œil très gracieux. On

y fabrique beaucoup de toiles de lin & de cotton.

Après avoir enſuite traverſé Polignano & Mola, jolies petites villes, l'on arrive à Bari, capitale de la province de ce nom; la ſituation de cette ville eſt des plus belles, & le ſol de ſes environs des plus fertiles: grains, vins, huiles, pêche, tout y eſt dans la plus grande abondance *piſcoſique mœnia Bari*, *Horat.* Cette ville n'offre d'ailleurs rien de bien intéreſſant à voir, à moins qu'on ne veuille aller s'édifier, & fortifier ſa ſanté au baſſin de l'eau miraculeuſe à laquelle on a donné le nom de manne, & que St. Nicolas de Bari, mort dans le quatriéme ſiécle exſude de ſes os. Ce ſaint repoſe ſous le maitre autel de la chapelle ſouterraine d'une grande égliſe deſſervie par cent vingt chanoines, & immenſément riche. Le Roi de Naples en eſt tréſorier, & il eſt fort à craindre que de gardien du tréſor il ne s'en rende quelque jour propriétaire. Pour jouir de la vue de ce miracle, il faut paſſer la tête dans une aſſez petite ouverture placée ſous l'autel, où l'on voit à la clarté d'une bougie très mince, au fond d'un trou perpendiculaire de huit à

dix palmes de profondeur, quelques oſſemens qui ſurnagent à la ſurface d'une eau, qu'on fait boire à tous les bons croyans, & qui a la propriété de leur corroborer le corps & l'ame. Ce qui conſtitue proprement le miracle, c'eſt que cette eau ne diminue point & ne ſe corrompt jamais, lorſqu'on en conſerve hors de là en plein air dans des bouteilles ou dans d'autres vaſes. Je paſſai, ſuivant l'uſage, ma tête dans l'ouverture, & j'entendis aſſez diſtinctement le bruit que fait de l'eau qui coule d'un petit tuyau; il ne m'en fallut pas davantage pour être convaincu de la certitude du miracle. Cette égliſe eſt ornée de quelques bons tableaux du *Carravage*, & il y en a un autre du même peintre dans celle de Ste. Claire. Le port de Bari, quoique neuf, ne vaut pas grand choſe.

Il paroit que l'ancien Barum étoit bâti ſur la même place que le Bari actuel, vu qu'on y a trouvé nombre de tombeaux, d'urnes funéraires, & ſurtout de beaux vaſes campaniens. J'ai vu chez le chanoine *Pedruzzi* pluſieurs de ces vaſes qui ſont de la plus belle forme, & dont les figures ſont parfaites quant au deſſein. Il y en a

deux ſurtout dont les peintures repréſentent des travaux d'Hercule, qu'il eſtime cent onces ou trois cent ducats. La nobleſſe de cette ville y jouit de pluſieurs droits & privilèges qui ſont fort étendus, entr'autres du privilège excluſif de la fournir de bled, de vins, & d'huile, ce qui la rend maitreſſe abſolue du peuple & lui fait un gros revenu. Comme ce gain ne tombe que ſur une dixaine de familles nobles, car il n'y en a pas d'avantage à Bari, les parts en ſont très conſidérables. Le Roi, pour le bien du peuple, a pris la précaution de charger le gouverneur royal de préſider à cette adminiſtration. Le peuple y a-t-il beaucoup gagné? C'eſt ce que je me garderai bien de décider. Bari contient trente mille habitans.

En vous parlant de Lecce, je vous ai déja fait remarquer le contraſte que forme d'une part le génie délié des habitans de Bari, & de l'autre l'épaiſſe ſtupidité de ceux de Lecce. J'ai obſervé ſurtout beaucoup d'activité & d'induſtrie à Bari; on y travaille très bien le verre, & l'on y fabrique beaucoup de toiles de lin & de cotton. Il n'y a pas juſqu'au *caput mortuum* du vin qu'on y diſtille, dont on ne

ſache tirer parti; il s'en fait une cendre fort recherchée pour la préparation du ſavon, & pour celle d'une certaine couleur verte; on en tranſporte beaucoup en Sicile. Il croit auſſi dans ces environs une eſpèce particulière d'excellent vin muſcat.

On ſe rend de Bari à Barletta par la plus belle & la plus agréable de toutes les routes. Elle reſſemble ſinguliérement à ce chemin ſi vanté de la Suiſſe, qui conduit de Genève à Lauſanne. On trouve de quatre milles en quatre milles une jolie petite ville, & la campagne qui les environne eſt partout très bien cultivée. Giovenazzo & Molfetta ſont très joliment ſituées & charmantes. On trouve à Biſceglie (l'ancienne *Vigiliæ*) quelques antiquités dignes d'attention; la contrée d'alentour eſt d'une fertilité qui répond à la bonne culture qu'on lui donne & produit de l'huile & du grain.

Avant d'arriver à Biſceglie, l'on trouve fort près de la ville des thermes ou bains antiques très bien conſervés. Tout y eſt ancien hormis la voute en cailloutage. On monte ſix marches pour y entrer; en dedans il y a deux gradins ſous l'eau, leſquels règnent tout autour & ſervoient à aſſeoir les bai-

gneurs. La forme de cet édifice, qui a un étage outre le plein pied, eſt quarrée. On voit l'endroit par où l'eau s'écouloit du bain ſupérieur dans l'inférieur, c'eſt un trou qui perce à travers d'une pierre. Quoique l'architecture de ce bâtiment n'ait rien de fort extraordinaire, ſa belle conſervation, ſes pierres blanches, qui lui donnent un air neuf, le rendent très digne d'attention. Je n'ai point vu de monument antique auſſi frais ni auſſi bien conſervé. Les anciens murs de Vigiliæ ſubſiſtent encore en entier, & ſont en briques. La quantité de tombeaux antiques, en briques & en tuf, y eſt innombrable, mais ils ſont tous détruits, & ceux que j'ai été à portée d'examiner ſont petits & d'une architecture très ordinaire. On peut conclure de cette multitude de tombeaux que Vigiliæ a été plus peuplée qu'on ne croit. En dedans & près des murs de la ville, il y a un bâtiment antique, que je pris d'abord auſſi pour un tombeau, à cauſe qu'on y voit des niches pratiquées dans le mur ; mais après l'avoir examiné de plus près, & trouvé dans le bas de ces niches des trous ronds faits pour recevoir un corps cilindrique, & que d'ailleurs les anciens ne ſouffroient jamais de tom-

beaux dans l'enceinte de leurs murs, je me ſuis bien plutôt déterminé à juger que ce bâtiment étoit un cellier (*cella vinaria*), & que ces niches étoient deſtinées à y placer les amphores ou vaſes à mettre le vin, dont les queues de forme cilindrique ſe fixoient dans ces trous ronds qu'on y diſtingue encore. Ce monument mériteroit bien d'être deſſiné, & je m'en ſerois chargé ſi j'avois pu trouver dans tout Biſceglie un deſſinateur en état d'entreprendre la choſe.

La ville actuelle eſt à la vérité très petite, mais fort bien bâtie, & renferme même pluſieurs beaux palais d'un très bon goût.

De Biſceglie à Trani l'on compte ſix milles; vous trouvez continuellement, chemin faiſant, des tombeaux antiques & des reſtes de la voye trajane ou militaire. Trani eſt une petite ville charmante, très vivante, & très bien bâtie, avec des rues fort régulières & de fort belles maiſons. De là juſqu'à Barletta, c'eſt toujours la même continuité de tombeaux & de débris de l'ancienne chauſſée, mais dans le plus grand état de dépériſſement.

Barletta eſt une belle ville, paſſablement grande, mais entiérement dépeuplée. Elle renferme quelques égliſes remarquables

remarquables par leur beauté. On diſtingue dans celle de l'aſſomption deux excellens tableaux, l'un de *Solimène*, très bien conſervé & des meilleurs de ce maître; l'autre, qui repréſente un Chriſt ſur la croix au pied de laquelle on voit Marie & Jean, eſt dans la manière du *Guide*, mais il me paroit du *Coppola* de Gallipoli. L'on voit ſur la place du marché une ſtatue coloſſale en bronze, elle eſt aſſez mauvaiſe & m'a paru romaine. Je crois qu'elle a dû repréſenter *Jules Céſar*; ils ſe ſont aviſés à Barletta de lui mettre un crucifix de fer à la main, ſans doute pour en faire un *Conſtantin*.

En pouſſant huit milles plus avant dans les terres l'on arrive de Barletta à Cannes, (*Cannæ*). Cette ville étoit autrefois bâtie ſur deux collines, entre leſquelles le chemin paſſe encore aujourd'hui; c'eſt là vraiſemblablement la raiſon pourquoi les Romains la nommoient *Cannæ* & non *Canna*. J'ai trouvé ſur la colline de la droite une colonne avec une inſcription tellement endommagée qu'il n'eſt pas poſſible d'en rien lire, un grand nombre de tombeaux ruinés, une colonne briſée de granit tacheté de noir, une table funéraire avec une inſcription;

cette table m'a mis à portée de connoitre la véritable figure des faiſceaux, tels qu'ils étoient dans les premiers tems; elle en préſente deux, qui ſervent d'ornement de chaque côté de l'inſcription. Ces faiſceaux n'ont point de hache, on n'y apperçoit qu'un bâton qui dépaſſe d'environ deux pouces les autres, qui ne ſont point liés par une branche de laurier, mais par une bande fort étroite qui paroit déſigner une couroye. On voit auſſi les reſtes d'une petite maiſon & d'un temple bâti de moëllons à chaux & à ſable; la moitié de la couverture du temple, qui eſt vouté, ſubſiſte encore. On trouve ſur la colline de la gauche une autre colonne avec une inſcription, qui eſt pareillement très endommagée. Au pied de cette même colline eſt une nimphée antique en pierres quarrées très bien conſervée, avec une fontaine très abondante d'une eau limpide qui ſe diſtribue dans différens réſervoirs. L'on diſtingue tout autour du côteau des veſtiges des anciens murs de la ville.

En deça de l'Aufide, (*Aufidus*), Oſanto, eſt ce fameux champ de bataille où *Terentius Varro* fut ſi complettement battu par *Annibal*. On le nomme encore aujourd'hui dans le langage vul-

gaire, *il campo del ſangue.* La rivière me parut petite & couloit au travers d'une grande étendue de marais, de ſorte qu'il y a apparence qu'elle doit groſſir conſidérablement dans le tems de pluye. Le champ de bataille eſt une vaſte plaine, qui, lorſque je la vis, étoit ſemée d'orge; on trouve encore actuellement & même aſſez ſouvent, en labourant ces terres, d'anciennes armes, des bagues, & d'autres antiquités. Salpe eſt ſituée à dix milles de cette plaine, vers la mer Adriatique; ce fut vers ce lieu que les Romains dirigèrent leur fuite. La poſition de ce champ de bataille prouve la ſupériorité de talens & de valeur du héros Carthaginois, puiſque dans une plaine auſſi parfaitement unie que celle-ci, le terrein ne pouvoit pas donner plus davantage à un parti qu'à l'autre (*ll*).

(*ll*) Notre voyageur ne s'eſt pas rappellé ſans doute, qu'*Annibal* avoit préciſément manœuvré de façon à attirer les Romains en plaine, où tout l'avantage étoit pour lui, vû que ſa cavalerie étoit ſupérieure à la leur en nombre & en bonté. De plus, comme il ſavoit que le matin il ſe lève du lit de l'*Aufide* un vent plus impétueux qu'il

A ſept milles plus loin l'on voit Canoſa, ville ſituée ſur une colline aſſez élevée. Avant d'arriver au Ponte di Canoſa, pont conſtruit ſur l'*Aufide*, l'on remarque deux tombeaux en briques, dont l'un eſt vouté par deſſus, & l'autre s'élève aſſez haut en forme de tour. Plus loin en s'avançant vers la ville eſt un arc de triomphe pareillement en briques, les deux côtés de la porte triomphale ſont ornés de pilaſtres; le deſſus de cette même porte étoit revêtu de groſſes pierres, & le tout paroit avoir été d'un bon ſtyle. De l'autre côté de cette petite ville eſt un arc du même genre d'architecture, il eſt ſeulement un peu plus grand; la voye appienne qui conduiſoit à Rubbiæ aujourd'hui Ruvo, (*inde Rubbiis feſſi devenimus*) paſſoit par deſſous cet arc. On voit effectivement par-ci par-là des traces de cet ancien chemin de Ponte Canoſa à Ca-

n'en ſort d'aucune rivière, & qu'il fait voler des tourbillons de ſable & de pouſſière, il ſe poſta de manière que ce vent que ſon armée avoit à dos ſouffloit dans le viſage & dans les yeux des Romains. *Frontin* n'héſite pas même d'attribuer à cette poſition le gain de cette bataille ſi funeſte à la république Romaine.

noſa, Ruvo & Bari. Il eſt très vraiſemblable que ces arcs de triomphe, de même que ceux de Bénévent, ſi bien conſervés, ont été érigés à l'honneur de *Trajan*, au retour des victoires qu'il remporta ſur les Daces. Canoſa même offre à la curioſité quelques inſcriptions, qui dans le fond ne ſignifient pas grand choſe. On trouve dans ſes environs une grande quantité de médailles en argent & en bronze, ainſi que des pierres gravées; outre cela les champs ſont couverts de ruines de tombeaux.

Je vis employer ici une ſingulière méthode pour battre les pois & les fèves; une cornemuſe ſe fait entendre, auſſitôt voici vingt à vingt-cinq perſonnes en ſabots qui ſe mettent à danſer vigoureuſement ſur une couche de ces légumes, & ſuppléent par cette joyeuſe opération à nos fléaux. On eſt étonné de voir dans un climat auſſi chaud les gens travailler en danſant, ſe guérir de la morſure de la tarentule en danſant, & ce goût ſi décidé pour la danſe dominer par-tout & ſe manifeſter dans toutes les occaſions. A propos de la tarentule, voici je crois le lieu de vous communiquer tout ce que j'ai pu obſerver & recueillir tou-

chant cet animal & ſa piquure.

Cette araignée, qu'on montre dans tous les cabinets d'hiſtoire naturelle, eſt effectivement très commune dans les environs de Tarente, dont elle tire ſon nom; elle ne l'eſt guères moins dans toute l'étendue des provinces de Lecce, de Bari, & même de la Pouille. Tout ce qu'on en raconte eſt vrai, ſavoir, que les perſonnes qui en ſont mordues ſont guéries au moyen de la danſe, & qu'il faut même que cette danſe s'exécute ſur un air particulier qu'on nomme tarentella. Mais il n'en eſt pas moins très vraiſemblable, que cette morſure n'eſt point ſi dangereuſe, & ne produit pas préciſément les ſymptômes qu'on obſerve chez ceux qui ſe figurent d'avoir été mordus; que le moyen uſité n'eſt pas le ſeul propre à la guériſon de ce mal, & qu'enfin l'habitude & l'imagination y entrent pour beaucoup plus que la réalité. C'eſt auſſi là ce que penſent & affirment les médecins les plus ſenſés de Tarente, & des provinces que nous avons citées. Il y a du reſte des expériences qui dépoſent pour & contre cette opinion dominante. C'eſt, dit-on, dans les mois de Juillet, Aouſt & Septembre, que ces araignées ſe font voir

en plus grand nombre dans les champs & dans les vignes, & c'eſt préciſément auſſi dans ces mois-là qu'il eſt le plus ordinaire de trouver des gens qui cherchent à ſe guérir de leur piquure par le moyen de la danſe. La muſique d'après laquelle on danſe eſt toujours ſur la même mélodie; c'eſt la danſe ordinaire du pays; on ſait que chaque contrée en a une affectée, comme les allemandes & les boiteuſes en Allemagne, les rigaudons en Provence, la fraſcone en Toſcane, les contredanſes en Angleterre, & le fandango en Eſpagne, &c. &c. Voici d'un autre côté les doutes qu'on forme contre ce beſoin indiſpenſable de danſer; on ne trouve que très rarement, dit-on, les marques de la morſure à ceux qui ſe prétendent mordus; la grande chaleur, un air épais, & les eaux de pluye qui ſe gâtent dans de mauvaiſes citernes, épaiſſiſſent & corrompent les humeurs, (ſurtout à Tarente où l'humeur ſaline domine avec tant de violence), abattent les eſprits, occaſionnent la mélancolie & perdent l'eſtomac. L'exercice, la ſueur & la gaieté, ſont ſans contredit les remèdes les plus efficaces contre de pareils maux, qui ſont bien plus fréquens, ainſi que les prétendues

morſures, chez les femmes que chez les hommes. Ce qui ſurprendra d'autant moins lorſqu'on ſaura que les maladies hyſtériques ſont plus ordinaires & plus violentes dans ces pays-là qu'ailleurs, & vont quelquefois juſqu'à la fureur (*mm*). Le mouvement violent que la danſe occaſionne, car il arrivera quelquefois à une femme de danſer continuellement pendant trente-ſix heures ſans boire ni manger, ébranle néceſſairement toute la machine, met les humeurs épaiſſies en action, les diviſe, & peut conſéquemment adoucir le mal ou même le guérir. De là vient auſſi que le peuple eſt dans la perſuaſion que les perſonnes mordues ſont obligées de danſer tous les ans dans cette ſaiſon, parce qu'effectivement la grande chaleur ramène ſouvent les ſimptômes de la maladie, qu'on prend pour la morſure de la tarentule. Enfin l'on peut alléguer contre les prétendus effets de cette morſure, que tous ceux à qui leur

(*mm*) Les femmes grecques d'Ajaccio en Corſe, lorſqu'elles ſont atteintes de ce mal à un pareil degré de violence, ſe croient poſſédées, & leurs prêtres les font porter à leur égliſe pour les exorciſer.

pauvreté ôte la faculté de payer des muſiciens ſouffrent à la vérité pendant cette partie de l'été, mais ne s'en trouvent pas moins beaucoup ſoulagés aux approches de l'hyver, que les femmes ſont très fréquemment mordues & les hommes très rarement; qu'enfin ce n'eſt point un penchant irréſiſtible qui porte à danſer; mais qu'on prend toujours ce parti de propos délibéré, ſouvent même à contre cœur, & comme on prend une médecine.

Ceux au contraire qui ſoutiennent que la morſure de la tarentule produit effectivement ces effets prétendus, oppoſent à ces doutes d'autres expériences, ſavoir qu'il n'y a d'ordinaire que des gens du commun qui ſoient mordus, & jamais des perſonnes en état de s'en garantir, & qui ne ſont pas forcées d'aller travailler dans les campagnes, or il faut avouer qu'on ne voit effectivement danſer que des gens du peuple, & que les femmes étant dans l'uſage de travailler les bras nuds ſont beaucoup plus expoſées à être mordues, & par conſéquent plus ſouvent dans le cas de faire uſage du remède, qu'enfin ſi la choſe ne provenoit que d'une paſſion hyſtérique,

on ne verroit pas auſſi communément des perſonnes de ſoixante ans & des femmes groſſes de huit mois, danſer avec la même ardeur que les autres. Le Marquis *Palmyri* à Lecce me cita là deſſus l'exemple que voici ; il avoit une parente âgée de quarante ans, non mariée, qui commença tout à coup à perdre ſon embonpoint, à donner dans la mélancolie, enfin à devenir méconnoiſſable ; on ſoupçonna d'abord qu'elle avoit été mordue de la tarentule ; mais comme elle ſe faiſoit une honte de danſer, ſon mal empira de jour en jour, au point qu'on déſeſpéroit de ſa guériſon. Un jour qu'elle paſſoit en voiture par devant une maiſon où danſoit une perſonne qui ſe trouvoit dans ſon cas, il ne lui eſt plus poſſible de ſe retenir davantage, elle céde au beſoin irréſiſtible qu'elle croyoit avoir d'en faire de même, s'élance dans cette maiſon, ſe met à danſer de compagnie, & après s'en être donné bien longtems à cœur joye, elle ſe trouve mieux, ſa mélancolie ſe diſſipe, elle reprend ſa première ſanté.

Voilà, mon ami, ce qui m'a été raconté, je vous rends les choſes telles qu'on me les a données, quant à moi je ſuſpens mon jugement, quoi-

que je ſois très porté à mettre tout cela dans le rang de ces préjugés que le tems a enracinés, même chez les perſonnes éclairées; préjugés dont le nombre eſt encore ſi grand, & qui vraiſemblablement domineront encore longtems notre foible globe (*nn*). Je vais ſeulement vous ajouter encore ce que j'en ai vu par mes propres yeux, après quoi nous laiſſerons là une fois pour toutes la tarentule & ſes défenſeurs.

Je vis à Otrante une jeune femme de vingt-deux ans danſer pour ſe guérir de cette ſoi-diſante morſure; elle étoit fort bien vêtue pour ſa condition, le lieu de la ſcène étoit une chambre ornée de petits miroirs, de fleurs & d'habits de ſoye de toutes ſortes de couleurs; elle ne danſoit point en fré-

(*nn*) L'homme eſt né pour l'erreur; on voit la molle argile
Sous la main du potier moins ſouple & moins docile
Que l'homme n'eſt fléxible aux préjugés divers;
Précepteurs ignorans de ce vaſte univers.
VOLTAIRE.

nétique, ni même comme une perſonne qui ſe livre toute entière à ce plaiſir; mais plutôt avec une certaine froideur, baiſſant les yeux, qu'elle levoit cependant aſſez ſouvent pour ſe regarder dans un des miroirs où elle tâchoit de prendre la contenance la plus décente, ou bien elle raccommodoit ſa coëffure, ſans ceſſer pour cela un inſtant de danſer. La muſique conſiſtoit en deux violons & un tambourin. Ma danſeuſe ſe lava pluſieurs fois le viſage, toujours en danſant, & prenoit garde à tout ce qui ſe paſſoit autour d'elle. Il m'échappa de dire en badinant, & aſſez haut pour qu'elle pût l'entendre, que pour une danſeuſe elle avoit les bas bien mal tirés. A peine eus-je lâché mon propos, qu'elle ſe mit à l'écart pour les tirer mieux; quant aux ſouliers, la ſuperſtition populaire a décidé qu'il ne falloit point en avoir en pareil cas. J'eus le malheur de lui déplaire parce que j'avois mon chapeau ſur la tête, & qu'elle avoit une forte averſion pour le noir. Elle ne tarda pas à me le faire connoitre, & lorſque j'eus ôté ce chapeau qui l'offuſquoit, elle ſe remit à danſer les yeux baiſſés comme auparavant. Son regard n'avoit rien d'égaré ni de

farouche, il régnoit au contraire dans ſes yeux une douce tranquilité, & l'on voyoit qu'elle danſoit plutôt à contre-cœur qu'avec plaiſir. Tout en danſant elle préſenta un œillet à une femme qui ſe trouvoit au nombre des ſpectateurs, un inſtant après elle le lui reprit & l'avala comme ſi c'eut été une ceriſe. Elle danſa dix heures de ſuite, ſans ſe repoſer, après quoi ſes amis l'emportèrent pour la mettre dans un lit qu'on avoit eu ſoin de baſſiner. A Bari j'en vis danſer une autre qui s'imaginoit pareillement avoir été mordue de la tarentule, elle étoit fille & paroiſſoit avoir une quarantaine d'années; c'étoit, me dit-on, la ſeptiéme année de ſuite qu'elle danſoit dans la même ſaiſon. Elle ne mettoit ni plus d'activité ni plus de paſſion dans ſa danſe que la précédente. Je lui trouvai préciſément le même ſang froid, & je lui vis donner ſes ordres tout en danſant ſur la manière dont elle vouloit que fût orné l'appartement, ou plutôt le ſombre & miſérable réduit où la ſcène ſe paſſoit; elle déſigna l'endroit où l'on devoit placer le miroir, ceux où il falloit étaler les habits de ſoye. Elle danſoit comme l'autre en ſe mirant quoiqu'elle fût laide comme

le péché, & après avoir ſauté long-tems toute ſeule, elle prit une jeune fille de ſeize ans qui danſa un bon bout de tems avec elle, enſuite elle voulut à toute force me faire participer au même honneur. Il ne me parut pas vraiſemblable du tout, que cette malheureuſe ait été mordue, j'atribuerois bien plutôt ſa manie à un dérangement d'eſprit occaſionné par le déſeſpoir d'obtenir un mari ou bien un amant à ſon âge & avec une figure auſſi diſgracieuſe.

Voilà tout ce que j'ai pu obſerver par moi-même ſur cette araignée & ſur les effets de ſa morſure. Vous conviendrez avec moi, mon cher ami, que le préjugé, la coutume & l'imagination, ont beaucoup plus de part à tous ces phénomènes que la réalité. Remarquez qu'aucun auteur ancien n'ayant parlé de la tarentule, pas même *Pline* qui rapporte cependant avec tant de ſoin & d'exactitude tout ce que la nature préſentoit d'extraordinaire dans ſon tems, il eſt viſible que les anciens ne la connoiſſoient pas, & que puiſque cette groſſe araignée exiſte auſſi en Sicile, en Eſpagne, dans les provinces méridionales de l'Eſpagne & de la France, ſans qu'il y ſoit queſtion

d'une pareille méthode de guérir de ſa morſure, dont il n'eſt plus queſtion déja dans la Calabre, on ne peut raiſonnablement enviſager la choſe que comme un délire de l'imagination, & une ſorte d'extravagance. Ainſi je reprens le récit de mon voyage vers Naples.

Je me rendis de Canoſa, par ponte di Canoſa, à Cerignola, qui appartient avec toutes ſes dépendances au Comte *d'Egmont* en France. On trouve dans ce lieu & dans ſes environs divers tombeaux antiqués, des inſcriptions romaines, & une colonne cannelée en marbre, plus une autre colonne qui eſt preſqu'entiérement enfoncée en terre, elle eſt chargée d'une inſcription, il en reſte aſſez pour reconnoitre qu'elle étoit à l'honneur de *Trajan*, mais les caractères en ſont en général trop effacés pour y rien diſtinguer de plus. Je conclus de tous ces différens monumens que la voie appienne paſſoit par ici, vu que l'on ſait que tout le long de cette chauſſée on avoit érigé à cet empereur, au retour de ſon expédition contre les Daces, des arcs de triomphe & d'autres témoignages de la vénération & de la reconnoiſſance du peuple romain.

Ardona eſt une portion des magnifiques poſſeſſions dépendantes de la maiſon nommée *dell' Orto* que les Jéſuites ont dans la Pouille. Cette ferme eſt immenſe & demande deux cent bœufs pour ſon exploitation. Les grains parviennent dans cette contrée à une hauteur prodigieuſe; j'y vis le 5 Juin de l'avoine entiérement mure, qui avoit douze palmes de hauteur. Le froment & l'orge commençoient dans le même tems à entrer en maturité. On ne connoit proprement que ces trois ſortes de grains dans cette province, les autres eſpèces y ont été apportées des autres pays; ce fut par exemple *Charles V* qui ordonna d'y ſemer du ſeigle, c'eſt pourquoi ce grain y porte encore le nom de *grano germano* (grain allemand), on ne le cultive que dans les montagnes & dans les terreins ingrats.

Ardona ſemble aſſez naturellement tirer ſon nom de l'ancienne ville de *Hordionia*, dont on trouve ici les ruines. On diſtingue encore ſur une petite colline très voiſine des veſtiges de ſa citadelle, dont on reconnoit même la porte. On y voit auſſi de foibles reſtes d'un petit temple, & de quelques maiſons en briques ou mat-

toni; en outre une citerne ou conſerve d'eau de la forme d'un cône tronqué; c'eſt la ſeule citerne de cette forme que j'aie vue. Plus loin ſe voit un bâtiment qui a la figure d'un quarré long; les murs ſont en moëllons liés avec de la chaux, ornés de compartimens ou quarrés, tantôt de briques, tantôt d'ouvrage réticulaire en pierre. Ce bâtiment eſt vouté par deſſus, & a tout l'air d'un tombeau, mais comme il eſt tout près d'un très beau temple, je croirois plutôt que c'étoit un lieu deſtiné pour les bains. Ce temple eſt bâti en pierres & en chaux; c'eſt un quarré long avec une niche à une de ſes extrêmités; ſes murs ſont ornés en dedans & en dehors de briques & d'ouvrages réticulaires diſpoſés par compartiments. Il eſt aſſez bien conſervé, mais l'entrée en eſt détruite, & l'on ne peut plus diſtinguer l'ordre de ſon architecture, car il n'exiſte plus rien ni de la corniche, ni de la friſe. Plus loin encore on trouve une muraille auſſi en pierre & en chaux qui décrit une courbe inſenſible, elle eſt d'une mauvaiſe conſtruction, & je ne ſaurois me figurer qu'elle ait appartenu à un édifice public, ou ſeulement à un bâtiment de quelque conſidération, quoi-

qu'elle paroiſſe vraiment antique. Tout près de cette muraille eſt un enfoncement de figure ovale, qui pourroit bien être la place de l'amphithéâtre. On voit tout à côté un édifice tout-à-fait particulier qui conſiſte en deux galeries voutées, jointes parallélement l'une à l'autre, elles ont chacune quarante pas de long ſur dix de large; le premier étage eſt hors de terre, & le rez-de-chauſſée y eſt enfoncé, ce que j'ai pu apercevoir à la faveur d'un trou qui ſe trouve dans le pavé du premier étage. Je ne ſais ſi l'on peut avancer avec aſſez de certitude que ces galeries conduiſoient à des thermes ou bains publics, ou à des bains qui dépendoient de quelque autre édifice, toujours eſt-il certain qu'elles faiſoient partie de quelque bâtiment conſidérable. On reconnoit à l'architecture de ce qui ſubſiſte encore de cette ville qu'elle n'étoit point du tout bâtie dans le ſtyle grec; tous les murs ſans exception ſont en moëllons & tuiles liées avec de la chaux & du ſable, & recouverts d'ouvrages réticulaires en pierres & en briques; enfin l'on n'y rencontre aucune trace de ces ſuperbes travaux des Grecs qui élevoient des édifices énormes de groſſes pierres exac-

tement jointes à crud ſans chaux ni ciment.

D'Ardona l'on vient à Ponte di Bovino, où ſe termine cette Apulie ou Pouille ſi célèbre par ſa fertilité & par l'abondance qui y règne. Il eſt vrai qu'on y rencontre de vaſtes campagnes couvertes de grains; cependant elle contient encore bien des terres incultes qui ſervent de paturages aux buffles & aux bœufs, faute d'une population ſuffiſante.

Bovino eſt ſituée aux pieds de l'Appennin; cette ville eſt environnée de bois de tous les côtés. Le 6 de Juin, jour auquel je partis de ce lieu pour gagner Ariano, il faiſoit au moins auſſi froid dans ces montagnes qu'à Rome au mois de Décembre dans les hyvers les plus rudes; preuve que c'eſt bien moins le degré d'éloignement de l'équateur que l'élevation au-deſſus du niveau de la mer qui détermine le degré du froid. Le vent du nord ſouffloit avec tant de violence, & ſe faiſoit ſentir ſi vivement, que je me crus tranſporté en Sybérie. Ce pays eſt ſi mal cultivé qu'il paroit plutôt un déſert couvert de ronces & d'épines qu'une contrée habitée. Ce n'eſt que lorſqu'on approche d'Ariano qu'il commence à

devenir meilleur. On voit la campagne ſe décorer de champs & de vignobles à meſure que l'on deſcend vers la plaine. Ariano eſt cependant ſitué ſur une montagne encore aſſez haute. Cette ville eſt aſſez grande & peut contenir quatorze mille ames; mais elle eſt en même tems très vilaine & des plus mal bâties; ſes habitans jouiſſent d'une fort mauvaiſe réputation, & paſſent pour les plus déterminés des bandits qui infeſtent cette contrée. On trouve dans le voiſinage d'Ariano un grand nombre de tombeaux antiques avec des vaſes de terre cuite de Campanie. Je vis une de ces ſépultures ſur le chemin qui conduit de Bovino à Ariano; elle étoit taillée dans le roc, & diſtribuée en diverſes chambres avec des niches; quant aux vaſes on les avoit déja enlevés.

Pour ſe rendre d'Ariano à Avellino on traverſe les villages de Mirabello & de Carbonella, où la campagne commence à devenir ſinguliérement belle & fertile. L'œil eſt extrêmement réjoui en conſidérant, au ſortir des montagnes arides de l'Apennin, ces côteaux ſi rians, & couverts de grains, de vignes & d'oliviers. Toute la contrée eſt parſemée de villages très peu-

plés, & de quelque côté qu'on arrive, on ne voit que maiſons à perte de vue. Les habitans ſont très affables, & d'un commerce fort aiſé, je remarquai même avec ſurpriſe que contre l'uſage de tout le reſte de l'Italie, les jeunes filles alloient travailler de compagnie dans les champs ſans leurs mères. Elles ſont belles & portent ſur leurs viſages ces teints frais & ces couleurs vermeilles que donne l'air pur & ſerein des montagnes qu'elles habitent.

A une certaine diſtance d'Avellino, ſur le côté, eſt ſituée, au ſommet d'une montagne fort élevée, une célèbre & très riche Chartreuſe, nommée Monte-Vergine. Ses revenus ſont immenſes, & tout le pays autour d'Avellino lui appartient. Cette contrée eſt preſqu'entiérement couverte de noyers dont le bois employé par les menuiſiers de Naples produit un revenu incroyable. Cette multitude de noyers donne à cette campagne l'air d'une forêt, & ce terroir paroit avoir une propriété particuliérement favorable à la propagation de ce genre d'arbres. Depuis un tems immémorial, Avellino s'eſt également rendu celèbre par la beauté & la grande quantité des noiſettes qui

y croiſſent. Auſſi me paroit-il très vraiſemblable que le nom latin *nux avellana* fut donné par les Romains à la noiſette à cauſe de la ville d'Avellinum.

Cette ville d'Avellinum, aujourd'hui Avellino, eſt très bien ſituée, paſſablement grande, mais point du tout peuplée, ne renfermant que ſept mille ames. Les environs en ſont charmans. Hors de la porte qui conduit à Naples, il y a une allée de chataigners d'une beauté qui ſurpaſſe tout ce que j'ai jamais vu dans ce genre. J'ai trouvé aſſez près de la ville quelques tombeaux antiques, mais tellement ruinés qu'ils ne méritent pas qu'on en faſſe mention. La ville même n'offre rien de remarquable. Il y a contre le magazin à bled, ou palais d'abondance, quelques buſtes antiques d'un travail médiocre, ceux de *Néron* & de *Caracalla* m'ont paru les meilleurs. D'Avellino juſqu'à Naples, il n'y a plus que trente milles, qu'on parcourt à travers les campagnes les plus fertiles, & les plus abondantes en grains, en vignes, en oliviers, en légumes & en jardinage de toutes les eſpèces qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Je reſpirois une douce volupté en m'approchant de cette heureuſe Campanie où la nature a répandu ſi abondamment ſes dons

les plus exquis, & quoique j'euſſe traverſé dans ma courſe bien des provinces ſinguliérement favoriſées du ciel, vous ne ſauriez imaginer l'impreſſion que fit ſur mon ame, en rentrant dans ce pays, le ſuperbe aſpect de la terre de Labour (*Terra di Lavoro*). La nombreuſe population, la belle culture, la grande abondance de toutes les denrées néceſſaires à la vie, l'aſpect d'un peuple heureux, tout annonce la proſpérité de cette contrée. Combien plus heureux encore ſes habitans ne pourroient-ils pas être, ſi une adminiſtration mieux entendue ſecondoit tant d'avantages! *Omnium non modo Italiæ, ſed toto orbe terrarum, pulcherrima Campaniæ plaga eſt. Nihil mollius cœlo; denique bis floribus vernat. Nihil uberius ſolo, ideo Liberi Cereriſque certamen dicitur. Nihil hoſpitalius mari &c. &c. Flor. Lib. I. Cap. XVI.*

Enfin j'arrivai le huit du mois de Juin à Naples, après avoir voyagé pendant trois mois, partie par mer, partie à cheval, dans des pays qui, vu le peu d'étrangers qui les viſitent, leur fournit très peu de commodités. La nature offerte à mes regards dans toute ſa beauté, les ſuperbes reſtes de l'architecture grecque, joints à l'oc-

caſion que j'ai eue de reconnoitre la fauſſeté d'une partie des préjugés dont on eſt imbu contre ces mêmes pays & contre leurs habitans, & d'en rectifier d'autres, m'ont fait oublier mes peines & mes fatigues, & m'en ont amplement dédommagé.

Je termine ici le petit nombre d'obſervations que j'ai recueillies dans les différentes provinces du royaume de Naples, qui dans des tems plus reculés étoient elles-mêmes des royaumes, ou de puiſſantes républiques. Il ne leur reſte pas même une ombre de cette ancienne grandeur. La puiſſance, le commerce, l'art militaire, la ſcience navale, la perfection de la raiſon humaine, tout ſemble ſe retirer de plus en plus vers le nord. Un tems viendra peut-être que les Européens iront chercher de la protection, de l'éducation, des mœurs, des connoiſſances & la culture de l'eſprit en Amérique. La nature ſi puiſſante ſe maintient néanmoins dans ſes droits, & l'influence du climat agit encore toujours de la même maniére ſur les habitans de ces contrées. Ses effets quoique étouffés par d'autres circonſtances n'ont point échappé à mon œil avide de connoitre. Je vous ai communiqué dans pluſieurs

ſieurs endroits de ce récit mes remarques ſur ce point. Et quoique je ne vouluſſe pas m'engager à ſoutenir ma thèſe envers & contre tous, je ſais que je puis la mettre en avant vis-à-vis de vous, avec pleine & entière ſureté, & que vous penſez, ainſi que moi, que

Naturam expellas furca, tamen uſque recurret.
(*Horat.*)

je ſerois au comble de mes vœux ſi j'avois pu, mon cher Abbé, vous ſatisfaire dans tous les points ſur leſquels vous déſiriez d'être inſtruit. Mais j'ai fait mon voyage avec tant de précipitation, pour ne pas m'expoſer aux effets de l'intempérie ſi redoutables en été, & les ſecours néceſſaires à un voyageur qui veut prendre des informations exactes ſont ſi rares & ſi difficiles à trouver dans toute la Pouille & dans la Calabre, qu'il a pu m'échapper bien des choſes. Je ne trouvai par exemple perſonne dans tout Crotone, qui voulût m'aider à prendre des meſures exactes de ſon temple. Tarente & Brindes ſont les ſeules villes où j'aie trouvé dans chacune deux hommes qui réuniſſoient à beaucoup de politeſſe de profondes connoiſſances ſur les antiquités de leur patrie.

Prenez vous en à votre impatience de tout ce que ma relation a d'informe & de mal digéré. Je ne l'avois faite que pour mon uſage, elle ſera donc auſſi pour le vôtre puiſque vous le déſirez. Portez vous bien, vivez heureux & content auſſi longtems que vous le méritez *(oo)*. Continuez-moi votre amitié, & tenez moi parole, je vous attends à N***, & cela dans peu de jours.

(oo) Ce vœu ne fut malheureuſement point exaucé; tous les papiers publics ont annoncé la fin tragique de l'illuſtre Abbé *Winkelmann* qui, peu d'années après la réception de cette lettre, fut aſſaſſiné de la maniére la plus atroce par un abominable ſcélerat. La république des lettres regrettera toujours dans la perſonne de cet aimable ſavant, enlevé au milieu de la plus brillante carriere, un de ſes plus beaux ornemens.

F I N.

MÉMOIRE

SUR LE ROYAUME

DE SICILE.

AVERTISSEMENT.

LE Mémoire ſuivant nous a paru ſi intéreſſant, ſon reſpectable Auteur y ſupplée ſi heureuſement à pluſieurs omiſſions de notre voyageur, qui ſupplée à ſon tour à toutes celles du Mémoire; enfin ces deux ouvrages s'éclairciſſent ſi bien l'un l'autre, que le lecteur ne peut que nous ſavoir gré de les avoir réunis. Nous avons tiré ce Mémoire des Ephémérides du Citoyen (*), *de ce précieux recueil dont notre ſiécle ſe glorifie, qu'on peut appeller, à bon droit, le bréviaire des Rois, des Princes, des Miniſtres, des Magiſtrats, & de tous ceux qui ſont appellés à gouverner leurs ſemblables; c'eſt là que*

(*) *Note de l'Editeur.* Ce Journal ſeroit infiniment meilleur & rempliroit mieux ſon but ſi on l'imprimoit dans un pays libre.

les hommes les plus éclairés & les mieux intentionnés enſeignent les vérités ſur leſquelles ſe fondent la vraie ſcience du gouvernement, la plus parfaite œconomie, la plus ſaine morale, en un mot le bonheur de l'humanité. Puiſſe cet excellent journal ſe faire connoitre & ſe répandre tous les jours davantage, ouvrir les yeux aux dominateurs de la terre, & faire naitre la conſolation, l'eſpérance & la joye dans le cœur de ſes malheureux habitans.

MÉMOIRE

SUR LE ROYAUME

DE SICILE,

PAR MONSIEUR

LE COMTE DE ZINZINDORF,

Chambellan de LL. Maj. Imp. & Royales.

NOS lecteurs verront avec plaiſir une deſcription politique de cette iſle, ſi fameuſe dans l'hiſtoire ancienne & moderne, rédigée l'année dernière par un jeune voyageur, très exact & très inſtruit, qui parcourt en philoſophe toute l'Europe, & qui ſe diſpoſe ainſi à remplir les dignités que ſa naiſſance, ſes talens & les ſervices de ſa famille lui promettent en ſa patrie.

CHAPITRE PREMIER.

Etat du Gouvernement.

DE toutes les iſles de la Méditerranée, la plus grande eſt l'iſle de Sicile.

§. PREMIER.

Le Viceroi.

Dans l'abſence du Roi, le Viceroi eſt la premiere perſonne en Sicile; ſa réſidence eſt Palerme; ſelon l'établiſſement de Ferdinand le catholique de 1488, cette charge ne doit ſe donner que pour trois ans, mais on proroge ſouvent la commiſſion. Le Viceroi d'à-préſent, originaire du duché de Parme, a été continué deux fois dans cette place; il commande comme Lieutenant & Capitaine Général toutes les troupes du royaume, préſide à tous les tribunaux de juſtice & de finances: en qualité de légat *a latere* du Souverain Pontife, il ſiége dans les fonctions de la chapelle du Roi, ſous

un baldaquin, assisté de tout le *Sagro Consiglio*; dans la cathédrale, il a un trône plus élevé que celui de l'Archevêque, qui va à sa rencontre. Ses appointemens sont de 40, 000 écus de Sicile par an, c'est 210000 livres, la nomination de toutes les charges municipales & militaires dans le royaume est un de ses droits: cependant l'exercice de ce droit est plus ou moins limité, selon les circonstances.

Un Ministre en Sicile, qui doit être la main droite du Viceroi, est le consulteur. Charles-Quint institua cette place, il doit être jurisconsulte, & assiste de droit à tous les tribunaux, particuliérement en des causes fiscales, étant défenseur & protecteur du trésor royal.

§. II.

Tribunaux.

Les tribunaux du royaume sont au nombre de quatre:

La grande cour royale.

I. Le tribunal de la grande cour royale est le premier de tous les dé-

partemens du royaume, qui a le droit de ſiéger à côté du trône, il connoit en derniere inſtance de toutes les cauſes. Six Juges compoſent ce tribunal, dont trois forment la Gran-Corte civile, & trois la Gran-Corte criminelle; ils changent de chambre au bout de l'année, & après deux ans on leur en ſubſtitue de nouveaux. Le Préſident qui eſt chef du Negro Conſiglio reſte toujours en place: un Avocat Fiſcal intervient à toutes les cauſes de cette nature.

Le patrimoine royal.

II. Le tribunal du patrimoine royal, nommé encore della Regia Camera, dirige l'adminiſtration de tous les revenus du Roi. Ce département eſt compoſé de ſix Miniſtres, qu'on nomme Maeſtri Razionali, dont trois ſont juriſconſultes perpétuels, qu'on appelle de robe longue; ils ſont Juges entre les particuliers & le fiſc: les trois autres de l'ordre équeſtre, ou de robe courte, préſident uniquement à l'adminiſtration économique & au tréſor. Le préſident qui eſt à vie eſt chargé de la partie des dépouilles & rentes des égliſes vacantes; un conſer-

vateur général pour les intérêts du Roi; un Avocat Fiscal à vie, qui examine les reſcripts de la cour de Rome qui doivent être exécutés dans le royaume. Chacun des ſix conſeillers a ſa tâche particuliére, l'un les galères, l'autre les ponts, chauſſées, fortifications; un troiſieme, les appointemens des Miniſtres du Roi; trois Percettori levent les deniers arriérés dûs au Roi par les villes & à la campagne.

La Giunta.

III. Le tribunal de la Giunta, exerce à Meſſine depuis que cette ville a perdu ſes privilèges, la même juriſdiction que la chambre à Palerme: il décide des différends entre les tribunaux de l'égliſe.

Le conſiſtoire.

IV. Le tribunal du conſiſtoire, nommé encore tribunale della Sacra Regia Conſienza: ce tribunal eſt compoſé de trois juges de robe, que le Roi élit tous les deux ans, en les nommant conſeillers royaux. Il décide les cauſes qui par voie d'appel, ou de

reviſion, y ſont portées d'après les deux premiers tribunaux.

§. III.

Sept grandes dignités du royaume.

Les grandes dignités du royaume ſont les ſept ſuivantes, qui dans les temps paſſés étoient d'un très grand relief. 1°. Le Maeſtro Portolano eſt chargé des magazins à grains, nommé Caricatori; de leur vente dans l'intérieur & au dehors. Il a des officiers ſubalternes dans les ports de mer, & dépend lui-même du tribunal des finances. 2°. L'Auditeur général prononce ſans appel ſur tous les crimes commis dans le palais du Roi, par les infidèles, ou par des militaires. Il a un Avocat & un Procureur fiſcal. 3°. Il grande Almirante; ſa juriſdiction s'étend ſur les mariniers, tant pour le civil que pour le criminel: cet emploi a été réuni à la chambre. 4°. Il Protonotajo ou Chancelier; il exerce ſa juriſdiction ſur tous les notaires du royaume, expédie les patentes pour tous les emplois, décide des préſéances, lit les propoſitions, quand le Parlement eſt raſſemblé, tient le proto-

cole dans ce cas; au couronnement du Roi il lit le ſerment de fidélité que doivent lui prêter les trois ordres du royaume, & celui que le Monarque doit prononcer pour le maintien des Capitoli ou des privilèges de la ville de Palerme, laquelle cérémonie ſe fait encore à l'inſtallation d'un Viceroi. 5°. Le Protonotaire della Camera Reginale exerce le même emploi dans les ſix villes, qui dans les tems paſſés faiſoient le domaine particulier des Reines de Sicile, juſqu'à ce que après la mort de Germaine de Foix, veuve de Ferdinand le catholique, elles furent réunies au domaine de la couronne; c'étoient les villes de Syracuſe, Lentini, Carlentini, Saint Filippo, Mineo & Virini. 6°. Il Maeſtro Secreto, ou Secrétaire du royaume; il eſt procureur-général de toutes les ſecrétaireries du royaume, peu de villes exceptées. On appelle ſecretari, des commis prépoſés à l'adminiſtration des revenus royaux & gabelles, dans les lieux de leur juriſdiction: tous ces ſecrétaires ſont comptables au Maeſtro Secreto. 7°. Le lieutenant delle Regie fiſcalie; c'eſt un Tréſorier-Général criminel, qui adminiſtre tous les biens ſéqueſtrés, ou confiſqués par la cham-

bre pour crime de félonie; il a ſon maitre notaire.

§. IV.

Les trois états du royaume.

Les états du royaume de Sicile ſont compoſés de trois ordres ou claſſes, qu'on nomme *Bracci*. L'ordre militaire contient tous les Barons obligés au ſervice de l'arrière-ban; leur chef eſt le prince de Battera, le premier titre de tout le royaume. L'ordre eccléſiaſtique, compoſé de tous les Archevêques, Evêques, Abbés, Prieurs, Commandataires & Bénéficiers de patronage royal; à la tête de celui-ci eſt l'Archevêque de Palerme. L'ordre domanial, que forment les quarante-trois villes royales, différentes des villes baronales, ſujettes à des Barons du royaume. On dit que le Roi Roger partagea tout le royaume en trois portions, celle des militaires fut diſtribuée en fiefs, avec obligation de ſecourir le Roi en cas de beſoin d'un certain nombre de troupes à pied ou à cheval. La convocation des trois ordres du royaume forme le Parlement; il dépend du Souverain de

le convoquer quand il lui plaît: ordinairement il le fait quand il a beſoin de demander 300000 écus, chaque écu valant environ 5 l. 5 ſ. de France. Quiconque ne peut comparoître envoie un Procureur, les villes envoient des députés, Palerme & Catane exceptées, qui envoient des Ambaſſadeurs. Le Viceroi ouvre le Parlement, en expoſant les propoſitions du Roi qui ſont le ſujet des conſultations de MM. les états, auxquels le Viceroi n'aſſiſte point. De-là les Siciliens prétendent comparer leur Parlement à celui d'Angleterre. Avant la fin du Parlement, le Viceroi élit douze ſujets qui ſont le Magiſtrat de la députation du royaume. Leur autorité dure juſqu'à la convocation d'un nouveau Parlement, & ils ſont les procureurs & défenſeurs de la nation. La ſubrepartition des ſommes accordées au Roi ſe fait par les trois ordres, Palerme y contribue pour un dixième de toute la ſomme.

La nobleſſe.

Le royaume de Sicile fourmille de nobleſſe; tous ne ſont cependant pas Barons du royaume: ce nom n'appartient qu'aux Seigneurs des grands fiefs,

qui ont voix au Parlement, & y forment l'ordre militaire. On compte juſqu'à 368 familles de Barons, dont les uns ont le titre de Princes, d'autres celui de Ducs, Marquis ou Comtes; ils jouiſſent du mero & mixto império, c'eſt-à-dire ils peuvent condamner à mort leurs vaſſaux après en avoir informé le Viceroi & avoir conſtitué des Juges.

Revenus de la nobleſſe.

Les revenus de la nobleſſe Sicilienne conſiſtant principalement dans la vente de leurs bleds, & le commerce de cette denrée de premiere néceſſité n'étant pas entiérement libre, comme nous l'expliquerons ci-deſſous, les prix des grains ne ſont point fixés ſur le *taux* du marché général de l'Europe: on voit bien qu'ils ſont très inégaux d'une année à l'autre; auſſi s'en apperçoit-on, à la différence très marquée dans la dépenſe de cette nobleſſe.

Le Clergé.

Il y a dans l'iſle trois archevêchés & huit évêchés. L'Archevêque de Palerme, primat de Sicile, chef du Brac-

cio eccleſiaſtico dans le Parlement, a environ 16000 écus de Sicile: ſes ſuffragans ſont les évèques de Girgenti, de Mazara, de Malthe dans l'iſle de ce nom. L'Archevêque de Meſſine a le plus grand diocèſe & le moins de revenus, 12000 écus de Sicile: ſes ſuffragans ſont l'évèque de Cefalu, celui de Lipari dans l'iſle de ce nom, & celui de Patti. L'Archevêque de Montréal a un diocèſe très petit, mais c'eſt le plus riche prélat de tout le royaume, il a 72000 écus de rentes, mais le Roi en retient la moitié, ſur laquelle ſont aſſignés des penſions; l'autre moitié, c'eſt-à-dire environ 32000 écus reſtent au prélat. Il y a quatre Chanoines réguliers. L'Archevèque eſt ſeigneur temporel de Montréal, il y place le Gouverneur: ſes ſuffragans ſont l'évèque de Catane & l'évèque de Syracuſe.

Leurs fonds.

Le clergé poſſéde quaſi un tiers de tous les biens fonds de l'iſle. Il y a cent vingt & une différentes confréries dans la ville de Palerme, outre quarante-ſix couvens de religieux, & ving-cinq monaſtères de religieuſes.

Quand le Comte Roger fit le partage de la Sicile, il donna un tiers au Clergé ; auſſi l'évêque de Catane étoit-il autrefois ſeigneur ſuzerain de la ville de Catane, du Mont-Gibel & de tout le pays d'alentour. Peu-après on a trouvé le moyen de reſtreindre un peu cette puiſſance prépondérante du Clergé.

Le Clergé du royaume de Naples eſt encore plus riche ; en l'année 1726, le Gouvernement informa l'Empereur Charles VI, que les deux tiers des biens fonds de ce royaume étoient dans les mains mortes, & depuis cette année juſqu'à préſent, le Clergé a encore fait des acquiſitions immenſes, particuliérement les moines qui ſe nomment Servites. La loi ſi ſage, qui vient d'être publiée dans le Mantouan, ſeroit bien néceſſaire dans ces deux royaumes. On eſt indigné de ne voir que des payſans couverts de haillons & ſouvent tout nuds, dans un pays qui eſt le jardin de l'Europe.

On pourroit croire que dans le ſeul pays catholique, où le Souverain ſoit Légat du Pape, le Clergé ſeroit dans les juſtes bornes, quant au nombre des eccléſiaſtiques, à leur autorité & à

leurs facultés; c'eſt tout le contraire, les moines, religieux & autres eccléſiaſtiques ſont le tiers des habitans du royaume de Naples.

Ces riches propriétaires, ne rempliſſant aucunes fonctions civiles, & jouiſſant de toutes ſortes d'immunités & privilèges, il faut que le Gouvernement ſtipendie chérement, aux *dépens* du reſte des citoyens, tous ceux dont les ſervices ſont utiles au maintien de la puiſſance publique; & cette *charge* eſt d'autant plus peſante que la forme des impoſitions eſt plus *déſaſtreuſe*.

§. V. *La monarchie.*

Le tribunal de la monarchia regia eſt une des plus ſingulieres prérogatives de Souverains de la Sicile. Le Pape Eugene III. conféra au Roi Roger une juriſdiction abſolue & indépendante pour le ſpirituel comme pour le temporel; de-là vient que le Roi de Sicile eſt Légat né. Les Papes Urbain II, & Adrien IV, confirmèrent ce beau privilège. Le tribunal conſiſte dans un Miniſtre eccléſiaſtique, docteur en droit canon, que l'on appelle à Palerme, Monſig. della monarchia: un Avocat fiſcal, un Pro-

cureur. Il exerce en Sicile la même juriſdiction qu'exerceroit un Légat du Pape dans le royaume de Naples ; il eſt juge ordinaire dans toutes les cauſes des Abbés de collation royale & des égliſes indépendantes de leurs ordinaires ; il reconnoît, par voie d'appel, des ſentences de tous les autres tribunaux eccléſiaſtiques ; à cauſe de quoi, il tient ſes cours ſubalternes dans toutes les villes de l'iſle, & à Malthe même.

CHAPITRE II.

Finances.

§. PREMIER.

Tribunal de la croiſade.

Un autre grand tribunal eccléſiaſtique dans l'iſle eſt celui de la croiſade. Une bulle d'Urbain II, de l'année 1095, donnoit aux ſujets des Souverains qui alloient ſe croiſer en Paleſtine beaucoup d'indulgences, & entr'autres privilèges, celui de manger du laitage pendant le carême. Ale-

xandre VI renouvella cette bulle, particuliérement en faveur de Ferdinand le catholique, pour ſes royaumes d'Eſpagne & de Sicile. L'Archevêque eſt, par délégation du Saint Pere, Commiſſaire-Général de ce tribunal; il a ſes tribunaux ſubalternes dans toutes les villes de l'iſle, & à Malthe. L'argent qui ſe paye pour avoir ladite diſpenſe fait annuellement une ſomme de 100000 écus, 525000 liv. leſquels, puiſqu'il n'y a plus de guerre contre les infideles, doivent ſervir au maintien des galeres.

§. II.

Revenus royaux.

Les revenus annuels du royaume de Sicile conſiſtent dans les impoſitions ſur les univerſités du royaume, tant ſéculieres qu'eccléſiaſtiques; les dons ordinaires ou extraordinaires, les fermes ou apaltis, les gabelles, & les droits & traites; on les fait monter en tout à plus d'un million d'écus. Cependant, ſelon un état des revenus du Roi de Naples de l'année 1748, on ne comptoit que 324000 ducats napolitains, ce ſeroient 1458000

qui entroient par an dans le tréſor royal. L'année 1763, on n'en indique qu'environ 3 millions, & on ajoute que la ſomme ſeroit encore plus petite, ſi l'on n'avoit point fait venir de Sicile une partie des troupes qu'il y avoit les années précédentes. Le dépoſitaire de ces deniers à Palerme eſt le Tréſorier-Général, c'eſt-à-dire un Miniſtre du ſacro conſiglio qu'on appelle Magiſtro del Real Patrimonio.

La ſeule ferme du tabac en Sicile rapporte annuellement 330 à 350, 000 écus; on le tire de Salonique; il eſt jaune: le tabac noir que les marchands de Genes comptoient fournir n'a point trouvé d'approbation. Le Roi a demandé au Parlement de 1766 80000 écus de Sicile; on les répartit uniquement ſur les biens fonds: celui qui ne vit que de ſon travail ne paye rien. Outre la ſomme ſuſdite, il y a encore trois anciens dons gratuits, montant à 260 mille ducats, valant, à raiſon de 4 liv. 19 ſ. le ducat d'argent de Naples, environ 1170000 liv. *d'impôt direct.*

Troupes.

Les troupes de terre dans l'iſle ſont

ordinairement ſur le pié de 10000 hommes, infanterie & cavalerie, qui en cas de beſoin s'augmentent juſqu'à 22000.

Marine.

Quant à la marine, le pié du royaume de Naples eſt de deux vaiſſeaux, deux frégates & quatre chebecs; on travaille à Palerme à la conſtruction de ſix chebecs pour le royaume de Sicile. Les états en font conſtruire quatre qui leur couteront très cher, & le Roi deux, qu'il ne commencera que lorſque les premiers ſeront achevés. Le bois de conſtruction s'eſt trouvé très près de Palerme. Une forêt qui s'apelle le bois de Cartonia contient des rouvres en abondance. Le Chevalier Don Stephano San Martino, de la maiſon de Montalbo, eſt chargé de cette commiſſion. Le Roi a aſſigné pour les deux chebecs qu'il fait conſtruire les revenus d'une Abbaye, qui demeurera vacante juſqu'au tems où les chebecs ſeront finis.

CHAPITRE III.

Hiſtoire naturelle, & deſcription géographique.

§. PREMIER.

Productions du terroir de la Sicile.

La Sicile eſt, ſans contredit, un des plus beaux pays de l'Europe. On peut avec fondement l'appeller le jardin de l'Europe. Son terroir imprégné d'une quantité de parcelles nitreuſes eſt de la plus grande fertilité. Les deux provinces de Noto & de Mazara abondent en bled, comme celle de Demona en fruits. Les paturages les plus gras ſont arroſés d'une immenſité d'eaux de ſource, dont quelques unes ſont minérales & ſalutaires pour la guériſon de différentes maladies. L'iſle produit les ſimples les plus rares, d'excellens vins, de l'huile, des cannes à ſucre, des muriers en grand nombre pour la nourriture des vers à ſoie, de la manne, du ſaffran, des fromages, des laines

laines. Il s'y trouve des carrières d'alun, de vitriol, de ſouffre & beaucoup de ſalpêtre; des montagnes pleines de ſel foſſile; près d'Enna de Caſtro Giſranni, des marais ſalans; à Marſala Frapanix, des mines de plomb, de fer, de cuivre, peut-être d'or & d'argent; des carrières de marbre d'une infinité de ſortes différentes, de porphires, des pierres précieuſes, telles que les émeraudes, les agates, beaucoup de corail; les anguilles du Faro & le poiſſon appellé épée ſont très eſtimés. La province de Demona eſt particuliérement riche en ſoie, en huile & en mines. La campagne de Meſſine eſt plantée d'oliviers, de figuiers, d'orangers, de cédres; celle du Val de Noto eſt très fertile; les beſtiaux deviennent ſi gras aux pâturages de Catane, qu'il faut les ſaigner pour qu'ils ne ſuffoquent pas: on y recueille beaucoup de miel. Les environs de Piazza, dans le milieu du pays ſont délicieux, abondent en ſources & en ruiſſeaux, qui ſerpentent au milieu de petits bois de pins, de coudriers. Le viceroi de Sardaigne, Comte de la Trinité, qui y a été avec le Roi Victor Amédée, aſſure qu'il ne connoit point de payſage auſſi enchan-

teur. Des campagnes couvertes de thims, de calamintes & d'autres herbes odoriférantes, ſe trouvent autour de Raguſe. L'iſle produit encore des chevaux, des bêtes à cornes, des amandes, des piſtaches; en un mot il ne lui manque preſque que les épiceries.

On y compte juſqu'à trente & une différentes ſortes de marbres durs, plus de trois cents d'agates, berylle, jaſpe, & autres pierres précieuſes. La lave du Mont-Gibel, dont le pied a 80 miles de circuit, paſſe pour plus métallique que celle du Mont-Veſuve. Cette célèbre montagne produit pluſieurs différentes ſortes de ſouffres & de ſels. La plaine tout au ſommet a neuf milles de circuit; elle a pluſieurs bouches, la plus grande de toutes eſt celle qui s'ouvrit en bas aſſez près de Catane il y a cinq ans, & qui jetta des ruiſſeaux de lave & d'eau; actuellement elle ne fume que légérement. La grande bouche n'eſt point en forme d'entonnoir, comme celle du Véſuve. On monte de Catane au ſommet du Mont-Gibel, qui eſt quatre fois plus élevé que le Véſuve, en un jour & demi. On couche à un couvent de bénédictins, ſitué entre deux

éminences de la montagne, qu'on appelle les mammelles : il faut prendre des guides avec ſoi, ſans quoi on s'enſeveliroit ſous les cendres que la montagne jette continuellement.

§. II.

Mines.

Les mines dans le royaume étoient abandonnées depuis le départ des Saxons qu'on avoit appellés pour les faire travailler. Le Roi vient d'en donner la ferme à un certain Bevoni.

Valeur de quelques minieres de la Sicile.

	Onces d'argent.	Rotoli de cuivre.	Rotoli de plomb.
Le minerai de la Grotte de Ste. Amalie rend par quintal	*Le Rotoli eſt un poids de trente onces.*		
Celui de Finme de Nioi.	30	16	70
De la Grotta di S. Giuſeppe.	1	0	70
De Bonavida. . .	11	0	40
Della Grotta, colla Baſſa.	½	24	. .

§. III.

Diviſion de l'iſle en trois provinces. Vallée de Mazara.

L'iſle ſe diviſe quaſi naturellement par la ſituation de ſes montagnes en trois provinces qui ſe nomment vallée Mazara, vallée de Demona, & vallée de Noto. Les endroits les plus connus dans la premiere de ces provinces ſont Palerme, capitale de l'iſle; Montréal, dont la cathédrale eſt remarquable par ſon ancienneté & par ſa richeſſe en marbre, porphyre & anciennes moſaïques; Girgenti où on voit de belles ruines du temple de la Concorde; Mazara, près de l'ancienne Selinunte; Jermiri Sciacca, célèbre anciennement par ſes bains; Licata, Marſala, ſur les ruines de l'ancien Lilybeum Trapani, l'ancien Drepanum, fameuſe par ſes ſalines, par la pêche du thon & celle du corail; il ſe trouve encore dans cette province des montagnes célèbres dans l'hiſtoire ancienne, telles que le Monte S. Guilano, autrefois nommé Erix, les monts de Madoria, ou les anciens *Montes Nebrodii*; c'eſt cette chaine de mon-

tagnes qui fournit la neige à Palerme, même en été.

Vallée de Démona.

La province de Démona eſt remplie de montagnes couvertes de bois, delà vient ſon nom de *Nemorenſis*; il y a dans le nombre les montagnes Heraco, qu'habitoit le berger Daphnis, inventeur des vers bucoliques, Diodore de Sicile en parle beaucoup; de plus le fameux mont Gibel. Les villes les plus connues de cette province ſont Meſſine, Melazzo dont le territoire eſt rempli de ces arbres que les habitans appellent amolleo, eſpece de hêtres qui donnent la manne; Patti Iefalû; Speri Linga, petite ville célèbre, parce qu'elle ſeule dans toute la Sicile exerça l'hoſpitalité envers ces pauvres Provençaux échappés des vêpres ſiciliennes: le cap du Faro étoit anciennement le promontoire de Peloms, l'habitation des Sirenes.

Vallée de Noto.

Enfin, la troiſieme province, vallée de Noto, eſt celle qui dans l'anti-

quité étoit la plus célèbre, & aujourd'hui peut-être la plus pauvre de toutes : ſa capitale eſt ſituée près le cap Paſſaro, l'ancien promontoire Pachinum : ſes villes ſont Catania, la troiſieme ville du royaume; cette ville eſt de l'antiquité la plus reculée, dont on voit quelques reſtes encore, quoique très mal-traitées par le tremblement de terre de 1693; il y avoit un temple de Cerès qui étoit en grande vénération chez les Romains. Le port de cette ville a été comblé par les pierres du Mont-Ethna: la ſeule univerſité de toute l'iſle ſe trouve dans cette ville. Syracuſe n'a pas ſes ports dans l'emplacement où étoient ces anciens ports ſi célèbres dans l'hiſtoire, cependant l'un deux (le Porto Maggiore) eſt regardé comme un des meilleurs de toute la Méditerranée, de l'aveu des Anglois même : les environs de cette ville renferment beaucoup d'antiquités, telles ſont la fontaine d'Arethuſe, un amphithéâtre taillé dans le roc, la grotte de Denis le tiran, nommée l'oreille de Denis, les grottes de Pelope, les tagliates de Syracuſe, nommées latomies, le temple de Jupiter l'Olympique. Auguſte, habitée par beaucoup de Mal-

tois, a un port magnifique, il y a ici des magaſins de la religion de Malthe, de fort beaux édifices; les campagnes à l'entour produiſent des cannes de ſucre nommées dans le pays *cana mele*. Piazza, ville dans le cœur du pays, dont les environs ſont délicieux; Mineo, dans ſon voiſinage, & le Lacus Palicorum, dont les eaux, quoique froides, bouillonnent perpétuellement. Leontini Modica, capitale d'un comté, dont les Seigneurs jouiſſent de prérogatives beaucoup plus grandes que tous les autres Barons du royaume; les habitans, les beſtiaux mêmes paſſent pour les plus robuſtes de toute l'iſle.

§. IV.

Milice du pays.

Les dix ſergenteries du royaume, avec le nombre des fantaſſins, cavaliers & chevaux que chaque ville doit fournir.

Sergenteries.	Nombre des villes.	Comp. de cavaleries.	Nombr. des chevaux.	Nombr. des fantaſſins.
Siacca.	28	5	404	1618
Girgenti.	11	2	146	702
Cattagirona.	15	4	212	1060
Scicli.	8	4	214	673
Leontini.	11	2	126	802
S. Filippo.	8	2	113	727
Jaormina.	19	1	65	641
Patti.	26	2	106	839
S. Fradello.	29	2	98	1113
Jermini.	16	2	116	800
Jaci.	1			1000
Total.	172	26	1600	9975

CHAPITRE IV.

Des habitans.

§. PREMIER.

Population & nombre de feux.

Un pays ſi beau, ſi vaſte, ſi abondant, eſt très peu peuplé, on ne lui donne en tout que 1600000 habitans.

Et il eſt très peu probable que ce nombre y ſoit, ſi l'on conſidére la dépopulation ſurvenue depuis 1714.

La capitale qui eſt très peuplée renferme quaſi un dixieme des habitans du royaume. Une carte géographique du royaume de Sicile, faite en 1714 par Carlo Vintimiglio, & renouvellée l'an 1744 par Agatino Daidone, natif de la Caſcibieta, montre l'étendue des trois provinces, des neuf diocèſes, des dix ſergenteries, des Littorali, appartenant à chaque bourg ou ville maritime; elle indique encore le nombre des ames dans chaque endroit: voilà les notices qu'elle donne ſur tous ces ſujets.

Nombre des villes royales ou domaniales; quarante-deux: des villes baronales trois cent dix.

Nombre des feux & des ames, en l'année 1714, ſavoir: 268, 163 feux, faiſant 1, 123, 163 ames, à raiſon d'environ quatre par feux.

§. II.

Population des villes.

Dans ce nombre étoient compriſes 100,000 ames pour la ville de Palerme, ſans les eccléſiaſtiques, qui ſeuls faiſoient 40,000 perſonnes; Meſſine alors avoit 40,313 ames; Catane 16,222, Siracuſe 17,205, Trapani 16,620, Modica 18,975, Girgenti 11,377.

Le payſan en Sicile eſt propriétaire, il paye ſon cens: le mot de feu s'explique en Sicile à la lettre, c. à d., par autant de familles.

§. III.

Caractere de la nation.

La nobleſſe ſicilienne voyage beaucoup; & il y en a parmi eux qui ont

tiré parti de leurs voyages, elle eſt extrêmement prévenante envers les étrangers; la nation eſt plus vive & plus pénétrante que les Napolitains, on en trouve pluſieurs parmi eux qui s'adonnent aux ſciences, leur dépenſe eſt beaucoup plus décente que celle du reſte de l'Italie méridionale, ils tâchent de donner du goût à l'ameublement de leurs maiſons: le luxe en équipages eſt cruel à Palerme; il y a juſqu'à des artiſans qui vont en caroſſes par la ville; les femmes ſiciliennes ſont très vives, leur teint eſt aſſez beau pour un climat auſſi méridional, les nombreuſes familles de Palerme rendent témoignage de la fécondité des Siciliennes; la nation aime beaucoup à plaider, auſſi y a-t-il une infinité d'avocats & de légiſtes; les diſpoſitions féodales font naître des procès éternels. Le Sicilien ne paroit pas avoir le génie créateur, mais il eſt habile à imiter; le pouvoir de l'inquiſition en Sicile contribue beaucoup à conſerver l'ignorance dans l'iſle; dans le mois de Mars le Saint Office, à la réquiſition des Jéſuites, fit enlever au ſeul libraire françois qu'il y ait à Meſſine, une quantité de livres, ſans aucun diſcernement, puiſqu'ils empor-

terent avec eux la phyſique de S'graveſande. .... Malgré cela il ſe trouve en Sicile des perſonnes qui préciſément à cauſe de cette opreſſion cherchent à s'éclairer. Dix perſonnes à Meſſine ont formé depuis pluſieurs années une eſpèce d'Académie des Sciences, qui s'aſſemble toutes les ſemaines à huis ouverts, chez un d'entr'eux (Don Andrea Gallo, jeune homme de mérite); cette aſſemblée, à laquelle il manque encore l'approbation du Roi, ſe nomme des réparateurs. L'ingénieur Pigonatis à Naples, un ſujet de beaucoup de mérite, eſt de Siracuſe. Le manque de population provient de la trop grande richeſſe du Clergé, de ſon trop grand nombre, de la négligence des Barons, & des *impôts indirects*; il n'y a preſque point d'induſtrie dans ce pays-là, le Sicilien qui a tant de matieres premieres ne ſait pas les façonner, ni même en tirer parti par un commerce libre, & c'eſt par cette raiſon que la dépopulation de l'iſle va en augmentant: peut-être la ſeule république de Siracuſe avoit-elle anciennement autant de ſujets que toute la Sicile a préſentement d'habitans. Le peu de ſureté qu'il y avoit à voyager en Sicile ne donnoit

guère bonne réputation au peuple Sicilien ; les brigands étoient protégés ouvertement par quelques Barons du royaume. Victor Amédée demanda compte de tous les assassinats & vols de grands chemins à ces Barons mêmes, & fit par là disparoître toute cette engeance en peu de jours.

§. IV.

La capitale, Palerme.

Palerme, capitale de l'isle, est située dans le fond d'un petit golfe, dans une plaine très fertile, mais entourée d'assez près & de tous côtés de très hautes montagnes ; deux belles rues tirées au cordeau, qui traversent toute la ville, servent beaucoup à la décorer ; l'une s'appelle il Cassaro, ou la rue de Toledo, l'autre Strada Nuova e macqueda ; à l'endroit où ces deux rues se croisent, elles forment un octogone dont les faces sont assez bien ornées, & où l'on a du côté des quatre portes le plus beau coup d'œil du monde ; la grande abondance d'eau que procurent les montagnes voisines fait que la ville a beaucoup de fontaines, parmi lesquelles la fontai-

ne du préteur, devant le palais ſénatorial, mérite l'attention d'un curieux par la beauté de ſon architecture; il ne manque à cette ville que de l'argent & des artiſtes pour faire, en fait de fontaines, des ouvrages auſſi magnifiques que ceux de Rome; il y a de belles places à Palerme, la place du palais où eſt la ſtatue de bronze de Philippe IV, celle delli Bolagni, où eſt la ſtatue pedeſtre de Charles-Quint. Les promenades ſont ſupérieures de beaucoup à celles de Naples, entr'autres celle de la marine eſt très agréable. La plus belle égliſe, pour la régularité de l'architecture, eſt celle des PP. de l'Oratoire; la cathédrale a de grandes richeſſes, de belles colonnes de granit oriental, un tabernacle de lapis lazuli, des colonnes de jaſpe & de porphyre; les ſépulcres des Empereurs Henri VI & Fréderic II, tous deux de porphyre. L'égliſe des Jéſuites & celle des Théatins à S. Joſeph ſont encore très riches. Il y a dans la ville treize égliſes, huit abbayes où le Roi nomme, cinq ſéminaires, ſoixante & onze couvents de moines & de religieux, dix-huit conſervatoires pour des pauvres filles, & deux pour des garçons

pauvres, huit hôpitaux; outre cela on conſtruit actuellement un hôpital général des pauvres, pour lequel le Roi d'Eſpagne envoie chaque année 6000 piaſtres d'Eſpagne; les deux anciens ports de la ville, qui étoient l'un au ſeptentrion, l'autre au midi; & dont parlent Diodore de Sicile & Polybe, ont été comblés environ l'an 1327, par un tremblement de terre; actuellement il y en a deux autres: le vieux port dans la ville n'eſt que pour des barques, & fut conſtruit l'an 1445; le nouveau port eſt hors de la ville, muni d'un très beau mole de 1300 pas géométriques de long, qui fut fini l'an 1590, il y a une lanterne au bout: tous les bâtimens, même les vaiſſeaux de guerre entrent dans le port & s'amarent au mole; la traverſe de ce port eſt le vent de terre, le S. E. que les habitans nomment S. Ferra Cavano; le Mont Pellegrino met le port à couvert des vents du nord.

On ne peut guère ſe promener dans Palerme, ſans s'apercevoir que la ville eſt prodigieuſement peuplée, la nobleſſe y fait de grandes dépenſes en équipages, on ne donne des aſſemblées que lorſqu'une dame eſt en couche, qu'el-

le fait une fauſſe couche, ou qu'elle eſt en danger de la faire, & comme les Siciliennes ſont très fécondes, les aſſemblées n'y manquent jamais. Il y a deux endroits dans les environs, où la nobleſſe a des maiſons de campagne, l'un ſont les côteaux du côté du cap de Gallo, & du Mont Pellegrino, l'autre eſt la Bagaria du côté de Monti Girbino, il y a peu de beau dans ces maiſons, mais la beauté de la contrée y ſuplée ſuffiſamment.

Magiſtrats de Palerme:

La ville de Palerme a ſes magiſtrats à elle, qui ſont: 1°. Le Capitaine juſticier, il adminiſtre la juſtice criminelle, eſt le chef de la nobleſſe, & ſuit immédiatement le Viceroi dans les fonctions ſolemnelles. 2°. Le Préteur qui dirige l'économie de la ville, & tient un conſulteur pour les affaires de l'annone & des conſulats, il eſt député perpétuel du royaume, chef de l'ordre domanial dans le parlement, jouit des prérogatives de capitaine général dans l'abſence du Viceroi. 3°. La cour capitanale & prétoriene conſiſte en trois juges, citoyens de Pa-

lerme, qui ſont élus chaque année par le Roi, ils aſſiſtent le capitaine dans la déciſion des affaires criminelles, & le prêteur dans les délibérations ſur les finances; ces deux officiers cependant n'ont ni voix ni ſignature, excepté le prêteur dans les affaires qui regardent la banque publique, & l'annone. 4°. Le ſénat de Palerme compoſé du prêteur & de ſix praticiens que le Roi nomme, qui portent la toge, comme les anciens ſénateurs romains, & prennent ſoin principalement de ce qui regarde la police des grains & des vivres; le ſénat eſt grand d'Eſpagne de la premiere claſſe, les députés de la place exécutent les ordres du ſénat.

Economique de Palerme. Prérogatives de la religion de Malthe.

La ville de Palerme, quant à l'économique, eſt diviſée en quatre quartiers, la religion de Malthe jouit de la belle prérogative d'être regardée comme le cinquieme quartier de Palerme, en vertu de quoi elle doit être fournie de vivres & de toutes les ſubſiſtances, préalablement à Catane, à Meſſine, & à toutes les autres villes du

royaume, on lui donne le droit d'entrée pour tous les vaiſſeaux de guerre, franc de tous droits. Les Siciliens ſe plaignent que la religion abuſe beaucoup de la franchiſe des traites, tirant de chez eux en beſtiaux & en vivres, beaucoup au-delà de la quantité accordée par les privilèges; la ville d'Auguſte, quaſi toute habitée par les Malthois, facilite beaucoup ces ſortes de contrebandes; mais que peuvent déſirer de mieux les colons que la vente de leurs denrées?

CHAPITRE V.

Du commerce.

LES villes de Palerme & Meſſine ſont les entrepôts de tout le commerce extérieur de la Sicile.

§. PREMIER.

PALERME.

Douane.

On tranſporte toutes les marchan-

ſes à leur arrivée dans les magaſins de la Douane; les officiers en font la réviſion très exacte, en ce bureau, elles y ſont comptées, peſées & meſurées, enſuite lorſqu'on fait les ventes on paye la Douane; c'eſt un nouvel impôt, dont tous les frais enſemble vont à 10 pour 100 environ ſur la valeur de la marchandiſe, on prend les droits ſur le prix de la vente, à la réſerve des ſucres aſſortis qui ſont 22 pour 100 de frais; les moſcouades 18 pour 100, à cauſe d'une gabelle particuliere, qui eſt pour les ſucres aſſortis 12 pour 100, & pour les moſcouades, 8 pour 100; la cire paye 6 pour 100 de douane.

Lorſqu'on a gardé pendant un an la marchandiſe dans les magazins de la Douane, l'on oblige à en payer les droits qu'on établit ſur la derniere vente qui a été faite d'un article pareil à celui qui reſte en magaſin.

Lorſqu'une marchandiſe fait tant que d'entrer en Douane, ſi l'on ne peut pas en trouver le débouché, ou que la différence ſur le prix d'achat ſoit énorme, & que l'on veuille la renvoyer à l'étranger, il faut payer 10 pour 100 de droits & frais d'entrée, 7 à 8 pour 100 de droits & frais

de ſortie, pour pouvoir l'expédier.

On conçoit aiſément combien ces droits exceſſifs nuiſent au commerce.

Les Génois font quaſi tout le négoce de Palerme.

Le négoce de Palerme eſt preſqu'entierement entre les mains des Génois; leur pavillon eſt le plus connu dans le port de Palerme. Ce ſont les Génois qui exportent toutes les productions du pays, & qui importent les marchandiſes étrangères. Les Génois naviguent beaucoup encore ſous pavillon étranger dont ils noliſent les bâtimens.

Maiſons de commerce de Palerme.

Il y a peu ou point de grands négocians à Palerme; le plus riche eſt le marquis Cotter, banquier Savoyard; enſuite les Impériale, Paſtore, Frabucco. Différentes maiſons génoiſes, Gazzini, la Vuiſa, Pompeio Vanucci, grand négociant de toileries & de ſoie. Parmi les maiſons françoiſes, celle d'Aubert & Grenier, qui a le conſulat de Suede, eſt la meilleure. Quaſi tous les autres ſont des commiſſion-

naires. On n'y fait point de ſpéculation, on fait venir les marchandiſes étrangères, ou pour comptant, ou pour un court terme de 2, 3, 4, 5 à 6 mois, franc à l'acheteur de tous droits & frais.

Négoce de la banque.

Le trafic de la banque eſt très profitable à cette ville; Palerme ne devant rien à Genes, Marſeille & Livourne, la rareté de ces créances fait payer cher aux acquéreurs, dans un de ces ports, les lettres de change dont ils doivent recevoir la valeur à Palerme, par conſéquent les changes ſont bas à Palerme.

La Tavola.

Il y a à Palerme une eſpèce de banque à dépôt, nommée la Tavola, où les négocians peuvent s'il leur convient, dépoſer leur argent, elle ſe tient dans le palais ſénatorial.

Lombard.

Encore y a-t-il une eſpèce de lombard où on prête ſur gages, en dé-

falquant 1 pour 100: dans quelques-tems d'ici, on y ſera, dit-on, en état de ne pas même retenir cette petite ſomme; tandis que la banque de S. Jaques à Naples, qui a 80000 liv. de rentes, retient 6 pour 100, en prêtant ſur gages.

Aſſurances.

S'il s'agit d'aſſurer quelque chargement à Palerme, on le fait aſſurer à Marſeille ou à Londres.

§. II.

MESSINE.

Meſſine n'a de beau que la façade du côté du port, qui réellement donne un coup d'œil unique; d'ailleurs l'intérieur de la ville eſt fort vilain; la cathédrale eſt un bâtiment gothique. Sur le port les maiſons ſont toutes à quatre étages, de hauteur égale.

Meſſine a de tout tems été la rivale de Palerme, & l'amie de Syracuſe. Elle porte les noms de nobilis, fideliſſima & capo del Regno. Palerme jouit de la même prérogative; mais ce titre a été confirmé à Meſſine par

tous les Rois, & par cette raiſon, elle n'envoie point d'Ambaſſadeurs au Parlement; lorſque celui-ci s'aſſemble à Palerme, elle charge de ſa procuration quelqu'autre ville. L'air y eſt admirable en tous tems de l'année, & la contrée délicieuſe; le fare y donne les plus beaux points de vue.

Son trafic dans les tems paſſés.

Le négoce de cette ville étoit très étendu dans les tems paſſés, elle partageoit avec Veniſe les profits du trafic des Indes orientales; il fut un tems où elle avoit juſqu'à 80 gros vaiſſeaux: elle avoit eu le ſoin de ſe faire donner peu-à-peu, de ſes Rois, tous les privilèges excluſifs qui ſe peuvent imaginer en fait de négoce. Enfin, l'année 1670 environ, on commença à enfreindre ſes privilèges; elle tira le canon contre le viceroi, & vint juſqu'à une rébellion formelle. Deux partis, les Merli & Marbizi ſe diſputoient l'autorité avec la derniere violence. On alla juſqu'à délibérer s'il ne ſeroit point avantageux de ſe donner au Grand Seigneur. Enfin la ville ſe jetta dans les bras de Louis XIV, qui l'abandonna à la vengeance des

Eſpagnols. Alors près de 18000 habitans abandonnerent la ville, & allerent chercher un azile dans pluſieurs endroits de l'Italie; elle perdit beaucoup de ſes privilèges, & les forts qui juſques-là lui appartenoient. On montre encore, dans la citadelle qui fut bâtie après cette rébellion, des canons qui appartenoient autrefois à la ville, avec cette inſcription: *Habet ſua fulmina Zancle;* tant il eſt vrai que l'eſprit négociant eſt ordinairement républicain, & porté aux violences, quand il a la force en main. Le Roi Victor Amédée, dit-on, avoit de grands deſſeins pour rétablir le trafic de cette ville dans ſon ancienne ſplendeur.

Diminution de ſa population.

Avant 1674, la ville de Meſſine avoit près de 100,000 habitans, elle en eut 90,000 juſqu'à l'année 1743, alors la peſte fit des ravages ſi affreux, qu'elle fit périr en un jour 30,000 habitans. La peſte fut ſuivie de la petite vérole, qui emporta pendant ſix années conſécutives les enfans au berceau & la fleur de la jeuneſſe: depuis ce moment la ville n'a jamais pu ſe re-

ſe remettre, elle a actuellement tout au plus 40,000 habitans, parmi leſquels il y a plus de 10,000 moines & religieuſes.

La ville éclairée.

Meſſine eſt éclairée par de grandes lanternes quarrées, vingt jours de chaque mois de l'été, & tous les jours des trois mois de l'hiver, cela coute à la ville 400 onces, environ 5000 livres. Parmi ſes ſénateurs, il y a un militaire; le port eſt un port franc.

Maiſons de commerce.

Le trafic des huiles à Meſſine eſt quaſi entiérement dans les mains des Génois, il y a quatre maiſons françoiſes, quelques maiſons genevoiſes, & quelques angloiſes; la plus riche maiſon de négoce à Meſſine eſt celle de Marchette. Le ſort du Vice-Conſul Impérial & Toſcan dans ce port n'eſt point riant, ſon nom eſt Cavalleti, depuis le mois d'Aouſt 1765 juſqu'en Avril 1766, il n'eſt arrivé qu'un ſeul bâtiment qui portât ce pavillon; les maiſons grecques à Meſſine font par le moyen de Malthe un grand commerce des rubis de Meſſine au levant.

Compagnie royale de commerce.

Il y a dix ans qu'on établit à Meſſine une compagnie royale du commerce; on obligea tous les négociants de Meſſine de contribuer aux fonds de cette compagnie, de cette maniere on aſſembla un fonds de 350,000 écus de Sicile, qui font un peu plus de 2 millions de France; avec un capital auſſi prodigieux, la compagnie auroit dû faire des gains immenſes, particulierement pendant la derniere guerre, & d'autant plus qu'on la régala de deux privilèges excluſifs, celui de l'importation du lin & des cuirs du levant; cependant ſes monopoles ruinerent le peu de fabriques du pays, & la compagnie n'en profita point: on commença par lui donner un directeur avec 500 onces d'appointemens, & des commis qui dépenſerent beaucoup d'argent; elle établit un magaſin à Naples, qui n'a jamais été employé; actuellement on eſt occupé à la diſſoudre, en reſtituant les fonds aux intéreſſés, deux cents mille écus raſſemblés depuis quelques mois reſtent ſans emploi depuis ce tems-là dans les caiſſes de la compagnie, c'eſt

le double de cette valeur dérobée à la place de Meſſine, mais on ne ſonge point à des inconvéniens de cette nature.

Douane.

La grande Douane eſt ſur le quai à Meſſine, toute marchandiſe étrangère qui entre paye un pour cent, & ſi elle doit reſſortir, on la dépoſe dans les magaſins du port franc, qui ſont très ſpacieux & ſitués derriere le palais du Viceroi.

Ce qui ſort de la ville pour l'intérieur du royaume paye trois pour cent, toutes les marchandiſes du crû ou des manufactures du pays payent trois pour cent à la ſortie.

Les conſtitutions maritimes & celles du port franc ont été envoyées à Vienne, il y a pluſieurs années, par le Vice-Conſul Cavaletti.

Singuliere maniere d'éviter la contagion.

Par rapport à ce commerce du levant, il eſt émané, il y a quelques années, une ordonnance ſouveraine, qui ne fait pas honneur à la ville de Meſſine. Pour prévenir la contagion,

on a choiſi le moyen le plus court, c'eſt d'interdire à ce royaume tout commerce direct avec le Levant; le moyen eſt infaillible, toutes les marchandiſes du Levant viennent par Malthe ou par Livourne.

Tavola.

Il y a une Tavola où l'on dépoſe les deniers du Roi, & dont diſpoſe un de ſes miniſtres.

Hôpital.

Sur chaque ſalme de bled qui entre à Meſſine pour la conſommation de la ville, on léve de droits trente tarins, valant 15 livres environ; dix ſeulement appartiennent au Roi, le reſte eſt à pluſieurs particuliers, & deux & demi à l'hôpital. Lorſque la ville étoit fort peuplée, ce droit rendoit à l'hôpital par an environ 21,000 liv. outre cela l'hôpital retiroit beaucoup de loyer de ſes maiſons; aujourd'hui la gabelle du bled ne lui rend que 8000 livres, & la ville étant déſerte, le loyer des maiſons ne ſauroit rendre grand choſe: on a tâché de s'accommoder aux circonſtances, en

diminuant conſidérablement les appointemens de tous les employés; cependant l'hôpital reſte pauvre, on a ſoin de diſpoſer tous les mourans à léguer aux couvents, jamais en faveur de l'hôpital: c'eſt un beau & vaſte bâtiment où l'on traite bien les malades.

Monts de piété.

Il y a à Meſſine deux monts de piété, dont l'un a 60,000 écus de fonds, & prête ſur gage à 3 pour cent.

Catane.

Catane a le privilège d'être gouvernée dans les affaires civiles & criminelles par ſon propre ſénat, & de n'avoir ni gouverneur, ni garniſon; mais fait peu de commerce.

§. III.

Iſles appartenantes à la Sicile.

Les petites iſles appartenantes au royaume de Sicile ſont les ſuivantes, 1°. les iſles de Lipari au nord de la Sicile, au nombre de onze, s'appel-

loient anciennement iſles Vulcanie ou Eolie, la plus grande s'apelle Lipari, elle a 6 lieues de long, & un évêque dans la ville capitale, pluſieurs d'entre ces iſles ſont déſertes, quelques-unes abondent de ſoufre, dont les veines ſe voient même extérieurement, de bains chauds, en alun, raiſins de Corinthe & coton; l'une d'entr'elles, nommée Stromboli, eſt célèbre par ſon volcan, qui jette du feu toute l'année: la malvoiſie de Lipari eſt très bonne, le terroir eſt fertile, les habitans induſtrieux & bons navigateurs. Avant l'année 1609, ces iſles étoient cenſées appartenir au royaume de Naples, mais depuis cette année elles font partie du royaume de Sicile.

2°. La Pantelerie a 30 milles de circuit, elle eſt diſtante de 50 milles du Cap Bon en Afrique, & de 36 lieues de Malthe vers l'oueſt. Il y a une petite iſle du côté du nord & trois mille habitans dans la grande tous bien aguéris, bons arbaletriers, l'iſle produit du bon bétail, des olives, figues, raiſins & capres; le Prince de la Pantelerie, de la maiſon de Requezens, la poſſède comme un fief de la Sicile.

3°. La Favoguana, à l'oueſt de la Sicile, à peu-près à 12 milles de la riviére de Marſala, a 6 lieues de circuit, c'eſt un pays fertile où il y a des dains, des lapins, de belles prairies, un château nommé Sainte Catherine: l'iſle appartient aux Pallavicini de Gènes.

4°. Le Maretimo, à 30 milles à l'oueſt de Trapano, eſt un rocher tout nud, qui a 15 milles de tour, & abonde en miel & en thim; on y voit un château au bord de la mer où l'on confine les priſonniers d'état. Catulus remporta une victoire navale ſur les Cartaginois, près de ce rocher.

5°. L'Uſtica, au nord de Palerme, à 30 milles du Cap di Gallo, & à l'oueſt des iſles de Lipari, a 12 milles de largeur & deux petits forts qu'on y a conſtruits depuis qu'on y a tranſporté des habitans il y a un an; la premiere peuplade qui y fut conduite il y a quelques années fut enlevée par les Barbareſques. L'iſle n'exiſtoit point avant la guerre punique, & il y a de grandes vraiſemblances qu'elle fut créée par un volcan.

6°. La Lampedouſe, environ à 30 lieues au ſud un quart ſud-eſt de la Pantelerie, & à 40 lieues à l'oueſt ſud-

mannes en ſorte, & graſſes en larmes, dito en ſortes de geraci & caſtelbuono qui ſont les plus belles, dito en larmes de geraci, miel mortille, moſcionca morſelli, noiſettes, noix, petites oranges ſéches, oranges fraiches, œuf de thon, orges, pois chiches, penſes, parroline ou corinthe, poil de lapin, poil de liévre, peaux de renard, peaux de marte, peaux d'agneaux, de chevreaux, piſtaches, pierres fumices, ris, ſoies, ſel, ſumach en poudre, ſardines ſalées, ſuif, ſavon dur, ſucre commun, ſalnitre, ſoufre cru, ſoufre rafiné en pains, thon ſalé, tartre, tabatieres de bergamotte, toile crue, toile pour emballage, vins blanc, rouge, muſcat, malvoiſie, vinaigre.

§. V.

Commerce des bleds.

L'exportation des bleds eſt très conſidérable, ordinairement quand la récolte eſt abondante, il ſort pour l'étranger 250 à 300,000 ſalmes, chaque ſalme valant environ cinq ſeptiers de Paris; mais dans l'année paſſée 1765, il en ſortit plus de 400,000. Les

Droits qu'ils prélevent.

Les autres magazins ou *caricatori* ſont Siculiana & Terra nova; les caricatori royaux prélevent deux ſortes de droits pour le Roi; ils peſent tous les bleds que l'on leur porte, avec une groſſe meſure, & ne tiennent compte au vendeur que ſelon cette meſure, ils prennent pour le Roi deux groſſes ſalmes ſur chaque cent; dans les autres caricatori on prend deux petites meſures valant un dixieme de moins; mais en revanche l'on n'eſt point aſſuré contre les fraudes, tandis que dans les caricatori regii les gardes magaſins ſont caution de la bonté des denrées.

Procédure de la ſortie des bleds.

Lorſque quelqu'un veut extraire du bled de la Sicile, il doit préſenter un placet au Viceroi, & indiquer la quantité qu'il veut faire ſortir. Le Viceroi accorde la permiſſion dont le décret ſe paye plus ou moins: on préſente ce décret au préſident du patrimoine, qui donne ſa permiſſion conjointement avec deux conſeillers du

patrimoine, & le procureur fiſcal, enſuite on eſt obligé de dépoſer en table quinze tarins par ſalme (chaque tarin valant un peu moins de 10 ſ.) ce dépôt étant fait, le maeſtro portolano, qui eſt prépoſé à tous les ports & caricatori de la Sicile, vous expédie les dépêches en vertu deſquelles vous chargez dans le magaſin que vous avez choiſi; ces dépêches doivent encore être ſignées du Viceroi, du préſident du patrimoine, du conſervateur des magaſins, du procureur fiſcal, de deux conſeillers, du maeſtro portolano, & du maître notaire du patrimoine. Le négociant qui veut charger le bled donne une procuration à quelqu'un qui réſide dans le lieu du magaſin, lequel préſente toutes ces dépêches au portolano du magaſin, qui donne enfin ſes ordres pour charger le bâtiment.

Agiotage ſur les bleds.

Il ſe fait dans la ville de Palerme un très grand commerce de bled d'une nature aſſez ſinguliere; ce ſont des négoces dans le courant de l'année, & des viremens de parties pour des millions de ſalmes, qui ſe font de

même ſans fonds: voici comme on s'y prend. Un négociant aura des avis de l'étranger, que le bled dans les mois de Novembre & Décembre pourra être recherché pour l'Eſpagne, la France, ou tel autre endroit, que par conſéquent il pourra hauſſer de prix, il peut librement aller trouver des vendeurs, qui lui font une obligation pour livrer dans leſdits mois de Novembre & Décembre ou dès le lendemain de l'achat le bled à 60 livres la ſalme, valant environ cinq ſeptiers de Paris. Si dans cet intervalle de tems, le bled augmente juſqu'à 64 livres la ſalme; il eſt permis à l'acheteur de le requérir du vendeur, qui d'abord lui en fait la livraiſon au moyen du paiement de 60 liv. par ſalme, prix convenu auquel il a obligé. Si le négociant n'a pas beſoin du bled, il peut demander au vendeur les 4 livres par ſalme d'augmentation, & par-là ils ſoldent la partie qu'on appelle négoce à Calare; il eſt auſſi permis au négociant de pouvoir obliger ſon acheteur à payer & enlever. Mais ſi au contraire, à la fin de Novembre & Décembre, tems pour lequel le négociant l'avoit obligé, le bled ſe trouve avoir baiſſé de prix de 4 livres par ſalme,

il doit les payer au vendeur, & par-là ſolder la partie, ou bien recevoir le bled à 60 livres, s'il en a beſoin. Il ſe fait journellement de pareils négoces ſur la place de Palerme, pour des parties conſidérables; auquel effet, il y a 24 courtiers patentés du Roi pour ce trafic du bled: & l'on fait tous les achats & ventes, tant pour l'effectif que pour livrer, ſans voir le bled.

Monopoles des barons.

Outre cela, les barons du royaume exercent une eſpèce de monopole ſur les bleds, très nuiſible à ce commerce; ils font une eſpèce de jeu de contrats imaginaires d'achats & de ventes qui ne font que renchérir les bleds. Pluſieurs familles de la nobleſſe ſe ſont ruinées par ces ſortes de négoces, ayant été obligées de vendre à bas prix ce qu'elles avoient acheté chérement.

Traite des bleds.

Le produit de la traite des bleds n'entre pas en entier dans le tréſor du Roi: chaque ſalme paie à la ſortie 15

tarins, dont 7 ſeulement appartiennent au Roi; le reſte eſt à pluſieurs particuliers auxquels les anciens Rois de Sicile ont engagé ce revenu. L'argent qui provient de la traite ſe dépoſe dans la tavola ou banque publique où l'on en fait le partage.

La meta.

Ce qu'on appelle dans le royaume de Naples *la voce* eſt dans le royaume de Sicile *la meta*, c'eſt-à-dire la *taxe* du prix de l'huile, du vin, de la ſoie, que les magiſtrats ou les jurés fixent annuellement. On taxe les bleds au mois d'Août. Cette taxe, jointe aux agiotages ci-deſſus, eſt la cauſe viſible du dépériſſement des revenus territoriaux & par conſéquent de la dépopulation.

Commerce de la ſoie.

Il ſortira de Palerme dans une bonne année environ 400 milliers de ſoie, & de Meſſine environ 500. Il y a à Palerme quatre qualités de ſoie, ſavoir: montagne & montagne bonne, ordinaire & ordinaire bonne: la premiére s'eſt vendue l'année 1765, 24 l.

la livre; montagne bonne 25 l. la livre; ordinaire 26 liv. ordinaire bonne avantagée 27 liv. Il faut de plus près de 7 liv. 10 ſols de droits ou autres frais pour mettre chaque livre de ſoie à bord, ſans compter le fret. Les ſoies de Meſſine ſont ſupérieures en qualité à celles de Palerme. Les meilleures ſoies ſe font à Meſſine même. Les Anglois avoient demandé que les mataſſes (c'eſt un nombre d'échevaux) fuſſent plus courts; ils promirent de payer plus chérement la ſoie de Sicile, moyennant ce léger changement; mais on n'a pu l'adopter en Sicile: il s'eſt trouvé qu'en employant de plus petits moulinets, le travail ſeroit plus long; ce qui ſeroit d'une très grande conſéquence en Sicile, puiſque le tirage de la ſoie s'y fait dans le tems de la moiſſon. La même raiſon a empêché les progrès de la filature piémontoiſe, qu'un Piémontois nommé Pignatta devoit y introduire. Quant aux muriers noirs, ils prétendent que dans un climat chaud comme celui-ci, ils durent plus longtems que les autres. Il y a à Meſſine dans ſes fauxbourgs, environ 90 moulins à ſoie, qui tous ſe travaillent à bras: chaque moulin peut préparer 30 livres de ſoie par

jour, & le marchand paye le moulinage au maître 12 livres, 4 liv. à l'homme qui tourne, 3 à chacun de ſes deux autres qui arrangent les fils, & 2 gros d'huile, parcequ'on ne voit point clair dans ces moulins. Les trames de Meſſine ſont très célèbres, les organſins ne valent pas grand choſe. Le poil qui ſe fait à un bout ſeul eſt bon.

§. VI.

Huiles.

La plus grande partie de l'huile qui s'exporte de la Sicile ſort par le port de Malazzo. Ce ſont les patrons Génois qui font la plus grande partie de ce commerce & qui portent ces huiles preſque toutes à Livourne, Genes & Marſeille. On en charge auſſi pour la Hollande & l'Angleterre; mais jamais beaucoup. Dans une récolte abondante on vend auſſi des huiles à Tuſa entre Cefalu & Patti, au nord de l'iſle, & à Siacco, même à Syracuſe; mais dans ce dernier endroit les huiles ſont vertes. Le ſeul territoire de Syracuſe produit près de 70,000 caffis d'huile, chaque caffi valant 12 rotolis & de-

mi gros poids. Il ſortira dans une récolte médiocre, environ 200,000 *caſſis* d'huile, à un écu, valant 5 liv. 5 ſols.

Les huiles d'olives, les cendres de ſoude, & les ſoies s'achetent en tout tems à Palerme.

§. VII.

Soufre.

Le ſoufre ſe charge ordinairement dans les petits ports, ou Scari de Siculiana, Terra nova & Palma, endroit qui eſt ſitué près du cap S. Nicole, entre Girgenti & Licata. On le tranſporte à Livourne, Marſeille & quelque peu en Angleterre. Il y a un ſi grand nombre de mines de ſoufre dans ce royaume, & dans les iſles de Lipari, qu'on pourroit en exporter une prodigieuſe quantité; mais comme le ſoufre de ce pays-ci n'eſt pas ſupérieurement bon, on préfère dans l'étranger le ſoufre de la Romagne & du golphe Adriatique.

Sept minieres de ſoufre ſe trouvent dans le royaume, dont celle de Lipari, ou plutôt l'iſle Vulcano, rend le plus. Il coute 12 liv. le *cantaro*,

chaque cantaro valant 100 rotolis, livré à bord du bâtiment; cependant on aime mieux dans l'étranger le ſoufre de Caſenatuo dans l'état de l'égliſe.

§. VIII.

Fruits. 1°. *Amandes.*

Dans une année abondante, on recueillera en Sicile 10000 cantares d'amandes, deſquelles on peut exporter juſqu'à 8000 cantares, à 37 ou 38 liv. le cantare.

Les amandes douces & ameres ſe chargent en Octobre, dans des ſacs, & pour ces ſacs le vendeur accorde 2 pour 100 à l'acheteur. Le ſoufre purifié & le ſoufre commun ſe trouvent en tous tems à Luata & Terra Nova.

2°. *Piſtaches.*

Les piſtaches ſe chargent preſque toutes à Palerme, & fort peu à Girgenti & à Meſſine. Dans une bonne année, il peut ſortir de la Sicile environ 500 ſalmes de piſtaches, au prix de 64 ou 65 liv. la ſalme.

3°. *Raiſins de Corinthe.*

Il ſortira, année commune, environ 5000 cantares de raiſins de Corinthe de Lipari, de beaucoup d'autres raiſins ſecs, figues ſéches. Les corinthes & figues ſe chargent à l'iſle de Lipari, au commencement d'Octobre.

La pâte de réglisſe, le tartre, l'huile de lin & écorce d'oranges, s'achetent le mieux en Novembre & Décembre, le jus de limon en Décembre.

Les anchois & le thon ſalé en May & Juin.

§. IX.

Manne. Sa récolte.

Le tems propre pour l'achat des mannes en ſorte & en larmes eſt depuis Juillet juſqu'en Septembre. On regarde la manne de la Sicile comme plus parfaite que celle de la baſſe Calabre. L'arbre qui la produit eſt une eſpèce d'ormeau, que les naturels du pays appellent *amoler*. Il vient dans des lieux montagneux; ſa ſemence

eſt enfermée dans de petits chatons, comme celle du bouleau. Dix ans après qu'il a été planté il a la groſſeur convenable, & on fait la premiere entaillure dans l'écorce en Juillet, au fort de l'été: la liqueur graiſſe & blanche qui ſort de cette ouverture ſe condenſe autour de l'écorce de l'arbre, comme la cire autour d'une bougie; au bout de ſix jours on l'en détache: on continue la même opération juſqu'au tems des premieres pluies au mois de Septembre. La manne la plus eſtimée eſt celle qui forme, comme les glaçons d'un toît, de longs tuyaux; on l'appelle *manna in cannuola.* La ſeconde nommée *fraca* ou en ſorte eſt moins belle mais plus purgative.

On achete les meilleures peaux & poil de lievre & de lapin depuis Septembre juſqu'en Avril.

Les eſſences ſe trouvent fraiches en Novembre & Décembre; on trouve en tout tems des tabatieres de bergamote.

§. X.

Vins.

Les vins ſe trouvent de même en

tout tems. La ſalme de vin eſt de 126 cartouches, peſant chacune 22 à 24 onces. La plage de Maſeli, dans le golphe de Saint Thecle, fournit Malthe & Meſſine.

§. XI.

Marchandiſes d'entrées.

Les marchandiſes d'entrées les plus propres & les plus vendables ſont: les ſucres de l'Amérique, aſſortis en premiere, ſeconde & troiſieme ſorte; ſucres terrés, moſcouades, ſucre verſoir; canelle fine d'Hollande, peu de moyenne; cacao de Caraque, cacao d'Amérique & de Maraguan; café du Levant & d'Amérique; girofles, noix muſcades; rubarbe orientale, dite moyenne, china; cire du Levant, dite du Ponent; fer de Suede, plomb en pain, étain en verges, grenailles pour la chaſſe; indigo de S. Domingue, cuirs du Breſil en poil, dits des Indes; cordouanes conico, dit Gallo; encens en larmes, dit en ſortes; ſaffran premiere fleur, dit ſeconde fleur; toiles indiennes de Saint Joſeph, de Hambourg & de Marſeille; chapeaux, miel roux de Toulon, mélaſſe; mouchoirs de Ben-

gale, dits fins de lin, belles raies; une infinité d'autres articles en draperie, étoffes, bijouteries, galanteries & toileries.

Papier.

On compte qu'il vient de Genes, année commune, 1000 ballots de papiers; un ballot a trente-deux rames, la balle de la ſorte qu'on appelle fiorello coute 34 écus de Sicile; le papier pour imprimer coute 22 écus & demi le ballot, avec le droit de 10 pour 100.

Sucre.

Les ſucres aſſortis ſe débitent toute l'année, & il s'en fait en cette ville une conſommation très conſidérable. On ne conſomme que le quart autant de ſucres terrés, moſcouades & verſoir; ces trois qualités ne ſe débitent que depuis Septembre juſqu'en Mars. Il n'y a guère de pays où l'on aime les douceurs autant qu'à Palerme; il faut qu'à toutes les tables il s'en trouve un plat: outre cela, on en mange toute la journée. Il y en a des ſortes plus célèbres que les autres, tel-

les que la carazzata, que l'on fait d'un fruit appellé callebaſſe.

La cannelle fine eſt fort eſtimée, & il s'en débite toute l'année.

Cacao.

Le cacao de Caraque eſt la ſorte la plus eſtimée; le tems propre pour ſa vente eſt depuis le commencement d'Octobre juſqu'en Janvier: il en eſt de même de toutes les autres qualités dont il ne faut que les deux tiers de la premiere ſorte.

Café.

Le café du Levant ne convient pas pour Palerme, attendu qu'il eſt cher, & les Siciliens par épargne, s'attachent à celui de l'Amérique qui coute quaſi la moitié de moins. Il s'en débite toute l'année.

Il ſe débite fort peu de gérofles & de noix muſcades. Le tems propre pour leur vente eſt depuis Décembre juſqu'à Pâques.

La rubarbe & le quinquina ſe vendent toute l'année, quoique le tems le plus propre ſoit Avril.

Cire.

Cire.

La cire eſt un très bon article, il s'en débite toute l'année des parties conſidérables, par la grande conſommation qui s'en fait.

Fer.

Le fer de Suéde ſe vend toute l'année; mais il en faut de petites parties: il en eſt de même du plomb & de l'étain. Les grenailles pour la chaſſe ſe débitent en Septembre & en Mai.

Drogues pour la teinture.

L'indigo & le rocoul en Octobre. On débite très peu de drogues pour la teinture en Sicile, parcequ'il n'y a point de manufactures de draps d'aucune eſpèce; le peu qui y vient ſert uniquement pour quelques métiers en ſoie. Ces drogues, & les épiceries ſe tirent preſque toutes de Livourne, Genes & Marſeille; de même que les chapeaux, dont il ne vient de Lyon que la plus petite quantité.

Mouchoirs.

Les mouchoirs des Indes viennent à Palerme de Livourne, Genes & Marſeille; le débit en eſt fort modique, parcequ'on ſe ſert ici plus communément des mouchoirs qu'on y fabrique à beaucoup meilleur marché.

Les cuirs & cordouannes ſe débitent en quantité toute l'année; l'encens en Décembre: il ſe vend peu de balles de ſaffran en Novembre & Décembre; beaucoup de toiles indiennes toute l'année.

Le tems propre pour la vente du miel roux & mélaſſe eſt en Décembre; il s'en débite de bonnes parties.

Autres marchandiſes d'entrée.

Du nombre des marchandiſes d'entrée, ſont encore les cotons filé fin, le coton en laine; les mouſſelines & cambrages unies, rayées & fleuries; toiles blanches d'Allemagne, toiles batiſte; laine de Barbarie & du Levant; verdet, bois de campêche, verſic de Fernambouc, baleines d'aunes, vaches de Ruſſie, caſtor de Moſcovie, planches de Veniſe aſſorties, cloux divers, cire d'Eſpagne, bas &

bonnets de coton, beaume du Pérou.

Celles qui viennent de France.

On tire de France des étamines noires du Mans, des camelots d'Auvergne, des draps de Sédan, de Carcaſſone, d'Elbœuf, d'Abbeville; des camelots poils d'Amiens, ſerges de Mende, cadillons & refoulés du Gévaudan.

Celles d'Angleterre.

Outre les ſuſdites draperies de France, l'on tire d'Angleterre des ſerges impériales & archi-impériales en quantité, des droguets, des draps fins & communs, & une infinité d'autres petites draperies, dont on tire quelques unes de Hollande.

L'on tire de France & d'Angleterre, & principalement de la France, une quantité conſidérable de merceries, quinquailleries & bijouteries; de même que de Geneve, des orfévreries & jouailleries.

CHAPITRE VI.

Réflexions politiques.

§. PREMIER.

Les mains-mortes.

L'argent immenſe qui entre en Sicile pour les denrées du cru s'enſevelit finalement tout dans les couvents & monaſtères. Ces communautés religieuſes avancent au cultivateur l'argent à très gros intérêts, de ſorte qu'ils gagnent beaucoup. Les égliſes ſont très riches; un ſeul devant d'autel dans l'égliſe de S. Grégroire à Palerme vaut 64000 écus de Sicile, c'eſt-à-dire 400000 livres.

§. II.

Manque d'induſtrie en Sicile.

L'induſtrie eſt, on ne peut pas plus, bornée en Sicile, faute de moyens & de liberté dans le commerce: pour peu qu'il y en eût, l'iſle ſeroit plus

peuplée & plus riche. Le ſeul filage & moulinage de la ſoie qui ſort quaſi toute crue occuperoit un cinquieme d'habitans qui vivent dans l'oiſiveté & la mendicité: le Viceroi d'à-préſent a fait venir des ouvrieres piémontoiſes, mais ſes eſpérances ont été fruſtrées. La culture des terres, qui eſt la ſeule occupation du Sicilien, ne rend pas aſſez pour exciter & alimenter l'induſtrie. Avant le règne de Victor Amédée, ils ne ſavoient faire ni beure, ni fromage, ni bien traiter leurs vignes. Tous les mûriers de la Calabre & de la Sicile ſont des mûriers noirs; c'eſt ce qui rend la ſoie de Sicile ſi peſante, & bonne particulierement pour les galons. Les campagnes d'Auguſte portent beaucoup de cannes à ſucre qu'on appelle *canna melle*; on les blanchit en Avril & Mai: ce ſont des joncs remplis de nœuds. Le ſucre qu'on en tire eſt plus doux que le ſucre étranger; il eſt bon, dit-on, pour faire le chocolat. Il y avoit quelques rafineries de ſucre dans l'iſle, on mit un impôt conſidérable ſur les ſucres étrangers, & on crut par-là avoir trouvé le moyen le plus ſur & le plus court pour augmenter les manufactures de ſucre dans l'iſle; mais ces manufactures périrent,

comme il eſt ordinaire en pareil cas, & l'impôt reſta.

§. III.

Manufactures de ſoies.

Il y a quelques peu de métiers à Palerme, à Catane & dans la manufacture royale des Biſany à Meſſine; mais on n'y travaille que quelques velours raz gauffrés, d'aſſez mauvais goût & de peu de durée; il y a quelques métiers à bas de ſoie: il peut y avoir mille métiers de toutes ſortes de ſoierie à Meſſine. A Catane on fait beaucoup d'étoiſes de ſoies, que les Maltois tranſportent dans leurs brigantins en Eſpagne & juſqu'aux Canaries.

A Jarciorale, il ſe fait beaucoup de toile & du linge de table.

A Syracuſe, comme en beaucoup d'endroits de l'iſle on fait du ſel de nitre: on le travaille dans une caverne attenante à l'oreille de Denis.

§. IV.

Papeteries.

On avoit établi des couriers Génois

dans les papetries de Montréal : mais elles n'ont jamais produit du bon papier, tandis qu'il va peut-être annuellement 1500 quintaux de chiffons de Sicile à Genes.

§. V.

Navigation.

De tous les Siciliens, il n'y a que les habitans de Trapani & de ſes environs qui aient la réputation d'être marins; ils ont une quarantaine de bâtimens, ſur leſquels ils chargent de petites pacotilles pour Livourne & Genes; ils exportent le ſel de Trapani, & vont pêcher du corail aux iſles de Lipari.

Marine marchande.

La Sicile eſt remplie de petits ports ou cales, dont les habitans équipent de petits bâtiments. Les Tartanes de Palerme & de Meſſine tranſportent à Livourne du fromage, du ſoufre, des chiffons pour le papier, des raiſins, de l'huile de Siculiana; on tranſporte à Malthe beaucoup de fruits & d'huile; on y porte quantité de vin

dans les félouques du pays. Ceux de Terra Nuova achetent de vieilles barques de Malthe, & portent du ſoufre à Syracuſe; ils ont cinq barques & deux félouques; on y exporte du vin, de la colombine, des chiffons. A Auguſte, il y a cinq félouques & une barque; à Catane de ſimples barquettes; au château d'Iaci, trois félouques; à la Trezza, ſept félouques; à Jacireale, dix félouques qui exportent du vin, des noix, des pommes; à Taornina quatre félouques; à Meſſine une vingtaine de félouques qui vont à Livourne, à Genes, à Malthe; à Trapani des ſchivazzi qui tranſportent des figues, des ſardines à Marſalla & des anguilles. De Noto, dans le golphe d'Avola, on exporte des peaux de lapins & d'agneaux, du chanvre, du fromage, des noix de galles.

Pêche.

La pêche de thon eſt un grand objet pour ce royaume, comme pour celui de Naples; les principaux lieux propres à ſa pêche ſe trouvent autour de Trepani & au cap Paſſaro: la pêche Marſoameno, près de ce cap, li-

vre par an plus de 4000 barils remplis de thon ſalé, à l'étranger. Il y demeure un tonnelier qui emploie pour ces barils du bois de hêtre de Calabre. Cette pêche-ci ne ſe fait qu'à la S. Jean; au lieu que celle des côtes du royaume de Naples commence à la fin d'Avril. Le bon marché du ſel donne aux Siciliens un avantage conſidérable pour la ſalaiſon ſur les Napolitains, puiſque le ſel ſe vend à Naples 24 fois plus qu'en Sicile, à cauſe de l'impôt.

§. VI.

Loix prohibitives.

Ci-devant la France fourniſſoit à la Sicile quantité d'étoffes de ſoies en or & en argent & toutes unies; de même que des bas de ſoie, galons d'or & d'argent, & une infinité d'autres articles en ſoie; mais depuis l'année 1762, Sa Majeſté a prohibé l'entrée dans ce royaume de toutes ſortes de marchandiſes où il y entre de la ſoie. Il eſt vrai qu'actuellement le luxe de la nobleſſe de Palerme, dans tous ces articles prohibés, eſt très grand; mais ces étoffes paſſent pour

être faites à Meſſine, quoiqu'il n'y en ait pas un métier dans toute cette ville. Les auteurs de cette loi ont jugé que la prohibition donnoit incontinent l'eſprit des manufactures à toute une nation, & n'ont pas fait attention que toutes ces marchandiſes prohibées n'y entreroient pas moins en contrebande au préjudice des droits royaux.

Palerme n'a aucun commerce direct avec le Levant, parcequ'il n'a aucun Lazaret propre pour faire purger les marchandiſes qui en viennent.

§. VII.

Obſervations ſur le commerce de la Sicile.

Le commerce extérieur de la Sicile étant fondé ſur la propriété & ſur l'exportation des denrées du cru, a une baſe bien plus ſolide & eſt infiniment plus profitable que le commerce brillant des villes de manufactures, qui eſt fondé ſur la vente des marchandiſes de main-d'œuvre, dont la matiere premiere vient du dehors. Le commerce d'exportation des denrées du cru d'un pays eſt le ſeul commerce fondamental; il eſt d'autant plus pré-

cieux qu'il appartient en propriété au royaume: au lieu que le commerce d'exportation des marchandiſes de main-d'œuvre & de luxe ne tient point au ſol, qu'il peut être partagé & envahi par les autres nations qui veulent s'y livrer; ainſi, ce n'eſt qu'un commerce précaire & ingrat, qui ne peut convenir que par ſurcroît à un état qui a un grand territoire à cultiver, & qui eſt ſitué avantageuſement pour jouir d'un grand commerce d'exportation des denrées de ſon cru. Ici le Gouvernement ne devroit avoir que deux objets; celui de faciliter & d'augmenter le débit des denrées du cru qui augmenteroit la population, & de frayer des chemins de communication dans l'intérieur du pays, accordant toute la liberté néceſſaire; enfin celui d'empêcher que les richeſſes qui entrent dans le royaume ne fuſſent toutes englouties envain par des mains mortes.

Monnoies.

On compte à Palerme par onces, tarins, grains & piccioli; l'once vaut 30 tarins, le tarin 20 grains & le grain 6 piccioli. Ordinairement l'on régle l'once dans l'évaluation pour 13

liv. monnoie de France; cela dépend enſuite du cours des changes qui la fait varier à 12 liv. 10 ſols, juſqu'à 13 liv. 10 ſols, ſelon le manque ou abondance des lettres de change.

Poids.

On a en Sicile deux ſortes de poids; l'un *foible*, l'autre *gros*. Le quintal eſt de 100 rotolis, & chaque rotoli de 30 onces; les 100 rotolis foibles valent 75 livres, poids de France. Le rotoli poids gros fait 2 liv. & demi, poids foible; parceque la livre dont on ſe ſert pour les ſoies, mannes & autres marchandiſes fines, eſt de 12 onces.

Meſures de grains.

Pour les grains, orges & légumes, on a en Sicile deux meſures, l'une appellée meſure générale, l'autre meſure à la groſſe.

Générale.

La meſure générale dont on meſure les bleds ſe nomme ſalme générale, qui ſe diviſe en 16 tomoli, &

en 4 monditi. Cette ſalme de bled, qui peſe ordinairement 2 quintaux & 64 rotoli, revient à un peu plus de cinq ſeptiers de Paris.

A la groſſe.

La meſure à la groſſe, dont on meſure les orges & légumes, s'apelle ſalme groſſe, qui ſe diviſe en 20 tomoli, & en 5 monditi, & qui vaut ſix ſeptiers de Paris.

Meſure des étoffes.

On meſure à Palerme les toiles, étoffes, draperies & toutes autres marchandiſes, à la canne de huit palmes, & quatre palmes & demie font l'aune de Paris. C'eſt le plus court moyen pour réduire les aunes de France en cannes de Palerme, quoique l'aune ſoit un demi travers de doigt de plus que quatre palmes & demi.

Meſure des huiles.

L'on meſure les huiles à caffis, & cinq caffis & demi font la mille-rolle de Marſeille.

VOYAGE
AU
MONT ETHNA.

AVERTISSEMENT.

Nous avons crû que le Lecteur compareroit avec plaiſir la relation ſuivante d'un voyage au mont Ethna avec celle qu'il a lue dans notre voyageur allemand. Ces ſortes de comparaiſons ſont toujours très inſtructives. Deux voyageurs différens ne voyent pas tous les objets du même œil, ce qui a échappé à l'un s'apperçoit par l'autre ; & le lecteur attentif parvient ſouvent par ce moyen à une connoiſſance plus exacte de l'objet de la deſcription que celle que les obſervateurs eux-mêmes en ont acquiſe.

VOYAGE *au mont Ethna, & obſervations par M.* HAMILTON, *ambaſſadeur d'Angleterre à Naples, traduits par M. de* VILLEBOIS, *chevalier de St. Louis, lieutenant-colonel du régiment du roi-dragons.*

Le 24 Juin 1769, (*) je quittai Catane, ville ſituée au pied du mont Ethna, je traverſai le diſtrict inférieur de la montagne appellée *région piémontoiſe*; il eſt bien arroſé, très-fertile & abonde en vin & fruits. La circonférence de cette région, qui forme la baſe du grand volcan, a plus de cent milles d'Italie. Malgré les dangers de ſa ſituation, cette partie eſt très-peuplée; elle eſt couverte de villes, villages & monaſtères. Catane, ſi ſouvent détruite par les éruptions de l'Ethna, totalement renverſée par un tremblement de terre, vers la fin du dernier ſiécle, a été rebâtie & eſt à préſent une ville conſidérable, dans laquelle on compte au

(*) Avec le Lord Fortroſe & le chanoine Rempro, homme d'eſprit, & le ſeul de cette ville qui ait des connoiſſances ſur l'Ethna, dont il écrit à préſent l'hiſtoire naturelle.

moins trente-cinq mille habitans: ſans doute c'eſt la grande fertilité des lieux voiſins des volcans qui l'a fait habiter.

Après avoir monté pendant quatre heures, nous arrivâmes au petit couvent de Bénédictins de St. Nicolas de l'Aréna, environ à treize milles de Catane & à un mille du volcan d'où ſortit la très-grande éruption de 1669; nous paſſames la nuit dans ce couvent: les exploſions de pierres & cendres de 1669 ont formé auprès une montagne qui a un mille de hauteur & trois de circonférence à ſa baſe. La lave qui ſortit, & ſur laquelle il n'y a encore aucun ſigne de végétation, a quatorze milles de longueur, & dans pluſieurs endroits ſix de largeur; elle vint juſqu'à Catane, détruiſit une partie de ſes murs, enſevelit un amphithéâtre & pluſieurs autres monumens de ſon ancienne grandeur; elle fit dans la mer un trajet aſſez conſidérable, pour y former un port ſûr & beau, mais bien-tôt après il fut comblé par un nouveau torrent de la même matière enflammée, circonſtance qui afflige encore aujourd'hui les habitans de Catane qui n'ont point de port. Il n'y a pas eu depuis d'éruptions auſſi conſidérables; l'on voit

des ſignes certains de pluſieurs antérieurs qui ont été plus terribles.

A deux ou trois milles à la ronde de la montagne élevée par cette éruption, tout eſt inculte & couvert de cendre. Avec le tems cette montagne ſera auſſi fertile que celles de ſon voiſinage, qui, de même, ont été formées par des exploſions. Si les dates de ces exploſions pouvoient être aſſurées, on en tireroit des conſéquences pour décider le tems néceſſaire au retour de la végétation ſur les matières d'éruption. Les montagnes qu'elles ont élevées ſont dans un état différent; celles que je préſume être les plus nouvelles ſont couvertes de cendre ſeulement; d'autres, d'une date précédente, de petites plantes & d'herbes, & les plus anciennes des arbres les plus grands que j'aie vus. Je crois que la formation de ces dernières eſt bien antérieure aux premières hiſtoires qui nous ont parlé de ce volcan. Au pied de la montagne élevée par l'éruption de l'année 1669, il y a un trou, par lequel au moyen d'une corde, nous deſcendîmes dans différentes cavernes; elles s'étendoient très-loin, nous ne hazardâmes pas d'avancer; le froid y étoit exceſſif, & un vent violent éteignoit fréquemment quelqu'un de

nos flambeaux. Il y a apparence que ces cavernes contenoient la lave qui se fit jour & s'étendit, comme je viens de le dire, jusqu'à Catane; on connoit plusieurs de ces cavités souterraines dans l'autre partie de l'Ethna; quelques-unes servent de magasins pour la neige, dont on fait usage en Sicile & à Malte. Je crois qu'on en découvriroit encore d'autres si on cherchoit, particulièrement près & sous le crater, d'où les grandes laves sont sorties; car l'immense quantité de matière que l'on voit au-dessus du sol suppose nécessairement de très-grands vuides au-dessous.

Après avoir passé le matin du 25 dans ces observations, nous marchâmes à travers la seconde région de l'Ethna, appelée *Selvosa*; rien ne peut la surpasser en beauté; de chaque côté sont des montagnes ou fragmens de montagnes jetés par différentes explosions anciennes; il y en a quelques-unes presqu'aussi hautes que le Vésuve; une surtout (comme l'assura notre guide le chanoine qui l'avoit mesurée) à près d'un mille de hauteur & cinq de circonférence à sa base; elles sont toutes (ainsi que les riches vallées qui les séparent) plus ou moins couvertes, même dans leurs craters, de chênes, de chatai-

gners, & ſapins plus grands que ceux que j'ai vus ailleurs. Cette partie de l'Ethna étoit déja célèbre pour ſes bois du tems des tyrans de Syracuſe, & c'eſt delà principalement que le Roi de Naples tire ce qui eſt néceſſaire pour ſes chantiers. Par ce que j'ai déja dit du tems qui doit néceſſairement s'écouler entre l'éruption & le moment où la lave peut être propre à la végétation, nous pouvons nous faire une idée du grand âge de ce reſpectable volcan. Les chataigniers étoient l'eſpèce d'arbre la plus commune dans les endroits que nous traverſâmes, & quoique très-hauts, ils ne peuvent entrer en comparaiſon avec quelques-uns d'une partie de la région *Selvoſa* appellée *Carpinetto*; j'ai entendu dire par pluſieurs perſonnes, & particulièrement par notre chanoine, qui a meſuré le plus grand de ce canton, apellé *le chataignier de cent chevaux*, qu'il a plus de ving-huit cannes napolitaines de circonférence. (*) Il eſt creux, mais à côté il y en a un qui eſt ſain & preſqu'auſſi gros; je n'allai point voir ces arbres, il auroit fallu employer deux jours à ce voyage, & le tems étoit trop

(*) La canne napolitaine a 64 pouces de France.

chaud. Dans cette partie de la montagne ſont les plus beaux troupeaux de bêtes à cornes de la Sicile; les cornes des animaux de cette iſle nous parurent être une fois auſſi grandes que celles des beſtiaux que l'on voit ailleurs; les animaux ſont de la taille ordinaire. Nous paſſâmes auprès de la dernière éruption en l'an 1766, qui détruiſit plus de quatre milles en quaré du beau bois dont j'ai parlé. La montagne, élevée par cette éruption, abonde en ſouffre & ſels, exactement ſemblables à ceux du Véſuve.

Environ quatre heures après que nous eûmes quitté le couvent de St. Nicolas de Larena, nous arrivâmes aux confins de la troiſiéme région, appellée *Laneta* ou *Scoperta*. L'air y étoit exceſſivement froid. A meſure que nous nous étions approchés de cet endroit nous avions remarqué la végétation diminuer par degrés, depuis les plus grands arbres juſqu'aux plus petits arbriſſeaux & aux plantes des climats ſeptentrionaux. J'obſervai quantité de geniévre & de tamarin; notre guide nous dit que lorſque la ſaiſon eſt plus avancée, on y voit un nombre infini de plantes curieuſes, & que, dans quelques endroits, on trouve de la rhubarbe & du ſafran

en abondance; dans l'hiſtoire de Catane par Carrera, il y a une liſte de toutes les plantes de l'Ethna.

La nuit approchant, nous tendîmes une tente & fimes un grand feu; le frôid fut ſi conſidérable que, ſans le feu & des habits très-chauds, nous euſſions infailliblement péris. Le 26, à une heure, nous pourſuivîmes notre voyage vers le grand crater. Nous paſſâmes ſur des neiges qui rempliſſent des vallées profondes; elles ne fondent jamais, à moins qu'il ne coule deſſus quelques laves de la bouche du grand crater, ce qui arrive rarement, les grandes éruptions venant ordinairement de la moyenne région; la matière enflammée trouve (comme je le ſuppoſe) à ſe faire jour dans quelques parties foibles, longtems avant qu'elle puiſſe s'élever à la hauteur exceſſive de la région ſupérieure; la grande bouche ſur le ſommet ſemble ſervir ſeulement de cheminée au volcan. Dans pluſieurs endroits la neige eſt couverte d'un lit de cendres, jettées du crater; le ſoleil la fondant dans quelques parties en rend la ſurface dangereuſe, mais comme nous avions avec nous, outre notre guide, un payſan bien au fait de ces vallées, nous arrivâmes, ſans accident, au pied de la petite

petite montagne de cendres qui couronne l'Etna, une heure avant le lever du ſoleil; cette montagne eſt aſſiſe ſur une plaine doucement inclinée, d'environ neuf milles de circonférence; elle a un mille de hauteur perpendiculaire, & très-eſcarpée, mais cependant pas autant que le Véſuve; elle a été formée dans ces dernières trente années: pluſieurs perſonnes de Catane m'ont dit qu'elles ſe ſouvenoient de n'avoir vu qu'un large crater dans le milieu de cette plaine. Juſqu'à préſent la montée avoit été aſſez douce pour n'être pas fatigué; car le ſommet de l'Etna eſt à trente milles de Catane (d'où l'on commence à monter) & ſans la neige nous aurions pu aller, ſur nos mulets, juſqu'au pied de la petite montagne, plus haut que le chanoine notre guide n'étoit jamais allé. Comme je vis que cette petite montagne étoit ſemblable à la cime du Véſuve, qui eſt ſolide & ferme, quoique la fumée ſorte de tous les pores, je ne fis aucune difficulté d'aller au haut du crater, & mes compagnons me ſuivirent. La roideur du chemin, la vivacité de l'air, les vapeurs du ſoufre, & la violence du vent qui nous obligea pluſieurs fois de nous jetter le viſage contre terre, crainte d'en être ren-

verſés, rendirent cette derniere partie de notre expédition incommode & déſagréable. Notre guide nous aſſura qu'il y avoit ordinairement beaucoup plus de vent dans la haute région qu'il n'en faiſoit pour lors. Bientôt après que nous nous fûmes aſſis ſur la plus haute pointe de l'Etna, le ſoleil ſe leva & nous eûmes devant les yeux une ſcène brillante au-deſſus de toute deſcription. L'horiſon s'éclairant par degrés, nous découvrimes la plus grande partie de la Calabre & la mer au-delà, le phare de Meſſine, les iſles de Lipari. Stromboli, avec ſon ſommet fumant (quoiqu'éloigné de plus de ſoixante & dix milles) ſembloit être préciſément ſous nos pieds; nous vîmes l'iſle entiere de la Sicile, ſes rivieres, ſes villes, ſes havres, &c. &c. comme ſi nous avions regardé une carte de géographie. L'iſle de Malthe eſt une terre baſſe; il y avoit une brume dans cette partie de l'horiſon, de ſorte que nous ne pûmes pas la bien voir; notre guide nous aſſura qu'il l'avoit vue d'autres fois très-diſtinctement, ce que je crois, parce que dans d'autres parties de l'horiſon, qui n'étoient pas embrumées, nous vîmes à une plus grande diſtance; d'ailleurs quelques ſemaines auparavant, en en-

trant dans le havre de Malthe, nous avions eu de notre vaiſſeau une vue très-diſtincte du ſommet de l'Etna; enfin, comme je l'ai meſuré depuis ſur une bonne carte, nous pouvions voir au même tems une circonférence de plus de neuf cent milles. L'ombre pyramidale de la montagne traverſoit toute l'iſle & atteignoit la mer. Je comptois delà quarante-quatre petites montagnes dans la moyenne région, ſur le côté de Catane & pluſieurs autres ſur le côté oppoſé, toutes d'une forme conique, chacune ayant ſon crater, dont pluſieurs étoient couverts de grands arbres en-dedans & en-dehors; j'ai appellé ces montagnes petites, en comparaiſon de leur mère l'Etna; par-tout ailleurs elles paroitroient grandes. Les pointes de celles de ces montagnes, que j'eſtime être les plus anciennes, ſont émouſſées, & les craters, par conſéquent, plus étendus & moins profonds que ceux des montagnes formées par des exploſions plus récentes, qui conſervent en entier leur forme pyramidale; quelques-unes ont été ſi changées par le tems, qu'elles n'ont point d'autre apparence d'un crater qu'une ſorte de creux dans leur ſommet arrondi; d'autres ont ſeulement une deuzième

ou troiſième partie de leur cône ſubſiſtante, les parties qui manquent ayant peut-être été détachées par les tremblemens de terre, très-fréquens dans cette contrée: toutes cependant ont été évidemment élevées par des exploſions, & je crois, qu'après un examen, pluſieurs formes ſingulières de montagnes, dans d'autres parties du monde, ſeroient jugées être dues à de ſemblables opérations de la nature: j'obſervois que ces montagnes étoient généralement rangées par lignes ou par chaînes; elles ont ordinairement une fracture ſur un côté, de même que les petites montagnes élevées par exploſion auprès du Véſuve, où l'on en voit huit ou neuf: cette fracture eſt occaſionnée par les laves qui s'ouvrent de force un paſſage. Toutes les fois que l'on verra une montagne avec une forme régulièrement conique, avec un crater ſur le ſommet & un côté rompu, l'on peut décider qu'elle a été formée par une éruption, parce que, ſur l'Etna & le Véſuve, les montagnes formées par exploſions ſont, ſans exception, conformes à cette deſcription.

Après avoir raſſaſié nos yeux du ſpectacle admirable dont je viens de parler, nous regardâmes dans le grand crater:

autant que je puis juger, il avoit deux milles & demi de circonférence; nous ne crûmes pas qu'il y eut ſûreté à le tourner & à le meſurer, parce que dans quelques parties la ſurface nous parut très-foible. L'intérieur du crater dont la croute eſt de ſel & de ſoufre, comme celui du Véſuve, a la forme d'un cône creux renverſé; & ſa profondeur répond à-peu-près à la hauteur de la petite montagne qui couronne le grand volcan; la fumée qui ſortoit abondamment des côtés & du fond nous empêcha de voir juſqu'en bas, mais le vent l'écartant de tems en tems, je vis ce cône renverſé s'étrécir preſque juſqu'à n'être plus qu'un point; d'après des obſervations répétées, j'oſe dire que, dans tous les volcans, la profondeur des craters ſera trouvée correſpondre de très près à la hauteur de la montagne conique de cendres dont ils ſont ordinairement couronnés; je regarde tous les craters comme une ſorte d'entonnoirs ſuſpendus, ſous leſquels ſont de vaſtes cavernes & abîmes. On peut aiſément rendre compte de la formation de ces montagnes coniques avec leurs craters par la chûte des pierres & des cendres jettées au tems d'une éruption. La fumée de l'Etna, quoique ſulfureuſe, ne me parut pas ſi fétide

& ſi déſagréable que celle du Véſuve ; mais notre guide me dit que ſes qualités varioient ſelon la qualité de la matiere du dedans, qui ſe trouve alors en mouvement ; la même choſe ſe remarque au Véſuve. L'air étoit ſi pur & ſi vif dans la haute région de l'Etna, & particulièrement dans les parties les plus élevées, que nous avions de la difficulté à reſpirer, & cela indépendamment de la vapeur ſulfureuſe.

Le 24, au pied de l'Etna le vif argent étoit à 27 degrés 4 lignes. Le 26, à la partie la plus élevée du volcan, il étoit à 18 degrés 10 lignes. Le thermomètre, au pied de la montagne, étoit à 24 degrés, & ſur le crater, à 26. Le tems n'avoit point du tout changé, il fut également beau & clair le 24 & le 26. Le chanoine m'aſſura que la hauteur perpendiculaire de l'Etna eſt de trois milles d'Italie.

Après avoir paſſé trois heures ſur le crater, nous en deſcendimes & allâmes ſur un terrein élevé, éloigné d'environ un mille de la montagne que nous venions de quitter ; nous y trouvâmes quelques ruines ; cet endroit eſt apellé *la Tour des Philoſophes* ; l'on dit qu'Empedocle l'a habitée : allant enſuite un peu plus loin, ſur la plaine inclinée que

j'ai citée, nous vîmes les traces d'un torrent épouvantable d'eau chaude qui ſortit du grand crater, avec une éruption de lave, en 1555 : heureuſement ce torrent ne prit pas ſa route vers les parties habitées de la montagne. L'opinion commune eſt que ces éruptions d'eau procédent d'une communication du volcan avec la mer ; je les crois plutôt occaſionnées ſimplement par des dépôts d'eau de pluie dans quelques-unes de leurs concavités intérieures. Nous vîmes, de cet endroit, le cours entier d'une ancienne lave, la plus conſidérable par ſon étendue de toutes celles que l'on connoit ; elle entra dans la mer près de *Faormina*, qui eſt à trente milles du crater dont elle ſortit. Cette lave a, dans quelques parties, quinze milles de largeur, les laves de l'Etna ont communément quinze & vingt milles de longueur, ſix ou ſept de largeur & cinquante pieds ou plus de profondeur ; ainſi l'on peut juger de la quantité prodigieuſe de matière ſortie de cette montagne dans les éruptions, & des vaſtes cavités qu'il doit y avoir au-dedans. La lave la plus étendue du Véſuve n'excéde pas ſept milles en longueur ; les opérations de la nature, ſur l'une & l'autre montagne, ſont ſem-

blables; mais celles du mont Etna ſont ſur une plus grande échelle. La nature & la quantité de leurs laves ſont les mêmes; je crois celles de l'Etna plus noires & en général plus poreuſes que celles du Véſuve. Dans les parties de l'Etna que nous traverſâmes, je ne vis aucun de ces lits de pierres-ponces qui ſont fréquens près du Véſuve, & qui couvrent l'ancienne ville de *Pompeïa*; mais notre guide nous dit qu'il y en a de ſemblables dans d'autres parties de la montagne. Je vis quelques couches de ce qu'à Naples on appelle *tuf*, qui couvre *Herculanum*, & qui compoſe une grande partie des terres élevées auprès de Naples. C'eſt (après l'avoir examiné) un mêlange de petites pierres-ponces, de cendres & de fragmens de laves, qui s'eſt durci avec le tems, au point de former une ſorte de pierre; en un mot je ne trouvai (par rapport à la matière des éruptions) rien ſur le mont Etna que le Véſuve ne produiſe, & certainement il y a une plus grande variété dans les matières d'éruptions & les laves de cette dernière montagne. Toutes les deux abondent en pyrites & en criſtalliſations, ou plutôt vitrifications. A préſent il y en a une bien plus grande quantité de ſoufre &

de ſels ſur le ſommet du Véſuve que ſur celui de l'Etna; mais cette circonſtance varie ſuivant le dégré de fermentation au-dedans, & notre guide m'aſſura que, dans d'autres tems, il en avoit vu davantage ſur l'Etna. Dans notre retour à Catane, le chanoine nous fit voir un monticule couvert de vignes qui fut miné par la lave en 1669, & tranſporté à un demi-mille du lieu où elle étoit précédemment ſans que les vignes en fuſſent endommagées.

Dans les fortes éruptions de l'Etna on a ſouvent vu ſortir de la fumée que vomiſſoit le grand crater, des éclairs & des zig-zag de feu (*). Les anciens avoient remarqué le même phénomène; j'en obſervai autant pendant l'éruption du Véſuve en 1767.

Juſqu'à l'année 1252, l'hiſtoire chronologique de l'Etna eſt très-imparfaite; mais depuis ce tems ayant oppoſé le voile de Ste Agathe à la violence des torrens de lave, dans le tems des grandes éruptions, les miracles qu'on a attribués à ſon influence ont été ſoigneuſement enregiſtrés, & nous ont donné la date des exploſions. Les reliques de

(*) Voy. Sénèque, livre II, queſtion naturelle.

St. Janvier à Naples ont rendu le même ſervice aux amateurs de l'hiſtoire naturelle. Je trouve, par les dates des éruptions de l'Etna, qu'il eſt auſſi irrégulier & incertain dans ſes opérations que le Véſuve; la dernière éruption fut en 1766.

En retournant à Naples nous eûmes un calme de trois jours au milieu des iſles de Lipari, j'eus par-là occaſion de reconnoître évidemment qu'elles ont toutes été formées par exploſion; une d'elles, appellée *Volcano*, eſt dans le même état que la *Solfatare*; Stromboli eſt un volcan exiſtant dans toute ſa force, & par conſéquent dans la forme la plus pyramidale de toutes ces iſles; nous vîmes fréquemment des pierres, tout en feu, lancées par ſon crater, & quelques laves ſortant du côté de la montagne ſe rendre à la mer. Ce volcan diffère de l'Etna & du Véſuve en ce qu'il jette continuellement du feu & très-peu ſouvent de la lave; malgré ces continuelles exploſions, cette iſle eſt habitée, d'un côté, par environ cent familles.

FIN.

960641

100 F

PD

140

(illegible)

MUTAT GENUS
THOMAS G·WINANS